SPÉCIAL CHAMPIONNAT D'EUROPE

le livre d'or du Football

1984

Préface de MICHEL PLATINI



CHARLES BIETRY

Charles BIETRY

LE LIVRE D'OR DU FOOTBALL 1984

Préface de
Michel PLATINI

FRANCE LOISIRS
123, Bd de Grenelle
75015 PARIS



« SI NOUS AVIONS PERDU, Ç'AURAIT ÉTÉ LA DÉFAITE DE HIDALGO ET DE PLATINI »
...relativité...

Une édition du Club France Loisirs avec l'autorisation des Éditions Solar

ISBN : 2-7242-2164-8

FOLIE QUE TOUT ÇA
par
Michel PLATINI

Du football plein la tête, du football plein les yeux, du football plein le cœur. Pendant un an je n'ai pas arrêté. Un championnat d'Italie âpre et long, une Coupe d'Europe épuisante nerveusement, un championnat d'Europe des Nations où il fallait chercher des forces loin du fond de soi-même. Et au bout d'une longue ligne droite, des résultats, des titres, des joies. La satisfaction professionnelle aussi d'avoir eu trois objectifs et de les avoir atteints tous les trois.

De quoi être fier mais pas de quoi s'envoler dans les nuages et oublier qu'une victoire tient souvent à peu de choses. Prenez cette ultime finale du Parc face aux Espagnols et supposez que Battiston ne dégage pas sur la ligne cette tête de Santillana. Ou bien imaginez qu'Arconada ne relâche pas derrière lui ce coup franc de la 57e minute. Nous ne serions sans doute pas champions d'Europe.

Et la terre ne s'arrêterait pas de tourner. Et Laurent et Marine continueraient à venir m'embrasser dans mon lit le matin...

Je suis effaré de voir la manière dont on dramatise les matches aujourd'hui. Les journaux espagnols avaient presque fait de cette finale une guerre politique entre la France et l'Espagne. On allait jouer pour l'honneur, pour la patrie. Pourquoi pas pour la vie ou la mort ? Folie que tout ça...

Sur un terrain, que ce soit au Parc des Princes, au Stadio Comunale ou à Saint-Cyprien avec les gosses de Grand Stade, je m'amuse. Et si notre équipe de France est championne d'Europe aujourd'hui, c'est parce qu'elle a su conserver la notion de plaisir. Dans un football où on ne parle que de violence et de rigueur, nous avons prouvé que l'on pouvait aussi vaincre en jouant bien, en ne sacrifiant pas aux tactiques défensives, mais en faisant preuve de vertus morales. A l'acquis du Mondial 82, où nous avions également bien joué, nous avons ajouté une volonté et une soif de victoires qui nous a sauvés dans l'Euro 84.

De cette compétition, vous saurez tout et même un peu plus dans **le Livre d'Or du Football** 1984, car j'ai confié à Charles Bietry, en exclusivité dans le monde de l'édition, les lettres que j'ai écrites tout au long de la saison. Mais je sais qu'il évoquera aussi dans les pages qui suivent le titre de Bordeaux qui a au moins le mérite de récompenser le merveilleux Alain Giresse, les désillusions monégasques, la descente aux enfers de Saint-Étienne que je ne peux regarder d'un œil indifférent, et aussi les mille et une petites choses qui font le football. Le football que j'aime.

Michel Platini

MON DIEU, COMME ILS SONT PETITS LES GRANDS...

C'était encore le bon temps. Profitant des places en demi-finales de Nantes et Sochaux (1980 et 1981), des qualifications aux quarts de finale de Saint-Étienne (1980 et 1981), Strasbourg (1980) et Paris Saint-Germain (1983), le football français avait droit à cinq représentants dans les Coupes d'Europe. Et, à l'aube de cette saison 83-84, c'étaient Nantes, Bordeaux, Paris, Lens et Laval qui se lançaient dans la fastueuse aventure ayant oublié sans doute ce qu'ils devaient à leurs aînés.

Il est vrai que Nantes et Bordeaux n'avaient guère de reconnaissance à montrer. Depuis longtemps ils font partie de l'élite et peuvent être considérés comme des « grands » de notre championnat. Paris Saint-Germain, en revanche, n'en était encore qu'à ses premiers pas sur les chemins de la gloire et n'avait toujours pas de passé. Lens et surtout Laval se savaient bien seulement de passage à ce niveau, et leur satisfaction n'avait d'égale que leur modestie.

C'étaient donc de Nantes, champion en titre, et de Bordeaux, champion futur, affirmait déjà l'entourage des Girondins, qu'il fallait attendre les plus beaux parcours, parsemés de coups de théâtre, de coups de folie, de coups de génie, comme en offrent régulièrement ces heures qui sortent de l'ordinaire le mercredi soir.

Le tirage au sort avait légèrement fait froncer les sourcils de Jean-Claude Suaudeau et d'Aimé Jacquet. Ces deux-là connaissaient leur football jusqu'au bout des doigts et les noms de Rapid de Vienne et de Lokomotiv Leipzig ne leur disaient rien qui vaille.

« N'oublions pas que Vienne est champion d'Autriche en n'ayant perdu que deux rencontres sur les trente du championnat », avait commenté Suaudeau.

« Nous avons cinquante pour cent de chances, pas plus », avait aussi affirmé Didier Couécou, l'éminence grise des Girondins.

Et Suaudeau, un jour où il était pensif sur la terrasse de son petit appartement de Carnac, avait même soupiré : « Tu ne peux pas savoir comme nous avons tous travaillé ces derniers mois. Pour obtenir le titre de champion, pour accomplir une belle carrière de Coupe d'Europe aussi. Vraiment ce serait trop bête de se faire sortir dès le premier tour. »

Visiblement, l'entraîneur nantais n'était pas rassuré et il avait un peu d'amertume de constater que les dirigeants du club ne l'avaient pas suivi dans sa politique de renforts. Sachant que Halilhodzic était suspendu pour le premier tour de Coupe d'Europe, que Baronchelli souhaitait une reconversion totale au milieu du terrain, que Tusseau et Agerbeck avaient émigré sous d'autres cieux, Suaudeau avait réclamé à corps et à cris l'engagement d'un attaquant de haut de gamme. Il avait même fixé son choix sur le Niçois d'alors, Monégasque d'aujourd'hui, Daniel Bravo. Son talent, sa finesse, son jeu chatoyant, son esprit l'avaient séduit et déjà il avait bâti mille plans sur une comète aux allures européennes.

Hélas !, les dirigeants nantais, dont l'audace n'a jamais été la qualité première, avaient reculé devant l'investissement, et Suaudeau, qui attendait Bravo sur l'aile droite, avait vu arriver Buscher au centre... de la troisième division. Il en avait été si dépité qu'il en avait même écrit une lettre au président Fonteneau que celui-ci n'a pas encore oubliée. Sans doute se souvient-il aussi que Jean-Claude Suaudeau avait alors affirmé que le FC Nantes ne pouvait pas viser plus qu'une qualification européenne, que ce serait le seul objectif



TOURÉ CERNÉ PAR QUATRE AUTRICHIENS
...des guerriers face à un enfant...

raisonnable et que, malgré sa modestie, il serait difficile à atteindre. Plus lucide que lui, tu meurs...

On n'en était pas encore là lorsque M. Midgley, un Anglais d'arbitre, lança le Rapid de Vienne et le FC Nantes pour le premier tour de la Coupe des Champions. La veille, Jean-Claude Suaudeau avait eu un long entretien avec Jean-Marie Lorant, un journaliste de la nouvelle vague de *l'Équipe,* et il avait lancé une comparaison dont on reparlerait souvent, évoquant Connors et Lendl pour prouver l'importance de la force morale dans un match. Il espérait beaucoup que ses Nantais afficheraient le dynamisme, le cœur, les tripes de Connors et non l'air battu, les yeux tristes, l'inexorabilité de la défaite qu'Ivan Lendl porte sur lui certains jours.

Hélas !, trois fois hélas !, en Autriche les Nantais jouaient la nuit tchécoslovaque plutôt que la nuit américaine et rarement les Canaris ne se firent autant taper sur le bec. « Nous n'étions pas prêts pour la guerre », devait avouer plus tard Suaudeau, effaré d'avoir vu les siens se laisser dévorer par des Autrichiens qui n'avaient rien à voir avec les valseurs de la grande époque. Qu'ils s'appellent Pregesbauer, Weber, Willfurth ou Krankl, les hommes du Rapid semblaient jouer leur tête sur chaque attaque de balle. Ils étaient transcendés par l'enjeu, sublimés par la passion du moment et avaient des allures de guerriers face à des enfants. La jeune classe du FC Nantes, avec un milieu de terrain de tout juste 20 ans de moyenne, avait laissé ses forces dans les heures précédant la rencontre. Écrasés par l'événement, comme quelque boxeur qui fait dix fois son match dans sa tête et se retrouve sans force au moment de monter sur le ring, les Nantais étaient ballottés aux quatre coins du terrain.

Pour espérer se sortir de ce qui s'annonçait comme un fameux guêpier, il aurait fallu aux Nantais un maître, un patron, un génie, un de ces joueurs qui

vous change le cours d'un match en deux ou trois coups de patte. Cet homme existait pourtant mais portait les couleurs viennoises. Anton Panenka, Tchécoslovaque de naissance, maître-canonnier de métier, allait être l'exécuteur des hautes œuvres. Et, dès la fin du premier quart d'heure, Bertrand-Demanes venait de se saisir d'une balle aérienne et, emporté par ses kilos et ses centimètres, il s'était laissé aller à quelques foulées, cinq ou six, coupables. Appliquant le règlement à la lettre, l'arbitre avait immédiatement sifflé un coup franc indirect en pleine surface. Un de ces coups francs aussi stupides qu'assassins, conséquence de cette nouvelle règle qui était destinée à empêcher les gardiens de gagner illicitement du temps et qui n'est devenue qu'une occasion supplémentaire, pour certains adjudants du sifflet, de montrer leur autoritarisme ou plutôt leur bêtise.

Les Nantais n'avaient pas fini de râler que déjà Krankl avait glissé la balle à Panenka, dont la frappe, pure et droite, se fichait sous la barre.

C'était le début de la fin. Le début de l'enfer. Les Nantais n'allaient jamais ressortir la tête de l'eau, jamais développer le football qui fait habituellement leur charme. L'étreinte autrichienne ne se desserrait pas et cela voulait dire que l'inévitable Panenka restait à portée. Ce qu'il aurait absolument fallu éviter comme le prouva ce tir de la 38e minute qui n'était rien d'autre que le deuxième but viennois.

Et le naufrage n'était pas terminé. La seconde mi-temps n'avait pas débuté depuis cinq minutes qu'à la suite d'un corner du bourreau Panenka, Hagmayr surgissait au beau milieu d'un cafouillage qui en disait long sur le manque de sérénité nantais et ajoutait un troisième but. C'était déjà celui de l'élimination car les Autrichiens ne devaient plus prendre le moindre risque et aucun des champions de France n'avait les moyens de venir s'approcher des buts de Feuren.

Le visage des Nantais dans les vestiaires en disait plus long que tout commentaire. « C'est cuit », « on a été mangé », « on n'a jamais pu jouer », « il faudrait un miracle », entendait-on le plus souvent, et pas un d'entre eux ne croyait à un renversement de situation deux semaines plus tard à Marcel-Saupin.

Mais le temps efface quelquefois vite les souvenirs et, deux mercredis plus tard, les Nantais avaient retrouvé, à la faveur d'un stage à La Baule, une certaine confiance. On ne parlait plus élimination, mais on voguait de « pourquoi pas » à « si nous marquons vite » en passant par les « tout est possible ».

Et tout était effectivement possible. Même s'ils n'avaient pas la chance d'évoluer dans un chaudron du style de Geoffroy-Guichard, même si les tribunes nantaises gardent toujours une certaine retenue, les Nantais étaient sublimés ce soir-là. Enfin c'était le vrai Nantes, le grand Nantes, celui dont Jean-Claude Suaudeau rêve toutes les nuits, celui qu'il a préparé longtemps dans l'ombre de la troisième division depuis plus de dix ans, c'était un Nantissimo qui planait sur la rencontre.

En un quart d'heure, un gros bout de l'affaire était fait. Baronchelli et Rio étaient passés par là. Il ne restait plus qu'un but, un petit but, pour revenir à la hauteur d'Autrichiens qui paraissaient affolés par la pression des champions de France.

Pour tous ce n'était plus qu'une question de minutes, de secondes même, tant l'emprise nantaise était grande sur ce match. La qualification s'offrait, il suffisait de la ramasser. Et c'est alors que réapparut Panenka. On avait presque oublié qu'il jouait celui-là. Les Autrichiens étaient si dominés que lui-même était privé de ballon et semblait errer l'âme en peine. Jusqu'à cette 38e minute que les Nantais 83-84 maudiront jusqu'à la fin des temps. Prétextant une faute qui n'était pas évidente, l'arbitre espagnol, M. Gurucetta, avait sifflé un coup franc aux 20 mètres. Coup franc qui devait être la seule occasion autrichienne de la rencontre. Coup franc qui allait celler le sort de l'affrontement car



ADONKOR À LA POURSUITE DE KEGLEVITS
...nous n'étions pas prêts pour la guerre...

le pied magique de Panenka, avec la complicité du mur nantais, crucifiait une nouvelle fois Bertrand-Demanes.

C'était fini et consternant. L'ultime but d'Oscar Muller, sur penalty, ne pouvait que confirmer la supériorité du jour des Nantais mais n'empêchait pas leur élimination. Suaudeau avait la seule satisfaction d'avoir vu son équipe pratiquer un football de très haut niveau. « Je remercie tous mes joueurs de m'avoir transporté si loin ce soir, de m'avoir fait vivre une soirée intense, disait-il, mais les mots ne servent à rien : nous sommes éliminés. »

A quelques centaines de kilomètres de là, la désolation était semblable dans les vestiaires bordelais, et il ne s'y ajoutait même pas le fait d'avoir montré ce dont on est capable. Les Girondins, battus au match aller 3-2 par Lokomotiv Leipzig, s'étaient écroulés en RDA 4-0.

En fait, tout s'était joué à l'aller quand les Bordelais s'étaient montrés incapables d'affirmer leurs prétentions. Pour réussir en Coupe d'Europe, il faut d'ailleurs plus qu'une mosaïque de talents, si grands fussent-ils. Il faut toute une communion avec sa ville et avec sa région. Or, ils n'étaient pas plus de 8000 au Stade Vélodrome pour ce qui aurait dû être une fête. Et les 20000 francs d'indemnité versés par TF 1 auxquels s'ajoutaient les 800000 francs de retombées publicitaires n'enlevaient pas le goût de l'échec dans la bouche du président Bez. Son équipe ne séduisait toujours pas, ni à Bordeaux ni ailleurs, et il lui faudrait attendre neuf mois, le soir fameux d'une liesse à Rennes, pour laisser éclater une joie à la hauteur de son ambition.

Ce n'est pas devant Leipzig en tout cas que ses Girondins allaient prendre une dimension nouvelle. Aimé Jacquet, spécialiste pourtant des problèmes tactiques, reçut une leçon de son homologue est-allemand, qui avait préparé une sorte de hérisson. Bordeaux allait s'y frotter, Bordeaux allait s'y piquer aussi. Ne sachant pas par quel bout prendre cet animal est-allemand qui avait dressé de multiples lignes de défense, Giresse et les siens avaient l'allure empruntée d'un chat découvrant une pelote d'épingles au milieu de ses pattes. Ils n'étaient même pas à l'abri d'un mauvais coup telle cette échappée de Bredow enrayée par Battiston d'un malheureux croc-en-jambe en pleine surface. Et un penalty, un ! Et un but de Zotzsche, un !

Et l'orage sur le terrain. Sentant poindre une réaction bordelaise orchestrée par Giresse, les Allemands de l'Est durcirent considérablement les contacts et il fallait une bonne dose de courage pour se frotter à leur défense. Les conséquences de ce traitement de choc étaient d'ailleurs évidentes : Battiston blessé, Thouvenel blessé et Tigana au plus mal, renonçant à sortir seulement parce que Specht et Domenech étaient déjà entrés. On n'était donc guère rassuré dans le camp bordelais à la reprise,



ZÉNIER CONTRÉ AU DERNIER MOMENT
...une défaite et mille désillusions...

et encore moins six minutes plus tard lorsque Liebers s'envola sur l'aile gauche pour offrir un deuxième but à Richter (51e). A 2-0 l'affaire était entendue. Sauf pour les Bordelais qui allaient enfin offrir un coup au cœur à leurs supporters. En dix minutes, Girard d'abord, Giresse ensuite, apportaient une égalisation follement acclamée. Le système de jeu de Leipzig était presque emporté sous les coups de boutoir d'une formation girondine soudain retrouvée. Presque seulement car le dispositif de contre mis en place par Herr Muller fonctionnait encore. Les Girondins lançaient des attaques tous azimuts lorsqu'ils découvrirent avec effroi à la 85e minute que Richter était parti dans leur dos. Une course de quarante mètres et Delachet s'inclinait pour la troisième fois.

C'était fini. Dans l'escarcelle des Bordelais qui attendaient tant de cette Coupe d'Europe, une défaite, trois buts et mille désillusions. Sans compter celles qui devaient suivre deux semaines plus tard. « Un vrai cauchemar », dira Didier Couecou, qui enchaînera sévèrement : « Le mental a cédé. On peut se voiler la face en France. Notre football est incapable de s'exporter. Il gagne contre les petits et perd contre les gros. » Des paroles qui firent un peu de remous au sein des joueurs mais la plupart gardèrent leur mauvaise humeur au fond d'eux-mêmes. Il est vrai qu'ils n'étaient pas très fiers après l'humiliation qui venait d'être la leur. Trois buts en trente-cinq minutes, un quatrième en seconde mi-temps, et surtout un formidable sentiment d'impuissance. Une tristesse de tous les instants qui obligeait inévitablement à se demander quel était l'avenir de cette équipe. Des stars à la pelle, qu'elles se nomment Trésor ou Giresse, Tigana ou Muller, mais une incapacité affligeante à se dépasser. A même avoir un sursaut d'orgueil. Elle était pourtant en tête du championnat de France. « Pas pour longtemps », pensaient ceux qui avaient assisté au désastre de Leipzig. Ils se trompaient, mais pouvait-on réellement en vouloir aux pessimistes ce jour-là ?

LA LETTRE DE MICHEL PLATINI

Turin, le 24 août 1983

A l'heure où vous lirez ces lignes, mes petits camarades de l'équipe de France auront affronté, et battu j'espère, les Uruguayens de Penarol. Sans moi malheureusement, Coupe d'Italie oblige, car, au même moment, j'aurai enfilé mon maillot noir et blanc de la Juve pour me frotter aux coriaces sudistes de Bari.

Michel Hidalgo m'avait téléphoné lui-même, vendredi dernier, pour me demander si je pouvais me rendre à Toulouse. J'ai dû lui répondre par la négative car la Juventus n'est obligée de me libérer que pour des matches officiels. Cela pourrait d'ailleurs poser de multiples problèmes tout au long de cette saison où l'équipe de France ne disputera que des matches amicaux. Michel Hidalgo le sait, le président Sastre aussi, alors tous deux ont décidé de venir la semaine prochaine à Turin pour mettre définitivement au point mon programme avec les dirigeants de la Juve. Une chose est certaine : j'irai jouer Danemark-France le 7 septembre à Copenhague. Avec mes 28 ans, je risque de faire monter la moyenne d'âge car à Toulouse Michel Hidalgo a aligné une équipe de jeunes. Il a raison de leur donner leur chance et il va être notamment très précieux de voir évoluer Daniel Bravo qui, à mon avis, est pourri de talent. Ils sont plusieurs de son style à frapper fort à la porte de l'équipe de France et on peut seulement regretter que, comme Bravo, les Ferreri, Vercruysse et autres Touré, fassent partie de ce type de joueurs qui « jouent devant sans être devant ».

Cela ne nous empêchera pas de gagner le championnat d'Europe des Nations, je vous l'assure...

En attendant ce jour que j'espère de fête, je suis dans ma chambre d'hôtel, à Bari, et je m'attends à un match difficile ce soir. La saison dernière s'était achevée par ce tournoi de Milan baptisé Mundialito, où l'on avait joué quatre matches en huit jours. J'ai fini sur les genoux et en vacances, aux îles Maldives, j'ai passé mon temps à dormir. Lorsque j'ai ouvert les yeux pour m'apercevoir à quel point tout était beau autour de moi, il était temps de rentrer.

Le 1er août nous avons repris l'entraînement. Une semaine à Villar Perosa, notre habituelle retraite et en route pour les Amériques. Un nul à Montréal, un autre à Washington, lors de deux rencontres qui m'ont surtout permis de faire connaissance avec nos deux nouveaux coéquipiers qui ont la lourde tâche de succéder à Zoff et Bettega. Tacconi, encore un peu discuté par les supporters, a des allures de Castaneda et nous a déjà montré beaucoup de qualités. Penzo est un véritable avant-centre, venu de Vérone, et il était la saison dernière troisième buteur du championnat d'Italie derrière qui vous savez et Altobelli.

Marco Tardelli vient de frapper à la porte de ma chambre pour me signaler qu'il était l'heure d'aller déjeuner, il me laisse le temps de vous raconter que l'on m'a contacté pour animer une émission télévisée sur une chaîne italienne, où se mêleraient football et variétés. Si vous saviez..., je suis fier et heureux comme un gosse...

J'allais vous quitter en oubliant de vous dire ce qui m'arrive maintenant à chaque entraînement. Comme de temps en temps il me revient quelques douleurs de mon ancienne pubalgie, je ne force pas trop sur les séances d'abdominaux que nous impose notre entraîneur, et je cherche à en faire le moins possible. Figurez-vous que les mille supporters, toujours les mêmes, qui suivent quotidiennement l'entraînement l'ont remarqué et, à chaque fois que je ne fais pas un mouvement, ils éclatent de rire et me montrent du doigt, s'imaginant que je suis un tantinet paresseux. Si bien que maintenant à chaque éclat de rire collectif, Trapattoni se retourne automatiquement vers moi.

Michel Platini

COUP DE FROID DANS UN FAUTEUIL

Lorsque la Fédération danoise de football confirma que le match de Copenhague se déroulerait à partir de 19 heures, on esquissa une grimace du côté d'Antenne 2. En vertu du principe d'alternance avec TF 1, c'était l'équipe de Robert Chapatte qui devait assurer la retransmission de ce Danemark-France, mais 19 heures était une bien mauvaise heure. Alors on avait longtemps discuté dans les hautes sphères de la chaîne, on abandonna le direct et on donna le match en différé à 20 h 30. On ne touche pas le journal télévisé, monsieur! On avait bien raison car nous étions quelques millions qui n'aurions pas pu regagner nos foyers à temps. Et à 20 h 30, sans avoir écouté la moindre radio, je pouvais m'asseoir, encore essoufflé par un retour à la limite du raisonnable au milieu des embouteillages, dans mon fauteuil. Face à un poste de télévision qui allait, espérai-je, m'apporter quatre-vingt-dix minutes de bonheur. Et qui, pour le moment, m'offrait un superbe panneau : « Dans quelques instants la suite de notre programme. » Une panne! Ce n'était pas autre chose qu'une panne. Il y avait eu trois pubs, et ensuite rideau... Plus rien que ce panneau énervant, agaçant, qui semblait me narguer. Une qui ricanait en revanche, c'était ma femme. Elle hésitait pour le programme de la soirée entre Roger Gicquel sur la « une » et Joan Baez sur la « trois », et quand j'étais rentré en décidant que ce serait football sur la « deux », elle était devenue folle de rage. Alors, la panne la faisait plutôt rire.

Une minute, deux minutes, cinq minutes et toujours cet infâme panneau qui n'en finissait pas d'annoncer que, dans quelques instants, il se passerait peut-être quelque chose.

Dix minutes! Il fallut attendre dix minutes avant que l'image ne revienne. Et quelle image! Un coup franc de Platini? Une percée de Rocheteau? Un dribble de Simonsen? Un tacle de Bossis? Vous n'y êtes pas. Des publicités. Ces sacro-saintes publicités sans lesquelles la télévision ne serait pas ce qu'elle est. Tout y passa : les aliments pour chiens, les pâtes, la colle, les chaussettes, la lessive, les canapés, les couches et un beurre de Normandie. Quelle collection!

Et lorsque, enfin, la speakerine daigna nous emmener vers Copenhague, on eut droit à des images, mais pas un son. La voix des deux envoyés spéciaux, Thierry Roland et Bernard Père, ne passait pas. Décidément, c'était un match qui débutait bien mal.

Heureusement, Jean-Michel Larqué était en studio à Paris et il sut fort bien tenir l'antenne pendant onze minutes. Évoquant quelques retentissantes défaites d'autrefois par des 17-1 et 9-0 qui n'ont plus cours aujourd'hui. Confirmant le remplacement en dernière minute de Tigana par Genghini. Expliquant que les Danois seraient de fort coriaces adversaires qui se préparaient à bouter l'Angleterre hors du championnat d'Europe des Nations.

Et il était 20 h 56 quand, soudain, on entendit, pour la première fois, Thierry Roland. En même temps qu'une autre voix, celle de la mère de deux charmants bambins qui sont aussi les miens et qui refusaient apparemment de se souvenir que le lendemain c'était la rentrée des classes.

Genghini, pendant ce temps, se montrait beaucoup. Une combinaison (manquée) avec Rocheteau, un bon tir (au-dessus) et le lancement d'une action où se mêlaient Platini, Battiston, Giresse et qu'allait conclure Rocheteau lorsque survint une phrase célèbre dans tous les foyers : « Allez dire bonsoir à votre père, et au lit! »



BATTISTON S'EST ENFONCÉ SUR L'AILE DROITE ET A CENTRÉ
...Bats n'était pas content de sa défense...

Rocheteau n'avait pas marqué mais, trois minutes plus tard, ces Danois qui paraissaient bien vifs depuis le début de la rencontre, allaient le faire. Par Laudrup, le petit prodige qu'on ne peut s'empêcher de comparer à Cruijff, et qui laissa sur place Le Roux avant de battre Bats d'un tir croisé.

« Rien à dire », lança Bernard Père. Thierry Roland n'était pas de cet avis, lui qui ne cessait de s'extasier à juste titre sur la qualité du jeu danois, tout en vitesse et en simplicité.

Un peu énervant tout de même ce but. Ce que devait aussi penser Platini qui se rendit coupable d'une agression, geste rarissime chez lui, sur Lerby. « Il m'avait donné un coup auparavant », racontera-t-il ensuite, mais heureusement Platini ne rend pas tous les coups qu'il reçoit. Et heureusement aussi Platini pense surtout à jouer au ballon comme il allait le confirmer dans la minute suivante. Un centre de Rocheteau, une balle qui passe entre des pieds et encore des pieds, ceux de Bravo notamment et qui va s'en aller. Père et Roland criaient déjà leur dépit, quand surgit une ombre blanche qui marque. Dans le fracas d'une fessée infligée à Juliette qui ne voulait pas aller au lit. Et c'est au milieu des larmes après l'égalisation de l'ombre qui était en fait Platini, que la rencontre se poursuivit.

Carton jaune à Le Roux. « Normal », commente Père.

Simonsen échoue d'un souffle. « Les Français ont eu chaud », confirme Thierry. « Il fait froid, c'est un temps qui annonce l'hiver », enchaîne, imperturbable, son compère.

Le réalisateur danois, lui, adorait les gros plans.

Sur le gardien Kjaer d'abord, porteur d'un maillot jaune et vert qu'il devait être le seul à trouver joli.

Sur Platini ensuite qui arborait un visage bien bronzé.

Le jeu restait vif et à tout moment, bien que le petit écran gâche une bonne partie de la vision, on s'attendait à un but. De Laudrup? « Bossis le surveille comme le lait sur le feu » (T. Roland). De Platini? Lancé par Giresse il était contré par le gardien et c'est un défenseur qui sauvait sur la ligne.

Mi-temps 1-1. « Ici Copenhague, à vous Paris », et Thierry Roland rendit l'antenne. Il le croyait du moins, car, mais il ne le savait pas, la ligne n'était pas coupée. Et on l'entendit se débattre avec les techniciens « On ne sait pas si ça passe, on ne sait rien. *Is it all right with Paris? Yes,* OK. Allô, non, non, allô Paris. »

On était en plein Marx Brothers lorsque, en studio à Paris, Roger Zabel prit la parole. Un résultat de cyclisme, deux de tennis, et retour à Copenhague pour la deuxième période. Une mi-temps d'une minute.

A la maison, le calme était revenu. La maman était toujours boudeuse mais les enfants étaient au lit. Sur le terrain, en revanche, l'orage grondait sur la défense française. Bats se démenait et, visiblement, n'était pas content de sa défense.

Père venait d'annoncer que l'on approchait de l'heure de jeu quand Simonsen s'en fut dans la défense et offrit à Brylle le deuxième but. « Il a paru bien seul ce jeune homme », commenta Roland et le ralenti fait croire aussi au hors-jeu. « Je ne crois pas », affirma Père qui avait l'avantage de voir tout le terrain et non la bande que nous montrent les caméras.

TIR CROISÉ DE LAUDRUP ET PREMIER BUT
...ces Danois qui paraissaient bien vifs...





ÉGALISATION DE PLATINI
...quand surgit une ombre blanche...

Les Français, souvent débordés, avaient pourtant une belle occasion par Rocheteau qui... manqua totalement une volée.

« Oh! là, là! » s'étrangla Roland.

Coup franc maintenant pour l'équipe de France et pour Platini. « Exactement au même endroit qu'il y a sept ans quand il avait marqué », se souvint Thierry. Et Platini ne marqua pas.

Le réalisateur s'offrit une fantaisie: un long ralenti sur une tête manquée de Rocheteau. Pendant ce temps, on entendit nos deux commentateurs annoncer que Laudrup était parti en contre-attaque et avait marqué un troisième but. On n'avait rien vu. Les footballeurs danois sont nettement plus efficaces que leurs réalisateurs de télé.

Maintenant on s'ennuyait. Les images n'étaient pas d'une très bonne qualité, le jeu non plus.

L'heure du bilan. Panne d'image, panne de son, but manque par le réalisateur, défaite de l'équipe de France... C'était pas la joie.

Thierry Roland et Bernard Père l'avaient compris. Ils ne s'entendirent pas pour les conclusions et rendirent vite l'antenne. « A vous Paris. »

Dans mon dos, une voix féminine questionna:

« Qu'est-ce qu'ils ont fait les Français?

— Perdu 3-1.

— Ce n'était vraiment pas la peine de gâcher ma soirée...

— Et la mienne alors... »

LA LETTRE DE MICHEL PLATINI

Jouy-en-Josas, le 3 octobre 1983

Voilà sept mois maintenant que je ne suis pas venu dans ce Parc des Princes où j'ai tant de souvenirs fantastiques, depuis exactement notre nul (1-1) contre les Soviétiques. Et je vais y jouer deux fois en quinze jours, contre les Espagnols avec l'équipe de France, ce qui me ravit, et contre Paris S-G avec la Juventus, ce qui me plaît beaucoup moins.

Non seulement c'est un match difficile, mais de plus j'adore Paris S-G, ça va me fendre le cœur de les éliminer...

Deux heures après le tirage, j'arrivais à l'entraînement au Stadio comunale et bien sûr, de Boniek à Cabrini, de Scirea à Rossi, ils m'ont tous questionné sur l'équipe de Lucien Leduc. Avant que je ne parle ils étaient contents de faire un petit tour à Paris et visiblement ne savaient rien de l'adversaire qui les attendait. Lorsque j'ai énuméré quelques-uns des joueurs parisiens, les Bathenay, Susic, Baratelli, Rocheteau, Janvion, Couriol, Fernandez, les visages ont changé de couleur.

Trapattoni, notre entraîneur, n'a pas encore fait la moindre allusion à la rencontre, mais que personne ne s'attende à nous voir prendre des risques. Susic aura Gentile sur le dos pendant une heure et demie, et, à mon avis, on peut ne jamais dépasser le milieu du terrain. Sauf à l'engagement. Et encore, seulement parce que c'est obligatoire...

Ce qui n'empêchera certainement pas le public parisien d'avoir son lot d'émotions. Un match de Coupe d'Europe ne peut pas laisser indifférent. Avant, pendant, après, il se passe toujours quelque chose. La semaine dernière ainsi nous étions à Gdansk avec nos sept buts d'avance du match aller. C'est un déplacement qui aurait pu ne me laisser aucun souvenir. Sur le plan sportif effectivement l'affaire était réglée d'autant plus que nous avons marqué les premiers pour finalement gagner 3-2. Mais sur le plan humain ce fut merveilleux.

A Gdansk, où, c'est le moins qu'on puisse dire, l'argent ne coule pas à flots, nous avons reçu un accueil d'une incroyable chaleur. Personne ne nous reprochait notre statut de vedette internationale mais au contraire, malgré les impressionnantes forces policières qui nous accompagnaient, les Polonais paraissaient heureux de nous rencontrer.

Je savais que Lech Walesa devait venir au match et au retour des vestiaires, après la mi-temps, je l'ai vu. Comment aurait-il pu en être autrement puisque les trois quarts du stade, tournés vers lui, qui était debout dans les gradins, scandaient « Solidarnosc, Solidarnosc ». Impossible de rester insensible à une telle communion.

Le lendemain de ce déplacement en Pologne, j'enregistrais ma première émission télévisée en Italie. Si je vous disais que je n'avais pas le trac, ce serait un énorme mensonge. Pourtant tout s'est à peu près bien passé et Cabrini, notamment, m'a dit ensuite que je m'en étais bien sorti. Je sais, moi, que je dois faire beaucoup mieux. On a parlé du football international, du championnat d'Italie et surtout « joué à l'entraîneur ». J'étais censé diriger Florence qui, deux jours plus tard, se rendait à Gênes affronter la Sampdoria. Ne le répétez surtout pas mais je les ai fait jouer en 4-5-1, avec un seul attaquant. Je me suis bien adapté au football italien, non ?

Toutes ces activités nouvelles que je découvre sont passionnantes, mais elles ont malheureusement toutes en commun de prendre un peu du temps que je veux consacrer à ma famille. Pensez que je n'ai même pas pu accompagner ma fille Marine pour sa première rentrée scolaire. Le lendemain j'étais le premier à la sortie de l'école.

Michel Platini

SIFFLER N'EST PAS JOUER

Georges Peyroche était parti taquiner ses truites du Périgord depuis trois mois. Paris Saint-Germain avait oublié les folies de la Coupe de France et cahotait en championnat. Cette première semaine de septembre, il s'était même incliné au Parc des Princes face à Monaco, et déjà, dans ce club pas comme les autres, on s'agitait. On n'allait pas encore jusqu'à mettre en cause Lucien Leduc, mais il se chuchotait que chacun, à l'entraînement d'abord, en match ensuite, ne faisait pas ce qu'il avait à faire. Et Francis Borelli en était arrivé à souhaiter l'arrivée du premier tour de Coupe d'Europe. Histoire d'aller prendre un peu l'air, qui, justement, est vif, en Irlande. Car c'était bien une balade irlandaise qui était proposée à Bathenay et aux siens. A Belfast exactement pour s'y frotter à Glentoran, une formation qui était éliminée quatorze fois sur dix-huit au premier tour de la Coupe d'Europe. Pas de quoi trembler donc, et, pourtant, après soixante-quinze minutes de jeu, les Parisiens côtoyaient le désastre. Un certain Jameson, qu'on aurait bien vu au fin fond d'une formation de deuxième division, crucifiait Baratelli d'une splendide reprise de volée, Luis Fernandez venait (injustement) de se faire expulser et les Parisiens, réduits à dix, souffraient mille maux. Même les cheveux de Francis Borelli ne flottaient plus sur la marmite de Belfast. Ils étaient comme figés dans le vent glacé, angoissés à l'idée de ce qui allait encore leur tomber sur la tête.

C'était oublier que les Parisiens ont toujours été les hommes des grands rendez-vous. C'était oublier aussi que les Irlandais, techniquement très frustes, avaient laissé beaucoup de forces dans ces cinq premiers quarts d'heure.

SUSIC A FRAPPÉ EN FORCE POUR LE DEUXIÈME BUT DE PARIS S.G.
...l'essentiel était obtenu...



Beaucoup de forces et surtout toute leur lucidité. Ils perdirent soudain la tête, soit qu'ils furent pris de cette peur de gagner que connaissent bien les tennismen, soit qu'ils aient voulu prendre des risques qu'on ne peut que qualifier d'insensés. En cinq minutes, ils perdaient le bénéfice que leur avait procuré leur enthousiasme. Une erreur de Dickson et Zaremba surgissait pour l'égalisation, une faute de placement de Connel et N'Gom frappait pour la victoire.

Les Parisiens revenaient donc d'Irlande avec un succès précieux mais sans ce déclic que le président Borelli espérait. Au match retour peut-être? L'ambiance de la Coupe d'Europe, la nécessité de continuer la conquête du public, la fièvre du mercredi soir avaient tout pour jouer le rôle de détonateur au sein d'une équipe qui se cherchait toujours. Et, à la mi-temps de ce match retour, c'était pis encore qu'à Belfast. Glentoran menait 1-0 depuis la 21e minute face aux fantômes de Paris Saint-Germain qui infligeaient aux 15000 spectateurs le jeu le plus insipide du monde. On ne pouvait même pas imputer cette tristesse à l'absence de Fernandez, suspendu, car son remplaçant, Manuel Abreu, était le seul à mettre un peu d'animation sur la pelouse. Pas suffisamment pourtant pour éviter une formidable bronca à la mi-temps.

Les sifflets du public avaient dû rappeler les joueurs à la réalité. Toujours est-il qu'ils revinrent des vestiaires animés d'une volonté un peu plus grande, animés aussi du souci de ne pas être ridiculisés par ces modestes Irlandais. Un penalty de Bathenay consécutif à une faute sur Rocheteau qui venait d'entrer en jeu, une reprise en force de Susic, et les Irlandais, comme à l'aller, s'inclinaient 2-1 après avoir mené 1-0.

Pas de quoi pavoiser certes, mais l'essentiel était obtenu: la qualification pour le deuxième tour de cette Coupe des Coupes. Restait à attendre le tirage au sort qui pouvait offrir les Finlandais de Valkeakosken Haka ou les Italiens de la Juventus de Turin.

Ce fut la Juventus! Et des grimaces un peu partout. Au camp des Loges, où lorsqu'on apprit la nouvelle, on insista pourtant sur le côté spectaculaire de la rencontre, sur le fait que ce serait le premier grand match, il y avait une certaine hypocrisie dans les propos de Lucien Leduc lorsqu'il affirmait: « Ce match-là, je ne sais pas ce que j'aurais fait pour le jouer... »

Michel Platini lui, au moins, avait le mérite d'être franc. J'avais été, profitant de la vitesse de transmission de l'AFP, le premier à le joindre. Notre dialogue avait été significatif:

« Tu sais que tu vas venir à Paris bientôt?

— Ah! non, tu te trompes, je ne viens pas avant deux mois.

— Et si, tu y seras le 19 pour jouer contre Paris S-G.

— Ce n'est pas vrai!

— Si, je t'assure.

— Jure-le. Sur la tête de tes enfants.

— Je te le jure.

— Oh! m..., m..., m... et m...!

— Ça n'a pas l'air de te faire plaisir?

— Tu te rends compte. On pouvait tirer des Finlandais ou des Suédois et c'est Paris. M... et m...! »

Mais pourquoi donc Platini avait-il si peu envie de venir à Paris. Parce que cela lui faisait de la peine d'éliminer ses copains Bathenay et Rocheteau, comme il l'affirmait en riant? Parce qu'il était toujours un supporter du football français en général et de Paris, où il avait failli jouer, en particulier? Parce que, plus vraisemblablement, il craignait la foule parisienne sachant fort bien que ceux qui l'avaient sifflé contre Stuttgart, encensé lorsqu'il avait marqué contre les Pays-Bas, allaient ressortir leurs insultes.

« Tu crois qu'ils vont me siffler », m'avait-il demandé la veille du match. « Un petit peu, deux ou trois cents imbéciles. Tu n'entendras même pas », avais-je répondu avec optimisme.

Quelle erreur! Ils étaient des milliers à huer le meilleur Français, et quelques centaines à scander des insultes qui prouvaient simplement qu'ils étaient en-



TACCONI DÉTOURNE EN CORNER UN COUP FRANC DE SUSIC
...l'espoir était là...

core plus bêtes qu'on pouvait le prévoir. Même s'il était resté s'échauffer dans les vestiaires, même s'il fit semblant de ne pas s'en préoccuper, Platini fut marqué par ces manifestations où la stupidité se teintait parfois de haine. Pendant une heure et demie il apparut comme étranger à ce qui se passait à ses côtés. Lui, dont la caractéristique première est de prendre du plaisir à jouer au football, errait l'âme en peine esquissant seulement de temps en temps quelques coups de patte.

Cela n'était pas fait pour donner une dimension supplémentaire à la rencontre. Siffler n'a jamais fait jouer. D'autant plus que les Parisiens dont on pouvait attendre monts et merveilles étaient recroquevillés au fond de leurs chaussures. Ils avaient clamé qu'ils n'auraient pas peur, qu'ils prendraient la Juve à bras-le-corps, qu'on allait voir ce qu'on allait voir... et on ne voyait rien. Certes, on pouvait comprendre une certaine prudence de la part des tenants de la Coupe de France lorsque l'on sait l'aptitude italienne à utiliser le contre. Mais c'était plus que de la prudence. C'était de la peur. Si bien que Paris Saint-Germain perdit une bonne demi-heure, mise à profit par la Juve, pour se mettre en place, au lieu de laisser parler son tempérament généreux et ses qualités offensives. Et lorsque Bathenay et les siens se libérèrent, la formation turinoise montra aussitôt ses limites. Un tir de Zaremba détourné par le successeur de Zoff, Tacconi, était une première alerte. Quelques secondes plus tard, un centre de Tanasi repoussé faiblement par le gardien, gêné par Scirea, et Couriol ajustait une splendide reprise de volée qui ouvrait le score. L'espoir était là. Tout proche. Les Parisiens n'avaient plus qu'à saisir leur victoire et à la croquer à belles dents. Hélas! c'était déjà la mi-temps, et ils n'allaient jamais retrouver l'élan qui venait de les porter.

Les Italiens, au contraire, qui avaient somnolé durant trois quarts d'heure s'éveillèrent soudain. Soit réveillés par un sermon de Trapattoni, soit agacés par les sifflets qui suivaient Platini pas à pas, soit giflés par l'occasion dont avait



PARIS OUVRE LE SCORE SOUS L'ŒIL DE TACCONI, COURIOL (LE BUTEUR), ZAREMBA, BRIO, SCIREA ET TARDELLI
...l'espoir était là...

bénéficié Fernandez dès le début de la seconde mi-temps.

Et la Juve, secouant sa crinière, s'en vint menacer une défense qui venait de perdre Bathenay, victime d'un claquage. Une formation de cette trempe n'a pas besoin de beaucoup d'occasions. Une seule suffit à Boniek pour l'égalisation (68e). Ce même Boniek que Platini avait lui-même annoncé comme l'homme dangereux. « Sur un terrain aussi grand que celui du Parc, m'avait-il dit, Boniek fera la décision. Il ne flambe pas particulièrement en ce moment, mais dans ce match, je le sens... il va faire mal. »

Et il fit mal peu après l'heure de jeu avant d'être imité un quart d'heure plus tard par Cabrini. Encore un joueur que Platini apprécie particulièrement. La Juventus n'avait pas semblé puiser dans ses réserves ni même donner beaucoup d'elle-même, mais elle avait marqué deux buts et prouvé que sa légende, faite de réalisme et d'efficacité, n'était pas un mythe.

Paris s'inclinait dans son Parc des Princes. Ce qui était une injustice aux yeux de tous. Aux yeux des joueurs surtout qui se révoltèrent dans les cinq dernières minutes. Un feu d'artifice devant Tacconi qui n'en finissait pas d'implorer la Madone. Les Italiens étaient devenus des petits garçons à qui les Parisiens donnaient la fessée. Il n'y eut qu'un but, celui de l'égalisation de N'Gom, mais, avec lui, c'étaient mille regrets qui s'abattaient sur les 40 000 spectateurs et les 30 millions de téléspectateurs. Si Paris avait osé... Si la réputation de l'adversaire ne l'avait pas paralysé aussi longtemps. Alors la Juventus ne serait pas repartie à Turin avec un 2-2 qui l'autorisait à un 0-0 au retour.

Mais celui qui repartait avec le plus lourd fardeau était encore Michel Platini. Hué, conspué, insulté, sifflé, il avait légèrement craqué à la sortie du terrain

et adressé à une poignée d'excités un superbe bras d'honneur qui lui valut des critiques, mais qui n'était rien d'autre qu'une réaction humaine face à tant d'imbécillité.

Aussi était-il tout content, deux semaines plus tard, de se retrouver au Stadio comunale, loin de l'ambiance empoisonnée du Parc. Pourtant, tout n'était pas rose du côté de la Juve. Paolo Rossi, Boniek, Gentile et consorts pataugeaient à qui mieux mieux, et la Juventus venait de perdre consécutivement deux rencontres à domicile. Sur le même score 2-1. Un score qui donnait des idées aux Parisiens car il les aurait qualifiés. Et, petit à petit, lors des ultimes entraînements au camp des Loges un fol espoir envahissait chacun. Dans les vestiaires, guère reluisants, chacun commentait les médiocres résultats des Italiens. On ne parlait plus des injures qu'on s'était lancées à la fin du match aller, notamment Fernandez, Susic, Tardelli et Gentile, on évoquait les possibilités de contre qui pouvaient s'offrir. On se basait aussi sur les écrits de quelques-uns, vite enclins à se prendre pour de grands techniciens, et qui annonçaient déjà à grands cris la fin du cycle turinois. « Cette équipe se meurt », clamaient-ils, « elle sombrera en championnat d'Italie comme en Coupe d'Europe ». Ils ont dû se sentir dans leurs petits souliers six mois plus tard quand Platini et ses copains effectuaient quelques tours d'honneur qui ne ressemblaient pas à des enterrements.

PLATINI, À TURIN, FACE À ROCHETEAU, FERNANDEZ ET COURIOL
...un rien qui fait un perdant ou un vainqueur...





TÊTE À TÊTE ENTRE SUSIC ET TACCONI
...à deux doigts du bonheur...

On n'en était pas encore là et Paris Saint-Germain croyait toujours à ses chances d'autant plus que Jean-Marc Pilorget, la veille même de la rencontre, avait enlevé un poids à Lucien Leduc en annonçant sa participation. Touché à une cuisse, Pilorget avait longtemps hésité et un entraînement poussé, dans la retraite d'Asti, là même où Torino se met au vert, l'avait rassuré. En même temps que tous les supporters parisiens qui savaient fort bien que Pilorget, depuis que Peyroche en avait fait un stoppeur, avait atteint la dimension internationale et donnait sa stabilité à l'équipe.

Il était devenu indispensable à l'accomplissement d'une belle saison et si Paris Saint-Germain souffrit mille maux après la trêve hivernale, c'est en grande partie en raison de ce terrible accident automobile qui brisa Pilorget pour plusieurs mois.

A Turin, Pilorget portait donc son habituel numéro 4 mais il était aidé dans l'axe central par Fernandez et Janvion. Leduc avait pris cette option défensive dans la crainte de déferlements initiaux des Turinois, mais il allait malheureusement tarder à changer d'option, et ce fut sans doute le nœud de la rencontre.

Quel visage montra en effet la Juventus ? A l'image d'un Platini qui souffrait d'une contracture à une cuisse, elle se montra lourde et empruntée, tâtonnante et sans inspiration, faisant confiance à Gentile et à Brio pour étouffer Susic et Rocheteau.

Paris Saint-Germain s'était préparé à subir, et pendant toute la soirée, Baratelli ne connut guère de frissons que sur un coup franc de Platini, dès la 150e seconde, renvoyé par le poteau. En dehors de cette alerte, le néant ou presque. Pour nous Français, traditionnels amateurs de jeu spectaculaire et lyrique, la Juventus était au-dessous de tout mais Platini, au lendemain de la victoire en Coupe d'Europe face à Porto, devait donner un autre point de vue.

« Je vais t'expliquer quelque chose, avait-il dit. Entre mai 1982 et mai 1983, j'ai tout perdu. Le championnat de France à vingt minutes de la fin (avec Saint-Étienne derrière Monaco), la Coupe de France aux penalties (avec Saint-Étienne face à Paris Saint-Germain), la Coupe du Monde pendant la prolongation de Séville, le championnat d'Italie pour trois points et la Coupe d'Europe pour un but.

« Entre juin 1983 et maintenant, j'ai au contraire tout gagné. La Coupe d'Italie, le Mundialito des clubs, le championnat d'Italie, le titre de meilleur buteur et la Coupe d'Europe des vainqueurs de Coupe (il ne savait pas encore ce que serait le championnat d'Europe des Nations).

« Entre ces deux périodes, il n'y a eu qu'une marge étroite, un rien. Un rien qui fait de toi un perdant ou un vainqueur. Le sport est ainsi fait que les petites choses font les grands triomphes. En Italie, on appelle cela le réalisme. En France, on a jugé que Paris Saint-Germain et Porto avaient été très bons et la Juventus médiocre. Mais, en Italie, tout le monde a trouvé que nous avions bien joué car la qualification d'abord et la Coupe ensuite, c'est nous qui l'avons eue. La mentalité est différente. Le foot-



PAOLO ROSSI S'ENFONCE ENTRE FERNANDEZ ET ROCHETEAU
...lorsque la Juventus veut attaquer, elle est bonne...

ball occupe une telle place dans le public et la presse que nous ne pouvons pas nous permettre de ne pas gagner. J'ai compris tout cela. Il y a des moments où il faut se fondre dans l'anonymat et se mettre au service de la collectivité. Je joue quelquefois contre nature mais c'est la compétition qui le veut. C'est vrai que j'ai parfois trouvé l'équipe peu offensive, mais, uniquement, parce que je l'ai connue plus offensive. C'est une simple question de mots. La vérité, la voici : « Lorsque la Juventus veut attaquer, elle est bonne. Lorsque la Juventus veut défendre, elle est bonne. Mais elle n'attaque plus lorsqu'elle mène, et elle a raison... puisqu'elle gagne. »

Et contre Paris, en raison des buts marqués à l'extérieur, elle menait. Donc elle n'attaqua pas laissant au Paris Saint-Germain une direction du jeu que les Parisiens tardèrent à prendre. La rentrée d'Assad, qui aujourd'hui regrette tant d'avoir quitté son Algérie, était un premier pas. La formation de Leduc commença alors à prendre des risques et le coup franc de Susic sur le poteau de Tacconi (62e) était le signe que la méthode avait du bon. Mais pourquoi donc l'entraîneur parisien attendit-il la 80e minute pour faire entrer en jeu Mustapha Dalheb ? En dix minutes « Mouss » allait prouver que son talent était toujours le même. Profitant peut-être de la sortie de Platini, en délicatesse avec une cuisse, Dahleb fut rayonnant. Coup de patte par-ci, coup de patte par-là, deux percées, trois centres, un tir, et, en quelques instants, ce fut la panique dans la défense italienne. Dans la poignée de secondes qui restaient, N'Gom, Susic, Pilorget furent à deux doigts du bonheur, et jamais le public du Stadio comunale n'avait accueilli l'ultime coup de sifflet d'un arbitre avec autant de soulagement.

« Nous avons eu la satisfaction de démontrer que, même sur le terrain d'un club aussi réputé que la Juventus, nous étions capables de mener le jeu et de prouver nos qualités, commentait ensuite Lucien Leduc. Nous avons largement soutenu la comparaison avec les Italiens », ajoutait-il même.

Il oubliait simplement de dire qui était qualifié...

LA BELLE ET LA BALLE

Lorsqu'il m'a dit : « Chérie, veux-tu que je t'emmène au restaurant samedi soir ? », j'aurais dû me méfier. Naïve, je n'ai pensé qu'aux pommes de terre que je n'éplucherais pas et à la vaisselle que je n'essuierais pas. Ce n'est qu'un peu plus tard que j'ai compris mon erreur quand il a ajouté : « Avant nous irons au foot ! »

J'étais bonne, croyais-je dans mon immense candeur, pour une heure et demie au Parc des Princes. Nouvelle erreur. En ce 20 août c'était football non stop à Paris. Et cette journée qui s'annonçait fameuse commença vers 16 heures à la Défense, direction Pontoise et sortie Colombes.

Pas de parking, mais mon homme, comme quelques-unes des autres voitures qui tournent en rond, se faufile sur un trottoir sous la bretelle de l'autoroute. « Vous êtes juste à l'endroit où la police a mis tout le monde en fourrière le jour de Racing-Reims », nous annonce un petit vieux, rigolant sous sa casquette. On prend le risque.

Pas de queue au guichet. Prix des places : de 15 à 45 francs. Bancs pas trop confortables, mais plus propres qu'autrefois. Et au programme un derby parisien. Red Star et ses airs de titi de Saint-Ouen avec à peine trois sous en poche, contre le Racing de Paris, plus huppé, plus riche, plus ambitieux mais aussi sympathique. Nous sommes 2500 pas plus. C'est triste dans cet immense stade qui, paraît-il, autrefois, a vu hurler 60000 personnes. « Tu vas voir des buts, m'a annoncé mon mari. Le Racing a la plus belle attaque de France ! »

Non seulement il me traîne au football toute la journée, mais en plus, il n'y connaît rien. Où sont-ils ses canonniers ciel et blanc ? J'ai vu des Verts, c'était le Red Star, bien organisés autour d'un certain Georges Eo, se battre pour conquérir et garder un ballon que leurs adversaires avaient bien des difficultés à conserver sur un terrain qui m'a semblé bien bosselé. J'ai vu leur avant-centre, Bridier, tant se démener qu'il a marqué au bout d'une demi-heure faisant taire pour un instant les insupportables tambourins d'un groupe de supporters du Racing. Plus tard, emmenés par Madjer (on m'avait dit son nom), un virtuose celui-là, le Racing a égalisé, mais j'étais certaine que le Red Star gagnerait (ce fut fait à la 78e minute) tant ils semblaient vouloir vaincre.

Et ils furent si mignons quand ils s'embrassèrent à la fin... Pour mon mari, il paraît que « ça avait été un match de m... et que ce n'était pas la peine de foutre un milliard en l'air pour jouer comme ça... ». C'est fou ce qu'un homme peut vite changer d'avis.

Je n'ai pas eu le temps d'en discuter car nous étions repartis pour la suite du rallye. Colombes (où la voiture était toujours là), la Défense, le périphérique, porte d'Auteuil.

Le Parc, c'est autre chose. Pardon pour ceux de Colombes que j'aime bien, mais au Parc, malgré la sono trop forte, on ne peut s'empêcher de frissonner à l'entrée des équipes. Et puis je connais les noms. Rocheteau, Bathenay, Susic, Pécout. Ce sont des stars et les gens crient... Et ils applaudissent par milliers... Et ils lancent des pétards et des fusées... De plus, c'était la fête à Baratelli dont j'entends parler depuis un siècle. Alors, je ne me suis pas ennuyée. C'est vrai que, dans un tel décor, le football est un spectacle. Dommage que l'hiver il ne fasse pas plus chaud.

J'ai donc assisté à ma troisième heure de football sur mon siège bleu, qui, heureusement, allait avec ma robe, mais je peux vous assurer que 90 minutes et 90 minutes, c'est bien long et il faudrait que le Racing joue un peu mieux pour que je recommence. Surtout que mon mari a préféré, au lieu du restaurant promis, rentrer directement à la maison pour voir les buts au journal télévisé avant de lancer : « Si les dirigeants stadistes avaient quelque chose dans le crâne, ils n'auraient pas mis Stade Français-Roubaix à Levallois à la même heure que Paris S-G-Metz, et on aurait pu voir la troisième équipe parisienne.

Alors, moi, je vous le dis tout net. Si les dirigeants du Stade Français changent d'horaire, moi je change de mari !

LA SAGA DES SCHTROUMPFS

Laval à la « une » du *Livre d'Or*, ce n'était pas encore pour cette année. Le tirage au sort des Coupes d'Europe s'était montré impitoyable et l'ours d'Ukraine, le célèbre Dynamo Kiev était prêt à dévorer les petits Mayennais, à les croquer tout crus sans la moindre émotion. Le verdict était inéluctable et je m'apprêtais déjà à glisser quelques lignes au fond d'un chapitre avec les éternels clichés évoquant « le courage », « le peu de moyens » ou « le côté sympathique de l'équipe ».

Et Laval a éliminé Kiev provoquant la plus belle surprise du premier tour des Coupes d'Europe. Surprise, le mot est même faible. Ce fut un coup de tonnerre dans le football européen, et la majorité des journaux, qu'ils soient britanniques ou allemands, espagnols ou italiens, consacraient le lendemain quelques lignes à ce qui était bien un événement.

Qui aurait pu imaginer un tel dénouement à 180 minutes d'un affrontement qu'on prévoyait comme une démonstration soviétique? C'était le pot de terre contre le pot de fer, l'ogre contre le petit Poucet, le géant contre le nain, le fort contre le faible.

Le Stade Lavallois faisait son premier pas en Coupe d'Europe, Dynamo Kiev affichait onze titres nationaux, six coupes d'URSS, une Coupe d'Europe des vainqueurs de Coupe, quinze participations en Coupe d'Europe et soixante-treize matches dans ces mêmes Coupes d'Europe! D'un côté dix internationaux emmenés par le merveilleux Oleg Blokhine, de l'autre onze inconnus, Godart, Perard, Sorin, Bozon, Miton, Rabier, Goudet, Souto, Jank, Sené, Stefanini! On avait beau reprendre les équipes par tous les bouts, on ne pouvait pas croire à un miracle. Surtout que s'ajoutaient encore pour les Lavallois les fatigues d'un voyage long et difficile même si leur avaient été épargnées à Kiev les habituelles tracasseries que l'on rencontre à Moscou. Et si quelqu'un doutait encore de l'inégalité des forces en présence, il suffisait d'écouter les joueurs eux-mêmes pour en prendre conscience. Personne ne parlait d'exploit, de qualification, de petit qui n'a pas peur des grands. Chacun avouait sa peur d'un « carton » et avouait n'avoir qu'un objectif: sauver l'intérêt du match retour en ne s'inclinant pas par une marge trop importante en Ukraine.

Car c'était bien une fête qui était prévue à Laval pour le match retour. Jamais depuis la montée en première division en 1976 et la venue de Saint-Étienne, la ville n'avait connu une telle effervescence. Un bon résultat à Kiev, et ce serait la ruée au stade Le Basser deux semaines plus tard. On viendrait de toute la Bretagne, de la Manche, de l'Orne, et ce serait des heures fantastiques pour ce club pas comme les autres. Combien de fois ces huit dernières années n'a-t-on pas annoncé, en début de saison, la probable descente en deuxième division, et toujours les Lavallois surprenaient. D'abord ce fut par un jeu bien léché, agréable à regarder, qui laissait dans les tribunes des murmures de satisfaction. Ensuite, avec des moyens humains moindres, ce fut par une rigueur et un courage de tous les instants, au détriment malheureusement du spectacle. Ce qu'admettait l'entraîneur Michel Le Milinaire, ce dont convenait beaucoup moins le président Henri Bisson qui, un jour, écrivit même une lettre incendiaire au *Journal du dimanche,* coupable, selon lui, d'avoir écrit que le jeu lavallois était moins séduisant que les années précédentes. Henri Bisson porte en lui tant de passion pour son club qu'il en fut vite pardonné.

Une passion qu'on retrouva dans les vestiaires du stade de Kiev après la première manche quand il s'écroula en pleurs dans les bras de ses joueurs après ce 0-0 qui était pour lui le plus beau des matches nuls. Ce vieil homme, même s'il est encore très vert, en larmes au milieu de gamins de vingt ans, était une image saisissante qui a marqué tous ceux qui étaient là.

Comme ont marqué aussi les paroles lancées, à quelques mètres de là par Jean-Michel Godart. Celui-là, héros de la rencontre, ne savait pas qu'en deux ou trois mots il allait devenir le personnage central des radios, télévisions et journaux. Tout à son bonheur il s'était écrié en rentrant aux vestiaires : « Ils nous avaient pris pour des Schtroumpfs, on les a bien schtroumpfés ! » Qu'avait-il dit là ? Comme une traînée de poudre, la phrase partit vers la France où elle obtint un succès phénoménal. Elle était le lendemain à la « une » de tous les journaux, elle ouvrait les bulletins radios, elle émaillait les sujets télévisés. Du jamais vu. Du jamais entendu. Et, de retour en France, Godart dut raconter mille fois comment il avait schtroumpfé les Soviétiques.

Tout avait commencé par une sacrée frousse. Cinquante mille spectateurs, un stade immense et, dans les vestiaires, une tension à couper au couteau. Jamais Godart, qui venait tout droit de Nœux-les-Mines, n'avait connu une telle ambiance. Depuis le début de la saison, il s'interrogeait pour savoir s'il était de taille à jouer en première division, et on lui proposait soudain la Coupe d'Europe et des tête-à-tête avec Blokhine. Godart se souviendra longtemps des tremblements qui l'agitaient, de ses jambes qui semblaient devoir se dérober sous lui. Jusqu'au premier ballon de la rencontre. Et quel ballon. A peine une centaine de secondes de jeu et Khlus, blond comme le blé des plaines avoisinantes, qui s'enfonce et frappe à 20 mètres des buts. Un tir violent qui s'en irait se ficher sous la barre si Godart n'intervenait pas. Subitement le trac disparaît et lui fait décoller ses 190 centimètres dans le ciel pour détourner la balle. Personne ne le sait encore, mais Laval est sauvé.

Jean-Michel Godart vient de repousser plus qu'un tir. Il a exorcisé tous les complexes de France et de Mayenne, plus personne ne lui fera peur et surtout pas les Soviétiques. Un tir de Burjak, un centre de Demianenko, une autre action de Khlus et Godart se sentit invincible. Une sensation étrange. « Ils » pourraient venir dix fois, vingt fois, cent fois, jamais ils ne le battraient. Et ils vinrent. Dix fois pour Blokhine ou Evtuchenko, vingt fois par Burjak ou Khlus, cent fois par Bal ou Demianenko. Cette grande carcasse de Godart était toujours là et elle sauvait ce qui n'avait pas déjà été fait par la tête de Bozon ou de Surin, un tacle de Perard, un jaillissement de Rabier, une poitrine de l'un, un genou de l'autre. Kiev était à l'abordage, mais Laval sauvait sa galère. Il est vrai que Le Milinaire avait préparé un plan de bataille d'où était exclue toute poésie. « D'abord défendre, avait-il dit. Se regrouper en zone, diminuer les espaces libres et donc obligatoirement réduire les espérances offensives à deux ou trois contres. Le rôle des attaquants sera donc non pas d'attaquer mais d'intervenir le plus souvent possible pour que nos défenseurs n'aient pas continuellement à subir le pressing adverse. »

Sans doute les Lavallois auraient-ils craqué si les Soviétiques s'étaient montrés plus inspirés. Mais ce jour-là Blokhine et les siens avaient le cerveau enneigé et ils multipliaient les longues balles dans le paquet ou les centres aériens qui faisaient la joie du grand Schtroumpf Godart. Des actions individuelles, des percées, des centres en retrait auraient plus gêné les petits Français qui quadrillaient bien le terrain mais auraient été dominés en technique individuelle. Les Soviétiques ne purent ou ne surent pas le faire, et le nul 0-0 était porteur de folles espérances pour le retour à Laval.

Le Milinaire et ses Schtroumpfs espéraient y revenir avec une défaite hono-



JOSÉ SOUTO IRRÉSISTIBLE AU-DESSUS D'UN DÉFENSEUR
...déstabiliser le monument soviétique...

rable et voilà soudain que l'on pouvait prononcer le mot de qualification. Au fur et à mesure que les jours passaient, le football français, qui parlait toujours de Laval en général, découvrit les Lavallois en particulier. Aux côtés de Godart, le Schtroumpf d'honneur, on découvrit soudain qu'existaient aussi des défenseurs solides, tels Sorin et Bozon, vifs comme Perard et Miton, des milieux de terrain, grands ratisseurs de ballon à l'image de Rabier, Goudet ou Souto, un attaquant de race, le jeune Stefanini et enfin, proche de Jank ou de Thordarsson, un artiste-technicien, Sené.

Un ensemble d'individualités qui attaquait les quatre-vingt-dix minutes les plus importantes de son existence avec la foi de toute une région. Pourtant il ne s'agissait pas de se laisser aller à trop d'enthousiasme. Les Soviétiques sont depuis longtemps passés maîtres dans l'art du contre et malheur à celui qui n'assure pas ses arrières en face d'eux. Michel Le Milinaire, sous sa casquette de gentil Schtroumpf, était trop bien rusé pour tomber dans un tel piège. Il savait qu'il lui fallait doser un savant mélange fait tout à la fois de prudence et d'audace. Il en avait longtemps parlé avec ses hommes notamment lors de la traditionnelle collation au moment où tous avaient appris la déroute de Bordeaux, leur dernier vainqueur en championnat, à Leipzig. Déjà il avait senti la formidable adhésion de tout le groupe pour ses projets tactiques et il savait qu'il vivrait un grand moment.

Comme les 20 000 spectateurs qui avaient pris d'assaut le stade Le Basser et qui découvrirent d'entrée une formation lavalloise rayonnante, basant son jeu sur la vivacité, pour destabiliser le monument soviétique, l'empêcher de jouer à son rythme et lui interdire la conduite du match. C'était un régal de voir ces petits lutins orange mener le bal avec l'autorité de vieux briscards et placer banderilles sur banderilles. L'un d'eux surtout se faisait remarquer, José Souto. D'un petit gabarit, vif, souvent insaisissable, il menait le jeu à sa guise et, dans la première demi-heure, on était obligé d'avoir l'œil sur lui. Il avait une énorme influence sur le jeu, c'était évident, mais plus encore il allait marquer l'unique but du match, « le » but, celui qui envoyait Laval au paradis des Schtroumpfs. Un centre de Sené avait semé la panique dans la défense du Dynamo et il ne se trouvait aucune tête blonde pour le dégager quand surgit

une tête brune, celle de Souto. Mikhailov était battu, Souto était sous une montagne de coéquipiers, le stade tout entier hurlait comme si Laval avait compté 10 millions d'habitants.

Laval avait besoin d'un seul but. Il était marqué. Restait à le défendre. Et en seconde mi-temps on retrouva le scénario de l'aller. La tête avait parlé, c'était au tour du cœur d'agir. Il en fallait onze énormes pour résister au rouleau compresseur soviétique qui courait après une égalisation qui aurait été une qualification. Plus inspirés qu'à l'aller les Blokhine, Burjak et autres Lozinski multipliaient les vagues d'assaut et qui trouvaient-ils sur leur route? Godart le grand, plus impérial que jamais dans son maillot vert porteur du numéro 16. L'arbitre turc du match aller l'avait obligé en effet, en raison d'une similitude de couleurs, à prendre le maillot d'Osmond son remplaçant. Superstitieux comme le sont tous les gardiens, Godart avait tenu à jouer avec le même maillot au risque d'être pénalisé d'une amende par l'Union européenne qui oblige au numérotage de 1 à 11 alors qu'en championnat on se numérote comme on le désire.

Les minutes passaient, plus insoutenables chacune, et la marque ne bougeait pas. Solidaires, généreux, courageux, intelligents, les Lavallois tenaient et particulièrement Godart, audacieux dans les pieds de Demianenko, chanceux sur un tir d'Evtuchenko, aérien sur un centre de Kustenov, adroit face à Blokhine ou sauveur, à la dernière minute, lorsque Lozinski déclencha une frappe qui aurait pu faire s'écrouler tous les rêves.

M. Myffenegger, un Suisse, eut le bon goût de ne pas prolonger la rencontre de quelques secondes qui auraient été fatales au cœur de quelques-uns des supporters, et son coup de sifflet libéra la plus belle ovation qu'on eût jamais entendue. C'était du délire et bien peu entendirent dans le vacarme Michel Hidalgo dire au micro des radio reporters: « J'ai vu une équipe qui fait chaud au cœur. »

Le plus beau compliment. Tous les joueurs l'avaient encore au plus profond d'eux-mêmes trois semaines plus tard lorsqu'ils pénétrèrent sur la pelouse de l'Austria de Vienne. C'étaient donc les Autrichiens qui leur avaient été proposés pour le deuxième tour mais pas n'importe lesquels. L'Austria était largement en tête du championnat, l'Austria avait, lors des cinq dernières années, participé à une finale et deux demi-finales de Coupe d'Europe, l'Austria avait dans ses rangs quelques seigneurs du nom de Koncilia, Prohaska, Sara, Baumeister ou Nyilasi. Une autre campagne du style de la précédente en Ukraine les attendait. Le stade pourtant n'était pas le même. Plus petit (12000 places dont 7000 occupées), plus calme, il n'incitait pas à se sublimer. L'adversaire non plus n'était pas le même. Autant les Soviétiques, à grands coups de pied, avaient entamé en force un siège auquel il fallait bien résister, autant les Autrichiens attaquèrent avec plus de subtilité. Il ne s'agissait plus de se jeter corps et âme au-devant du danger, il s'agissait d'abord de le cerner, de voir d'où il allait venir, de déjouer les pièges, et c'était beaucoup plus difficile.

Laval alors montra ses limites. Et même si le penalty de Prohaska pouvait se discuter, même si le deuxième but de Maygar était marqué alors que le chronomètre folâtrait avec les dernières secondes de jeu, l'avantage autrichien à la mi-temps était justifié.

Ce Laval-là avait été trop pâle pour prétendre à mieux. Heureusement, la seconde période fut plus souriante. Conscients que la prudence qu'ils avaient affichée n'était plus de mise, Bozon et sa troupe furent plus incisifs, plus audacieux, plus séduisants. Certes, ils ne se montrèrent guère dangereux mais au moins ils étaient plus proches de leur légende de petits Schtroumpfs qui n'ont pas peur des grands, et surtout ils interdirent aux Autrichiens de trop rôder devant un Godart qui découvrait la fébrilité et l'angoisse d'échouer. Il n'était pas habitué à la pression de l'événement et ce qui l'attendait au




TÊTE DE SÉNÉ ET PREMIER BUT LAVALLOIS
...un jeu presque surnaturel...

match retour devait être pire encore. Les Lavallois, qui avaient tiré une partie de leurs forces de leur sérénité, de la quiétude dans laquelle ils vivaient, se trouvaient soudain jetés sous les feux des projecteurs. Au plein sens du terme puisque TF 1 avait choisi de téléviser la rencontre en direct. Quel honneur, mais aussi quelle responsabilité.

Les trois premiers quarts d'heure, face à l'Austria, que Laval offrit aux téléspectateurs furent tout simplement prodigieux. Un jeu presque surnaturel fait d'enthousiasme, de générosité, de prise de risques, de confiance. Le ballon volait, les dribbles étaient magiques et les valseurs autrichiens semblaient avoir de lourds sabots aux pieds. Et les buts succédaient aux buts. Tous plus beaux que les précédents. Une tête de Sené l'insaisissable à la réception d'un centre de Stefanini d'abord. Une reprise de volée de Miton à la conclusion d'une action de Souto et Goudet ensuite, une somptueuse volée de plus de trente mètres de Stefanini enfin. Trois buts en une mi-temps, trois buts qui faisaient du stade Le Basser un El Dorado, un paradis pour footballeurs consciencieux et sympathiques.

La grâce avait touché les Lavallois mais, malheureusement aussi, la fatigue. On ne joue pas impunément à un rythme qui n'est pas le sien, on ne multiplie pas les courses et les dribbles sans que les jambes fléchissent. Ce qu'ils avaient fait était trop beau. Les profanes hurlaient leur joie, mais les techniciens tremblaient. Ils allaient payer, c'était sûr.

Les Autrichiens, qu'on avait vus KO avant le repos, sortirent le bout du nez de leur camp et ce fut suffisant. Un corner mal dégagé et c'était le but de Daxbacher. C'était aussi la condamnation. Les Lavallois, subitement, se transformèrent en fantômes. Ils erraient sur la pelouse, incapables du moindre geste d'autodéfense même, pantins presque désarticulés. Ils étaient une proie facile et l'Austria réussit la mise à mort en dix minutes par Baumeister et, ultime force du destin, par Perard contre son camp.

Après avoir mené 3-0 et tenu la qualification, le Stade Lavallois n'avait plus que le souvenir de son beau rêve évanoui et ce match nul (3-3) qui laissait un goût amer.

C'est alors que monta des tribunes un cri repris par 20 000 personnes : « Merci Laval, merci Laval, merci Laval. » C'était beau, c'était fort, c'était grand. Le public remerciait les siens et leur offrait le plus beau gage de reconnaissance alors qu'ils s'enfonçaient dans la défaite.

Je ne suis pas sûr que ces ultimes minutes de communion entre une équipe battue et ses supporters n'aient pas été les plus belles et les plus émouvantes de cette saison.

GALLION : LE TERRAIN D'EN FACE

Pour son retour, après un long purgatoire de trois ans, il a crevé l'écran, ballon en main... Ovale, malheureusement, pourrait-on regretter du côté de la rade. Car, Jérôme Gallion, le demi de mêlée toulonnais, le meilleur à son poste au monde, a longtemps hésité avant d'opter pour les rangs quinzistes.

Il s'en est fallu d'un rien. Une rue à traverser. Celle qui se trouvait devant sa maison. Le terrain de rugby trônait là, juste en face. C'était bien commode et le petit Jérôme qui, depuis l'âge de 8 ans, « tutoyait » le ballon rond au centre ou à l'aile de l'attaque de son école, décidait, à 14 ans, de porter définitivement son choix.

« J'ai longtemps hésité, a-t-il expliqué à Alain Gex, maître es rugby à l'AFP. Je me débrouillais pas mal. D'ailleurs, je ne vivais que pour le foot. Si je ne parvenais pas à organiser une rencontre entre midi et deux heures, j'étais malheureux. Je jouais également avec mes frères, Christophe, Frédéric et Bertrand. Deux contre deux. S'il y avait eu une fille dans la famille, je crois bien qu'elle aurait participé à nos parties. »

Il avait le virus. Et, sans ce sacré terrain d'en face, Jérôme serait peut-être venu grossir les rangs du SC Toulon. « J'ai conservé beaucoup d'amour pour le football. Je le suis beaucoup et j'y joue dès que l'occasion se présente. L'été surtout où, avec des confrères, nous nous affrontons à Sanary sur un terrain que nous prête M. Brunel, le maire. Deux poteaux de fortune avec des roseaux suffisent à notre bonheur. Je me régale en me dépensant beaucoup. C'est d'ailleurs un excellent entraînement qui me permet de peaufiner ma vitesse et mes accélérations. »

Son cabinet de chirurgien-dentiste lui permet d'entretenir des contacts fréquents avec les « Jaune et Bleu ». Une bonne partie du SCT passe en effet entre ses mains expertes. Actuellement, il y a Laurent Paganelli. Mais il y a eu surtout Benedet.

L'ami Benedet. Le pote. Celui qui, justement, a fait le parcours inverse, en commençant par le rugby, à Albi. Avec lui, le cabinet Gallion est devenu le salon où l'on « cause » des problèmes des deux familles de ballon. « Je le branche sur le foot, révèle Jérôme Gallion. Lui ne met pas longtemps à faire un " cadrage " sur le rugby. On se remonte mutuellement le moral lorsque l'on a perdu. A propos de défaite, je reste persuadé que le SCT pouvait éliminer Monaco en Coupe. »

S'il s'écoutait, Jérôme serait tous les jours sur les stades. « J'irais voir les footballeurs à l'entraînement. Je préfère. On peut plus aisément discuter avec eux. Car, de toute façon, il n'est pas très facile pour nous d'aller les encourager le soir. Nous avons nos propres déplacements ; souligne-t-il. Et ma profession me prend tellement de temps. Vingt-quatre heures par jour ne suffisent pas. »

Mais Jérôme ne désarme pas pour multiplier les contacts. Il a son idée. « On doit faire un repas entre nous, a-t-il révélé au même Alain Gex. J'en profiterai pour essayer de mettre sur pied ce match qui nous tient tant à cœur avec Benedet. » Une rencontre insolite : une mi-temps de football et l'autre de rugby. « Les chances devraient être équitables dans la mesure où, en rugby, les avants joueraient derrière et, en football, il n'existerait pas de hors-jeu pour nous. »

A l'heure actuelle, les joueurs des deux équipes se font des petits plaisirs. Sous forme de cadeaux... 20 places pour s'encourager mutuellement.

Jérôme ne perd d'ailleurs jamais une occasion de s'associer à ces élans de cœur. Comme ce fut le cas lorsque, aux côtés de Marius Trésor notamment, il enregistra un disque destiné à la recherche pour le cœur artificiel.

Il les aime bien, ces « footeux ». « En Argentine, en 1977, avant un test-match, nous avons eu l'occasion de dîner ensemble, se souvient-il. C'était vraiment sympa. Nous nous sommes bien détendus avec les Platini, Rouyer et Lacombe. C'est incontestablement une expérience à renouveler. »

Cela permettrait à Jérôme de rencontrer Alain Giresse pour lequel il a la plus vive admiration. Au fait, devinez pourquoi ? : « Tout simplement parce qu'il... est petit et qu'il protège bien son ballon. »

LES CORRIDAS DE LUIS FERNANDEZ

Lorsque Michel Hidalgo avait préparé le calendrier de l'équipe de France pour la fin de 1983, il avait cherché à varier les adversaires. Il voulait des opposants de qualité, des styles différents et en tout cas des équipes capables de préparer les Bleus pour la phase finale du championnat d'Europe, mais qu'on avait peu de chances de retrouver au mois de juin en France. Aussi avait-il choisi successivement le Danemark, qui serait vraisemblablement éliminé par l'Angleterre, l'Espagne qui ne passerait pas l'obstacle néerlandais et la Yougoslavie qui buterait sur la Bulgarie ou le Pays de Galles. Danemark-Espagne-Yougoslavie, un tiercé surprise que l'on devait retrouver en championnat d'Europe — et jusqu'à la finale ! —, confirmant ainsi que si l'équipe de France avait connu bien des déboires face à eux, c'était peut-être qu'ils étaient des adversaires de taille.

Nous avons déjà vu le coup de froid qu'avaient jeté les Danois à Copenhague, et avant de recevoir l'Espagne, le 5 octobre, personne ne l'avait oublié. Michel Hidalgo moins que personne. Il savait que, pour se mener dans la sérénité, la préparation devait être exempte

CARRASCO POURSUIVI PAR MARIUS TRÉSOR
...le meilleur libero du moment...



de défaite. Mais la corrida du Parc ne se présentait pas au mieux. Dans les jours la précédant, la liste des forfaits n'avait cessé de s'enfler démesurément. Tour à tour Bossis, Tigana, Giresse, Battiston, Touré, Amoros, Bravo avaient renoncé, et Michel Hidalgo avait dû constituer la défense la plus « minette » qui soit. Dans les buts Bats, une sélection, arrières latéraux Ayache, aucune sélection, et Zanon, aucune sélection, stoppeur Le Roux, trois sélections.

Restait le poste de libéro, tenu par... Marius Trésor qui battit ainsi le record, portant pour la 64e fois le maillot de l'équipe de France.

« C'est encore Hidalgo qui joue les sentimentaux, avaient immédiatement lancé les mauvaises langues. Il lui fait un cadeau pour qu'il batte le record de Roger Marche. »

Michel Hidalgo est peut-être un sentimental. Certainement même — et tant mieux car lorsque le sport ne sera plus régi que par des ordinateurs il n'aura plus qu'à mourir —, mais avec Trésor il retenait le meilleur libéro du moment. Et ceux qui critiquaient sa sélection eurent bonne mine aux environs de 22 h 15 quand chacun s'accorda à dire qu'il avait été le meilleur Français, et qu'on n'avait pas fait un cadeau à Trésor en le sélectionnant, mais que c'était lui qui nous en avait donné un en nous offrant un récital de 90 minutes.

Et pourtant il avait un sacré trac, le grand Marius. Pendant les hymnes il était incapable de rester en place, alors que photographes et cameramen s'agglutinaient autour de lui. Dans sa tête repassaient les images fortes de sa carrière : les débuts en Bulgarie, la Coupe du Monde en Argentine, la reprise de volée de Séville et surtout les folles heures en compagnie de Jean-Pierre Adams, l'autre garde noir, qui mène encore un combat déjà perdu contre la mort.

Le public du Parc qui scandait « Marius, Marius » aurait voulu être sur le terrain avec lui, tant Trésor respire la sympathie et attire l'amitié. Il a réussi, de plus, à mener toute sa carrière en commettant un nombre minimum de fautes.

Ce qui n'était pas le cas de son vis-à-vis espagnol : Goicoechea. Celui-là s'était rendu tristement célèbre dans le monde entier par un tacle assassin qui avait brisé Maradona pour plusieurs mois. Les images télévisées, les commentaires qui avaient suivi avaient fait au Basque de Bilbao une réputation internationale et le Parc entier avait décidé de le huer. Les Espagnols le savaient et juste avant d'entrer sur le terrain, ils se livrèrent à une jolie petite ruse. Goicoechea qui devait porter le numéro 4 échangea son maillot avec le libéro de Gijon qui devait jouer à ses côtés. Si bien que des tribunes de l'arène d'Auteuil descendirent des volées de sifflets dès qu'apparut le numéro 4, mais c'était celui d'un certain Antonio Maceda. Avec ses beaux cheveux blonds il avait belle allure sous les huées et nul n'aurait imaginé que quelques mois plus tard, dans ce même Parc des Princes, il deviendrait un héros.

Tout juste remarquait-on qu'il donnait plutôt moins de coups que ses coéquipiers. Car ces Espagnols n'avaient pas encore perdu leurs mauvaises habitudes du Mundial. S'ils étaient un peu moins violents, ils étaient toujours accrocheurs, rouspéteurs, tricheurs et agaçants. De quoi gâcher un match.

Alors, pour s'enthousiasmer il fallait une bonne dose d'optimisme. Un joli tir ? Un beau dribble ? Un geste technique ? Rien, et lorsque enfin le Parc s'enflamma, on en était déjà à la 42e minute. Et pourquoi se leva-t-il soudain ? Pour la spécialité du chef, un tacle de Marius Trésor revenu du bout du monde reprendre Guerri seul devant Bats. Un geste qu'on l'avait vu accomplir des milliers de fois mais qu'il était le seul au monde à réussir aussi bien.

Inquiétant quand même de n'avoir en une mi-temps qu'un geste défensif, si beau et si pur fût-il, à se mettre sous la dent alors qu'on avait promis un festin.

Tout juste en eut-on quelques miettes en deuxième mi-temps. Quand les Fran-

çais ressortirent du vestiaire avec une humeur un peu plus offensive.

Quand les Espagnols ressortirent du vestiaire avec encore dans les oreilles le « savon » que leur avait passé leur entraîneur Miguel Muñoz. Héritier de la grande tradition du Real Madrid, il avait été mortifié par les tristes exhibitions de la sélection espagnole au Mondial. Arrivé à la tête du XI national, il voulait lui donner une autre image. Sans brutalité et avec un style de jeu agréable. La première mi-temps lui avait confirmé qu'il n'était pas au bout de ses peines. La seconde, que tout espoir n'était pas perdu.

Oh, certes, personne ne vivait un grand moment de l'Histoire, mais au moins on pouvait assister à l'ébauche de quelques mouvements qui ressemblaient à du football. Ce débordement d'Ayache ainsi, à la 53e minute, terminé par un centre sur lequel Platini allait, c'était sûr, marquer. Le centre était à mi-hauteur, Platini était démarqué. Déjà il s'était penché presque à l'horizontale pour placer la plus belle des reprises de volée. Un geste qu'il doit réussir à peu près 99 fois sur cent. Ce jour-là ce devait être la centième car il jugea un peu approximativement la trajectoire du ballon, le frappa légèrement de l'extérieur et tout le Parc eut l'immense surprise d'assister à quelque chose qui ressemblait au départ de la fusée Ariane dans les nuages.

C'était tout de même le signal du lancement du match. Trésor continuait à briller de tous les feux des Antilles. Devant, Rocheteau retrouvait un peu de l'enthousiasme de ses fabuleux 20 ans. Et au milieu s'imposait au fil des minutes un joueur d'une espèce en voie d'apparition, Luis Fernandez. Le Parisien évoluait un peu dans son jardin et il n'est plus un brin d'herbe au Parc qu'il ne connaisse. On n'ignorait pas son abattage, sa hargne quelquefois mal canalisée, ses tacles vengeurs et sa caractéristique majeure semblait devoir rester sa mauvaise réputation.

Et puis, petit à petit, il s'est transformé. Les modifications n'ont d'abord pas été spectaculaires mais se sont vite montrées efficaces. Sous la coupe de Georges Peyroche qui avait compris que cet énorme potentiel physique masquait une remarquable technique, Fernandez s'est débarrassé de ses mauvais gestes pour les remplacer par des nouveaux, faits de finesse et de précision, de réalisme et de spectaculaire. En quelques mois il était devenu une des vedettes de Paris S-G, en quelques matches il allait devenir indispensable à l'équipe de France. Et c'est Michel Platini qui m'avait dit un jour : « Ce Fernandez, que je ne connaissais pas bien, est devenu un très bon joueur, et il n'est pas près de sortir de l'équipe de France. »



BATS ET FERNANDEZ ONT REPÉRÉ L'ENNEMI
...c'est loin l'Espagne ?...

Le soir de France-Espagne il venait pourtant à peine d'y faire ses premiers pas (7e sélection), mais il tenait particulièrement à briller lors de cette rencontre. L'Espagne est le pays qui l'a vu naître, l'Espagne est le pays qui le fait toujours rêver, et si Francis Borelli n'avait pas consenti quelques sacrifices financiers au mois de juin 1984, après des discussions particulièrement serrées, je crois bien que Luis Fernandez s'en serait allé porter un maillot espagnol.

C'eût été bien dommage pour le football français qui a trouvé avec lui non seulement un destructeur impitoyable mais aussi un relanceur de talent. Il ne

lui manquait que des qualités de finisseur mais elles aussi entrent doucement dans son bagage, et aujourd'hui ce n'est pas un certain Jean-Marie Pfaff qui dirait le contraire.

Les journalistes espagnols, en rangs serrés, multipliaient les commentaires flatteurs sur son compte, plus hélas! que sur le match, quand, après une de ses interceptions, Ferreri, de l'aile droite, trouva Rocheteau dont le tir soudain, des 16 mètres en face, ne laissa aucune chance à Arconada.

Le match était libéré et les dribbles de Santillana, les interventions de Trésor, les percées de Rocheteau, les crochets de Rincon lui donnaient une autre dimension. Jean-Claude Lemoult, autre Parisien de la sélection, aurait dû assurer la victoire française à la 81e minute. Seul face à Arconada, fatigué par les kilomètres qu'il avait comme à son habitude couverts, il n'eut pas la lucidité suffisante pour tromper le gardien espagnol.

Erreur d'autant plus funeste que dans la minute suivante, le petit Señor, un grand monsieur du football ibérique, s'enfonçait dans le dos de la défense française. On était bon pour un duel. Un tête-à-tête Bats-Señor, une sorte de règlement de comptes dans les 18 mètres. Bats dégaina le premier dans les pieds de Señor, l'arbitre ensuite qui avait vu une faute, et Señor enfin, justicier au pied meurtrier, qui tira fort et juste, obtenant l'égalisation espagnole.

On ne fut guère tendre dans la presse pour ce match, qui avait laissé une certaine impression de tristesse et d'inachevé, et lorsque les journalistes arrivèrent le lendemain au siège de la Fédération, avenue d'Iéna, pour la traditionnelle conférence de presse du sélectionneur, ils trouvèrent un Michel Hidalgo passablement en colère.

« Je trouve la presse excessivement sévère, attaqua-t-il. J'ai personnellement vu un match intense par son engagement, son âpreté, sa tension. Il existe à mes yeux un décalage important entre ce qu'ont vu les spectateurs, ce que m'ont dit les techniciens, et ce qu'en a pensé la presse écrite et parlée. Je ne place pas ce France-Espagne sur un piédestal pour autant. Pour moi ce fut un match d'hommes. Sans doute pas spectaculaire au sens où on l'entend en France, mais néanmoins prenant, acharné, difficile. »

Les journalistes ne lui répliquèrent point. Parce que Michel Hidalgo est en football une autorité et une compétence qu'on ne discute pas, parce qu'ils savaient bien aussi, ces journalistes, que si l'équipe de France n'avait pas affiché une séduction de tous les instants, elle portait en elle de formidables promesses.

Des promesses qui devaient devenir des réalités au mois de juin mais que Michel Hidalgo avait une nouvelle occasion de tester, le 12 novembre 1983 à Zagreb. Contre la Yougoslavie, justement, le dernier adversaire à qui la France avait infligé une belle correction (4-0) six mois plus tôt. Mais c'était au Parc des Princes et là nous étions à Zagreb, dans un stade presque vide et entièrement triste. De quoi vous dégoûter de jouer au football. Les Français essayaient pourtant, avec un milieu de terrain séduisant Fernandez-Bravo-Tigana-Giresse. Vous n'avez pas l'impression qu'il manque quelqu'un? Si, bien sûr, « il » n'était pas là, retenu par sa Juventus.

Et lorsqu'il n'est pas là, tout est différent, comme n'hésitait pas à l'avouer Alain Giresse: « Quand Michel Platini joue, on sait qu'à tout moment il peut faire la décision. Presque à lui seul. Lorsqu'il n'est pas là, on est obligé de trouver des solutions plus collectives. L'absence de Michel n'est jamais sans effet sur le jeu de l'équipe de France. »

Quelle justesse dans l'analyse chez un Giresse que l'on retrouvait à l'origine des actions françaises à Zagreb! Car c'étaient bien les Français, de blanc vêtus, qui monopolisaient le ballon. Devant un Marius Trésor qui ne savait pas qu'il jouait son dernier match international et l'un des derniers de sa carrière, le milieu gardait sa maîtrise habituelle. De Tigana à Giresse, de Fernandez à Bravo,



TIGANA HAUT DANS LE CIEL YOUGOSLAVE
...ils ont su s'imposer physiquement...

le ballon ne quittait leurs pieds que pour ceux de Rocheteau et Bellone d'abord, de Ferreri et Xuereb ensuite. Mais là, les choses se gâtaient.

Le fil du match est éloquent : 15e : ouverture de Giresse sur Rocheteau qui cafouille et manque son contrôle. 26e : ouverture de Giresse sur Rocheteau qui manque son contrôle. 28e : Giresse démarque Bellone qui tire sur Simovic (ce sera le seul tir français dans le cadre). 45e : Bravo sert Rocheteau qui tire au-dessus. 80e : contre-attaque menée par Bravo, Ferreri et Giresse qui perdent le ballon devant les buts yougoslaves. 90e : Giresse lance Ferreri, seul face au gardien, qui lobe et le ballon roule au ras du poteau mais à l'extérieur !

Pas étonnant ensuite que Michel Hidalgo, dans ses commentaires, eût prononcé plus de dix fois le mot « inefficacité ». Des occasions, mais pas de but. C'étaient les symptômes éternels du mal français, et le sélectionneur en était même arrivé publiquement à envisager la question d'une table ronde entre les techniciens pour modifier les entraînements et créer cette race de buteurs qui manquait. En fait, au fond de lui-même, Michel Hidalgo savait fort bien qu'il ne naîtrait pas une génération spontanée de grands attaquants, et cette triste balade en Yougoslavie lui confirmait qu'il devait bâtir toute sa sélection autour d'un milieu fort et conquérant. D'où sortiraient de temps en temps des marqueurs de buts et par exemple un certain Michel Platini.

Hidalgo revenait de Yougoslavie avec une autre certitude, celle de la qualité



BRAVO ENTRE RADANOVIC ET ZAJEC
...des occasions mais pas de but...

de sa défense, mise en évidence lors d'une seconde mi-temps difficile.

« J'avais insisté dans ma causerie d'avant-match sur le rôle essentiel des défenseurs, commentait quelques jours plus tard le directeur de la sélection, je leur avais demandé d'être réalistes, de prouver qu'ils savaient conserver un résultat. Je suis content d'eux. Ils ont su pousser le ballon en corner ou en touche quand il le fallait et s'imposer physiquement à l'image d'un Le Roux auteur de cinq ou six tacles aussi impressionnants que décisifs. Et c'est pour cela que je ne peux pas me montrer déçu après une telle rencontre. Nous étions à l'extérieur, nous n'avons pas pris de but. »

Au chapitre des satisfactions figurait aussi l'excellente sortie de Max Bossis au poste d'arrière latéral. Hidalgo pouvait être rassuré. Il disposait d'un diamant qui pouvait parer n'importe quel poste de sa défense, et durant le championnat d'Europe il ne s'en priverait pas.

Le championnat d'Europe... Tous les entraîneurs en rêvaient. Même Todor Veselinovic le Yougoslave, dont l'équipe n'était pas encore qualifiée, mais dont le cœur souffrait déjà mille maux devant la faiblesse de ses joueurs. Et devant la cruauté des supporters qui pendant une demi-heure n'avaient cessé de scander le slogan le plus dur du monde : *« Todor, toza ! »*, c'est-à-dire « Todor, suicide-toi ! »

LE CAILLOU DE MUNARON

Lorsque Romain Arghirudis, directeur sportif, avait appelé Gérard Houllier pour l'avertir que le premier tour de Coupe d'Europe opposerait Lens aux Belges de la Gantoise, l'entraîneur nordiste avait affirmé : « Les Belges sont des adversaires à ne pas négliger au niveau international, et ce sera difficile. Nous ne devons pas avoir de complexe de supériorité. Paris S-G en a fait l'amère expérience en 1982 contre Waterschei. Mais il n'est pas question non plus de donner dans l'excès inverse. Leur football n'est pas trop éloigné du nôtre. Ils pratiquent un jeu généreux et sont difficiles à contrer et à prendre en défaut. Il faut en être conscient. »

Étonnante déclaration de Gérard Houllier qui jamais n'avait parlé de la Gantoise mais toujours des Belges en général, comme s'il avait eu la prémonition qu'après la Gantoise ce pourrait être Anvers, qu'après Anvers ce serait Anderlecht, qu'après... Mais hélas ! après Anderlecht il n'y a souvent plus d'après...

On en était encore à l'avant-Anderlecht et à cette Gantoise qui avait terminé à la quatrième place du championnat de Belgique et attaquait sa sixième participation en Coupe d'Europe. Pas de quoi faire trembler un grand d'Europe, mais le RC Lens n'était pas un grand d'Europe. Gérard Houllier, son entraîneur, qui venait de Nœux-les-Mines, ne s'était pas encore débarrassé pour le public de sa blouse d'instituteur. L'équipe découvrait l'Europe à l'exception de Tempet, Flak et Tlokinski, et de plus les Nordistes pataugeaient en championnat. Un point lors des cinq derniers matches, ... une misère qui aurait flanqué par terre tous les morals du monde.

Mais Gérard Houllier veillait. Avant d'être un technicien, il avait été pédagogue, et la moindre de ses qualités n'était pas de savoir comprendre et de savoir parler. Son équipe tâtonnait en championnat, il saurait la sublimer en Coupe d'Europe. La cassette du dernier match à Strasbourg avait montré d'énormes lacunes défensives, mais ce n'était pas en trois coups de baguette magique qu'on allait effacer tous ces défauts. « Le physique, le technique et la tactique ne peuvent être sensiblement modifiés en quelques heures, affirma Houllier, mais les conditions psychiques sont elles à créer. Je crois que tout le monde a bien compris que la Coupe d'Europe est une récompense d'un bon championnat et une formidable chance à saisir. »

Tout le monde l'avait compris et Philippe Piette, par exemple, devenu aujourd'hui Parisien, rappelait combien les matches de Coupe d'Europe avaient contribué à la réputation de Luis Fernandez, par exemple. « Alors, pourquoi pas l'un d'entre nous ? »

C'était donc une équipe remarquablement dynamisée qui était montée dans le car pour Gand. Un petit voyage pour un grand moment. Une heure d'autoroute pas plus et ils étaient au moins 5000, bariolés de sang et or, à venir vivre cette aventure qu'est toujours un match de Coupe d'Europe.

A Gand, tout ce petit monde était presque en famille et les Lensois étaient prêts pour la plus belle des fêtes quand ils s'aperçurent au bout de dix minutes à peine que leurs voisins belges étaient bien décidés à leur faire des histoires. Et notamment un certain Cordier, au nom bien français, qui s'agitait dans tous les sens et causait bien des frayeurs à Tempet. Heureusement, la tendance générale chez les Belges était aux centres aériens dans le paquet, aubaines pour la tête de Flak ou les grands bras du gardien lensois. Et les supporters nordistes, qui voyaient avec

plaisir Ogaza, Xuereb ou Brisson venir inquiéter le gardien Lauryssen, se prenaient à espérer dans la plus grande inspiration des leurs.

Juste au moment où Van Troos s'enfonça sur la droite et trouva au centre la tête d'un grand jeune homme blond qui ouvrait le score. C'était le libéro de Gand, c'était aussi celui du Danemark que l'équipe de France retrouverait sur sa route début juin. Alors aussi sa tête serait en vedette mais avec un résultat inverse puisque c'est lui qui détournerait dans ses filets le tir victorieux de Platini.

Busk ne savait pas tout ça et était tout à sa joie de voir ce coup de tête déchaîner ses partenaires. C'était l'orage sur l'arrière-garde nordiste où tout le monde faisait front à grands coups de courage. Tempet particulièrement accomplissait des merveilles, mais allaient-ils tenir?

Ils allaient non seulement résister mais faire beaucoup mieux puisque juste avant l'heure de jeu le Polonais Ogaza s'enfuyait plein centre, lobait Lauryssen des trente mètres et égalisait.

C'était la stupeur dans les tribunes. Aussi bien chez les Belges qui en perdaient la voix que chez les Lensois qui n'en retrouvaient pas.

La Gantoise flotta alors dangereusement avant d'être reprise en fin de match d'une rage folle marquée par deux coups de boutoir de Cordier qui tira à deux reprises sur les montants. En face, les Lensois se montraient solidaires et généreux, tenaces et intelligents, et au coup de sifflet final Gérard Houllier pouvait se montrer satisfait.

« Les joueurs ont su, disait-il, retrouver tout le mordant et le cœur que je leur avais connus il y a quelque temps. En Coupe d'Europe, un frisson nous parcourt, indéfinissable, qui permet à chacun de trouver au fond de lui-même des ressources d'une rare efficacité. »

Et, des ressources, le Racing Club de Lens en aurait besoin, lors d'un match retour où la belle aventure faillit prendre fin alors qu'elle avait à peine débuté. Tempet et Flak avaient raconté à leurs coéquipiers les folles joies que leur avait procurées quelques années plus tôt le laminage de Lazio Rome, et tous les Nordistes rêvaient de revivre des heures aussi exaltantes.

L'absence d'Ogaza, stupidement blessé en tirant un penalty lors du stage du Touquet, n'avait pas atténué leur enthousiasme, et le public du stade Bollaert s'attendait à découvrir onze diables croquant du Belge à belles dents.

C'était bien l'intention des hommes de Gérard Houllier, mais le football, en général, et la Coupe d'Europe en particulier, sont ainsi faits qu'ils sont imprévisibles. Subitement, à l'entrée sur le terrain, les Lensois se sentirent lourds et empruntés, paralysés par l'enjeu. Ils avaient prévu, comme l'avait préconisé leur entraîneur, de donner du rythme, de bousculer leurs adversaires, et ils jouaient au pas, incapables de prendre des risques. Il leur fallut plus de vingt minutes pour se débarrasser de cette chape de peur qui pesait sur leurs épaules. Et alors Brisson échoua d'un rien et alors Xuereb obligea Lauryssen à un exploit, et alors Piette, Tlokinski, Vercruysse, Krawczyk se mirent en quatre. Un pied, une jambe, une tête, un poteau étaient toujours là sans qu'on puisse réellement s'inquiéter dans ce stade Bollaert, plus beau et plus chaud que jamais.

Et pourtant le coup de froid était proche. Il était pour la 54e minute exactement. Coup franc de De Wolf (un de l'Euro 84 aussi, celui-là) dans le mur, reprise de Koudijser, le meilleur Belge, et but.

But qui aurait qualifié la Gantoise si vingt minutes plus tard, à la suite d'un autre coup franc — il y en avait tant — Brisson n'avait pas trouvé le pied droit de Tlokinski pour une superbe égalisation. 1-1 à l'aller, 1-1 au retour, la demi-heure de la prolongation avait sonné. Et en deux minutes l'affaire était réglée. Une somptueuse reprise de demi-volée de Philippe Piette claquait au fond des filets de Lauryssen. Lens passait le premier tour de la Coupe de l'UEFA. Lens,



VOLÉE ET BUT DE PIETTE
...l'affaire était réglée...

plus heureux que Nantes et Bordeaux, n'avait plus qu'à attendre le nom de son prochain adversaire.

Ce fut un Belge, le Royal Antwerp FC, qu'on n'avait pas vu en Coupe d'Europe depuis six ans, mais qui rôdait derrière les leaders en championnat, et surtout au tour précédent avait pulvérisé les Suisses du FC Zurich 4-1 et 4-2. De quoi faire réfléchir quand on savait aussi que dans leurs rangs évoluaient quelques noms connus du football européen, le gardien yougoslave Svilar, les attaquants Fazekas (Hongrie) et Petrovic (Yougoslavie) et le Belge Léo Van der Elst.

C'était beaucoup, d'autant plus que les Anversois avaient l'avantage de disputer le match retour à domicile, mais c'était insuffisant pour impressionner les Nordistes. Au cours du stage du Touquet, là même où l'équipe de France venait souvent se préparer, les Sénac, Gillot et autres Xuereb avaient beaucoup parlé d'un match amical de début de saison, à Villeneuve-d'Ascq, où ils avaient réussi le nul 2-2 avec le Royal Antwerp, avant d'enlever une décision honorifique aux penalties.

Jean-Pierre Tempet, superstitieux comme tous les gardiens, avait pourtant sorti tous ses fétiches : son maillot allemand et sa deuxième paire de gants toujours délicatement posée le long de son poteau gauche. Une demi-heure après le coup d'envoi, il n'avait plus qu'une envie, courir les jeter à la décharge municipale.

En trois minutes, en effet, de la 22e à la 25e, Knops, l'avant-centre, avait bénéficié d'une totale liberté pour conclure deux contre-attaques qui démontraient une fois de plus que le football commence derrière, et que les erreurs de marquage pardonnent rarement.

Avec deux buts de retard, sur leur ter-



XUEREB A ÉCHAPPÉ À LA DÉFENSE D'ANVERS
...un dynamitage en règle...

rain, les Lensois n'avaient plus à calculer. Il fallait attaquer, attaquer encore, attaquer toujours. Sans la moindre retenue, sans la moindre réserve, en sachant qu'on ne sortait pas de l'enfer avec seulement de bonnes intentions.

De Marsiglia à Brisson, de Sénac à Gillot, ils se jetèrent tous à l'abordage. Dabord les Belges restèrent droits et forts, ensuite ils plièrent devant une force comme puisée jusqu'au fond des mines, et finalement ils rompirent face à la rage de vaincre.

La victoire n'était pas au bout de cet effort qui soulevait d'enthousiasme les tribunes de Bollaert, mais l'égalisation l'était. Par la grâce d'un coup franc de Flak d'abord, d'une tête de Peltier, le petit dernier, ensuite. Ce fut du délire dans le stade, un peu moins dans la tête de Gérard Houllier. Il savait bien, sage entre les sages, que ce nul 2-2 en terre lensoise restait une aubaine pour les Belges. Même si le sursaut d'orgueil des siens l'emplissait d'une certaine fierté, il ne pouvait oublier le manque de lucidité qui avait conduit à la catastrophe de la première mi-temps.

L'optimisme n'était donc pas de mise malgré l'espoir, éternellement entretenu après les matches aller, de bénéficier de plus d'espaces au match retour.

On avait entendu ça vingt fois. « Au match retour, ils vont se découvrir, on sera à l'aise avec 40 mètres de champ, nous sommes meilleurs à l'extérieur », etc. Genre de phrases passe-partout qui ne trouvent jamais de confirmation sur le terrain et qu'on range vite au placard des âneries.

Pas celles-là. Celles-là étaient des prophéties et elles annonçaient un exploit comme le football français n'en avait jamais connu.

Souvenez-vous. Sur le terrain d'Anvers, face à une formation belge sûre d'elle-même, forte du nul du match aller, les Lensois ont fait sauter la banque.

Trois buts en moins de cinquante minutes et un dynamitage en règle de la

défense, par des attaques intelligentes et variées, efficaces et spectaculaires.

21e : débordement de Krawczyk dont le centre, manqué par Vercruysse, et repris par Boeckstaens qui marque contre son camp.

25e : slalom de Vercruysse qui trouve Xuereb, démarqué au centre. Frappe de l'intérieur du pied et deuxième courant d'air pour Svilar.

47e : au moment où, revenant des vestiaires, les Belges retrouvent un semblant de moral, reprise du pied gauche de Brisson qui crucifie une troisième fois le gardien.

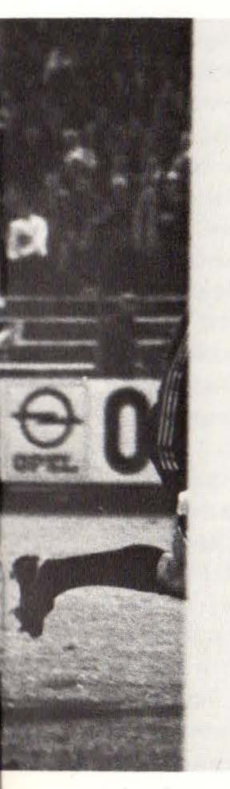
Alors, que Boeckstaens ait effacé ensuite une partie de sa vexation et que Van der Elst ait encore réduit la marque sur un penalty de dernière minute ne change rien à l'affaire.

La qualification lensoise était inscrite en lettres de feu et seul Gérard Houllier semblait pouvoir garder son calme : « Le match aller nous avait laissé quelques enseignements. C'est en emballant la rencontre, en imposant notre technique de vitesse que nous pouvions les aborder. Tout s'est déroulé comme prévu. »

Comme c'est simple, lorsqu'on en parle après. Mais que de mises en place avant, que de réflexions, de discussions, et que d'abnégation, de volonté et de talent pendant. En 90 minutes, les Sang et Or avaient emmagasiné des souvenirs pour toute une vie, et Michel Hidalgo, supporter d'un soir, ajoutait encore à leur joie en commentant : « Lens a réalisé une première mi-temps de classe internationale. »

Et le sélectionneur était d'autant plus enclin à louer les Lensois qu'ils étaient les seuls à poursuivre l'aventure européenne. Les quatre autres mousquetaires étaient tombés.

Restait à attendre le prochain duel. Un Belge pour le premier, un autre Belge pour le deuxième, ç'aurait bien été le diable (rouge) si le tirage au sort offrait encore un Belge aux Lensois. Les autoroutes des Flandres, ça commence à suffire. Alors le 4 novembre après l'entraînement, les pronostics allaient bon train. Un Anglais (Nottingham Forest, Tottenham, Watford), le Bayern Munich ou l'Inter de Milan feraient un spectacle, Sturm Graz, l'Autrichien, offrirait





SLIVAR, BOECKSTAENS ET BRISSON À LA POURSUITE DU BALLON
...les Lensois ont fait sauter la banque...



XUEREB AU MILIEU DE QUATRE DÉFENSEURS D'ANDERLECHT
...ces sang et or qui avaient tout essayé..

plus de chances de faire un tour de valse supplémentaire, mais le Celtic de Glasgow ou Split ne manqueraient pas de piment. Bref, n'importe qui sauf Anderlecht.

Et, bien sûr, ce fut Anderlecht. Plus drôle que la plus drôle des histoires belges. A en rire... mais jaune. Car Anderlecht, tenant du titre, a toujours fait figure d'épouvantail dans les Coupes d'Europe. Des victoires à la pelle et des internationaux à ne plus savoir qu'en faire. Un mélange belgo-danois qui fleurait bon le groupe 1 de l'Euro 84 : Olsen et Brylle, côté danois ; De Greef, Vandereycken, Vercauteren et Vandenbergh, côté belge. Un ensemble réputé aussi bien pour son homogénéité que pour ses individualités et qui régnait depuis deux ans sur cette Coupe de l'UEFA.

Mais qui courait un certain danger en venant à Lens où les footballeurs, en plus de leurs qualités, se sentaient porteurs de la volonté de toute une région, minée par le chômage, et qui avait tant besoin de se changer les idées. Et si les tombeurs de Gand et d'Anvers avaient eu besoin d'une raison supplémentaire, ils l'auraient eue avec la présence de la télévision.

TF1, en effet, après de difficiles tractations car les clubs, et on les comprend, tiennent à voir leurs stades pleins, retransmettait la rencontre avec des commentaires de Michel Denisot et Didier Roustan.

Tout était donc en place pour une fête fantastique. Tout était en place autour du terrain, tout était en place sur le terrain... et plus rien ne l'était dans la tête des joueurs. Gérard Houllier avait pourtant tout tenté pour dédramatiser ce huitième de finale, pour expliquer que ce match était une récompense et qu'il faudrait y prendre du plaisir. Hélas ! l'événement était devenu trop grand pour les petits Lensois. Il les écrasait, leur ôtait leurs traditionnelles vertus, toutes de courage et d'enthousiasme.

Alors, que restait-il aux Nordistes ? Une certaine maîtrise d'un ballon que les Belges leur abandonnaient volontiers, une bonne volonté certaine, mais certainement pas les moyens de troubler une formation sereine et sûre de sa force.

Les Lensois tournaient en rond, s'emmêlaient, bricolaient, bafouillaient sous le regard presque amusé de Vercauteren et de ses équipiers qui attendaient tranquillement l'ouverture. On la crut venue juste après la reprise quand le blond De Greef, à la suite d'une de ses rares montées, bénéficia dans la même seconde de deux de ces occasions qu'on dit immanquables et que Bade et

Flak sauvèrent sur la ligne.

La défaite au moins semblait évitée. Presque évitée seulement, car, à deux minutes de la fin, profitant du découragement français, Vandenbergh s'en venait battre Tempet et éteindre définitivement, croyait-on, les lampions de la fête.

Déjà les marchands de frites, à l'extérieur du stade, faisaient bouillir leur huile et guettaient la sortie des premiers spectateurs, quand allait se produire ce qui restera comme le plus beau gag de l'histoire de la Coupe d'Europe.

Le ballon roulait tristement d'un Belge à l'autre et Brylle, pour minimiser les quelques risques qui pouvaient rester, décida de passer en retrait à son gardien, Jacky Munaron. La balle n'était plus qu'à deux mètres quand intervinrent deux événements qui allaient s'emboîter pour la plus invraisemblable des histoires.

Munaron d'abord décida d'effectuer un contrôle au pied pour pouvoir, sans enfreindre cette maudite règle des quatre pas qui n'est pratiquement qu'une bêtise de la Fédération internationale, gagner du temps.

Des populaires, derrière les buts, qui s'agitaient depuis un bon moment, surgit soudain, au milieu de quelques boîtes vides, un caillou qui tomba, non pas sur le ballon, non pas sur la jambe du gardien, mais juste devant lui.

En une fraction de seconde, Munaron, qui déjà ne faisait pas preuve de la plus grande des concentrations sur l'action, perdit son attention et lâcha le ballon de l'œil. Juste le temps pour qu'il lui glisse au-dessus du pied et termine sa course derrière la ligne.

Stupeur dans le stade, cauchemar dans la tête de Munaron. Lens avait réussi la plus inimaginable des égalisations. Munaron eut beau tempêter, la télé multiplier les ralentis, rien n'y changeait.

M. Syme, arbitre, avait accordé le but, donc Lens et Anderlecht achevaient la rencontre sur le score de 1-1. Le reste n'était que de la petite histoire, drôle sauf pour Munaron dont la responsabilité restait très engagée, et deux semaines plus tard chacun des acteurs ne pensait (presque) plus qu'à la deuxième manche. « Il nous faudra surprendre et inventer », avait annoncé Gérard Houllier.



LE GARDIEN BELGE APPORTE SA COLLECTE À L'ARBITRE
...cauchemar dans la tête de Munaron...

Son Racing surprit, son Racing inventa même, mais pas assez pour éviter un but de De Greef à la 38e minute. C'était suffisant pour que les Belges s'envolent vers une nouvelle finale quelques mois plus tard. Et l'exploit de Jean-Pierre Tempet arrêtant un penalty de Vercauteren ne changea rien à l'affaire, sinon qu'elle força un peu plus le respect pour ces Sang et Or qui avaient tout essayé pour que le football français ne sombre pas totalement.

Malheureusement, le résultat d'ensemble, l'absence de toute équipe en quarts de finale était une condamnation sans appel et, en 1984-1985, seuls deux clubs pourront participer à la Coupe de l'UEFA.

Lens n'est pas de ceux-là, mais Lens, selon les propres termes de son entraîneur, aura beaucoup investi dans son aventure européenne, même si l'Europe n'avait été réduite qu'à la Belgique.

LA LETTRE DE MICHEL PLATINI

Turin, le 19 décembre 1983

Turin. Dimanche soir... Juventus-Inter est achevé depuis quelques heures à peine. Me voilà maintenant au calme, tranquillement assis dans un fauteuil, distinguant à peine par la fenêtre la neige qui continue à tomber sur Turin. Je n'entends plus les clameurs du Stadio comunale, je ne ressens plus la lourde pression qui était sur mes épaules, j'ai l'impression d'être loin, mais pour combien de temps, de cette folle passion qu'est le football en Italie.

Vous vous demandez peut-être pourquoi je débute cette lettre par ces quelques lignes. Tout simplement parce que je viens de revoir à la télé le but que j'ai marqué cet après-midi. Un beau but c'est vrai, une reprise de demi-volée croisée, mais ce que je viens de découvrir surtout, c'est l'attitude qui a été la mienne dans les secondes qui ont suivi. J'ai couru comme un fou, un doigt levé vers le ciel, et esquissé quelques pas de danse en hurlant. Déjà la semaine dernière à Udine, après un autre but, j'avais presque traversé le terrain au sprint pour m'en aller jusqu'au pied de la tribune de nos supporters. Une course dingue dont je ne me suis remis qu'au moins dix minutes plus tard...

Ce sont là des gestes d'une incroyable exubérance que je regrette un peu. Je n'irai pas jusqu'à dire que j'ai honte mais ce ne serait pas plus mal si j'avais un peu plus de retenue. Hélas, impossible de me maîtriser. Pendant cinq secondes je ne suis plus moi-même, je ne me rends plus compte de rien et je perds toute lucidité. Le but est comme une explosion qui me libère.

Il faut dire qu'ici je suis soumis à une incroyable pression. On s'imagine encore mal en France la place que tient le football en Italie. Si je sors dans la rue, on me parle football. Si je vais au restaurant, on me parle football. Si je trouve le temps d'aller au tennis, on me parle football. Si j'emmène Laurent à l'école, on me parle encore football. Lors de nos entraînements les supporters sont toujours plusieurs centaines. Récemment j'ai même fait une séance de photos dans le stade et ils étaient au moins deux cents à applaudir chacune de mes touches de balle.

Vous comprenez mieux quelle dimension prennent les matches. Et quelle valeur émotionnelle peut avoir un but. En France j'avais seulement envie de partager ma joie avec mes coéquipiers. En Italie je me dois d'aller vers le public et de partager aussi avec lui. C'est l'instinct qui me le commande et sans doute suis-je alors victime du système qui m'entoure.

Me voilà bien sérieux pour une période de Noël mais ce sont ces images télévisées qui ont déclenché mes réflexions. Il est vrai que la télévision a une part importante dans ma vie de tous les jours. A Turin je peux capter treize chaînes, qu'elles soient de Monte-Carlo, d'Italie, de France ou de Yougoslavie. Ainsi en quelques jours j'ai assisté à un nombre impressionnant de matches, Manchester-Tottenham, Ipswich-Liverpool, Galles-Yougoslavie et le jour de la Coupe d'Europe je sautais d'une chaîne à l'autre, hésitant entre Inter-Austria et Tottenham-Bayern.

Et c'est encore grâce à la télé que j'ai pu suivre le tirage au sort de la Coupe du Monde. Je ne peux pas dire que j'ai fait la grimace mais avouez que se déplacer à Sofia, Belgrade, Leipzig ou au Luxembourg n'a rien de folichon. Je crois pourtant que nous avons toutes nos chances et que ce peut même être plus facile qu'en 80-81 où nous avions sur notre route la Belgique, les Pays-Bas et l'Eire. La grande différence réside aujourd'hui dans le fait que nous sommes beaucoup plus craints qu'avant le dernier Mondial.

Auparavant nous avons une autre belle carte à jouer dans le championnat d'Europe des Nations. J'entends souvent dire que l'absence de l'Italie et de l'Angle-

terre nous ouvre la voie du titre. Je ne suis pourtant pas d'accord du tout. Si les sélections roumaines et danoises se sont qualifiées en finissant en tête de leur groupe après une dizaine de matches, et donc non pas sur un coup de dés, c'est bien qu'elles étaient les plus fortes. Il ne faut pas se fier au prestige ancien des pays mais bien à la valeur actuelle des joueurs.

Je suis un peu triste que l'équipe de France entame sa préparation à Font-Romeu sans moi mais le championnat d'Italie n'a pas cette longue trêve hivernale que connaissent les clubs français. Je m'arrangerai quand même pour être le mardi 27 décembre à Grand Stade Saint-Cyprien. Nous jouons même le 31 décembre.

Heureusement les dirigeants de la Juventus m'ont laissé trois jours de vacances pour aller retrouver ma famille à Nancy. Autour de l'arbre de Noël il va faire bon, comme, j'espère, autour du vôtre.

Encore que j'aie un sacré problème à résoudre. Ici, à la maison, je ne peux pas soulever un coussin sans trouver un schtroumpf dessous, ouvrir un livre sans y découvrir un auto-collant de schtroumpf, entrer dans la chambre de Laurent et Marine, mes enfants, sans voir des schtroumpfs, toucher des schtroumpfs, marcher sur des schtroumpfs. Un vrai cauchemar...

Et vous savez ce qu'ils ont schtroumpfé au Père Noël ?

Des schtroumpfs bien sûr...

JOYEUX NOËL !

Michel Platini



PLATINI AU-DESSUS D'UN DÉFENSEUR ITALIEN
...et au-dessus de l'Italie...

GOD SAVE THE KING

Maxime Bossis n'en finissait pas de râler. « Regarde mon sac, disait-il, il est trempé ! Mes chaussettes trempées ! Mon survêtement trempé ! N'importe qui entre dans les vestiaires, piétine les affaires, et voilà le résultat... » Petit à petit Bossis vidait son sac, et la cause de tout le mal apparut. Un magnum de Moët et Chandon, brisé et dégoulinant, qui venait de déclencher le courroux du grand Max.

Et pourtant, quelques minutes plus tôt, Bossis était sorti rayonnant de la pelouse du Parc des Princes, ayant participé à ce que tout footballeur rêve de faire, battre les Anglais. Surtout les footballeurs français qui au palmarès comptaient 5 victoires pour 21 défaites et 3 nuls. Et, parmi ces défaites, la dernière avait fait mal, à Bilbao, quand le onze de la Reine avait piétiné nos petites grenouilles en Coupe du Monde.

La presse avait tendance à voir dans ce match au Parc une revanche de Bilbao. Michel Hidalgo le voyait beaucoup plus comme une étape capitale de la préparation pour le championnat d'Europe. D'abord parce que c'était la dernière sortie parisienne de l'équipe de France avant l'Euro 84, ensuite parce que c'était peut-être l'ultime match amical aussi où il pourrait disposer de Platini.

Et Platini, à cette époque, il valait de l'or. En championnat d'Italie, il multipliait les exploits, propulsant la Juve vers les sommets, et on n'en finissait pas de l'autre côté des Alpes de lui inventer des superlatifs. Pour deux jours il était heureusement français et le fit même rapidement savoir aux journalistes italiens qui le suivaient pas à pas en leur disant : « Messieurs, pour quelques heures, nous sommes en France, alors nous parlerons français. » Et il ne donna plus aucune déclaration en italien. Cette équipe de France, il l'aime et il s'y sent bien. Aussi avait-il l'intention de jouer un mauvais tour aux Anglais, d'autant plus qu'il avait très vite compris que Michel Hidalgo n'était pas là non plus pour plaisanter. Bats dans les buts, Battiston-Bossis-Le Roux-Amoros en défense, Tigana-Fernandez-Giresse-Platini au milieu, ça fleurait bon l'équipe type.

Seule l'attaque paraissait encore du domaine expérimental avec, aux côtés de Bellone, les débuts au poste d'avant-centre de José Touré. Ils ne sont pas beaucoup en Europe à avoir plus de classe que le jeune Nantais. Coco Suaudeau en a fait un merveilleux numéro 10, mais Hidalgo savait bien qu'il pouvait être aussi un drôle de numéro 9. Et l'arrivée d'un tel attaquant réjouissait aussi beaucoup Platini qui rêvait depuis longtemps de jouer avec lui. La soirée, non télévisée, promettait donc d'être intéressante, même si les traditionnels hooligans britanniques avaient fait le déplacement.

Dire que leur comportement a été épouvantable est une évidence. Bagarres avec les Français, bagarres avec la police, vandalisme, coups de couteau même, tout le répertoire y passa.

Heureusement, sur la pelouse le spectacle était d'une autre qualité. Encore qu'en première mi-temps on ait beaucoup tâtonné chez les Bleus. Peut-être le souvenir de Bilbao était-il encore trop frais dans les mémoires, toujours est-il que la force tranquille des Britanniques semblait anesthésier les inspirations françaises. On voyait Robson, Lee, Hoddle, mais les Bleus ne savaient s'ils devaient ralentir ou accélérer, se lancer ou attendre. Le maître lui-même paraissait en dedans de son action, ce qui ne l'empêcha pas de mettre merveilleusement sur orbite un Battiston lancé plein champ face à Shilton et si hésitant dans la finition que le ballon termina sa



TOUTE LA VOLONTÉ DE JOSÉ TOURÉ
...ses débuts étaient prometteurs...

course dans les nuages de fumée qui venaient de l'habituel kop de Paris S-G.

On était en train de se dire en début de deuxième mi-temps que tous ces jeunes gens nous volaient notre plaisir, à force de faire du sérieux, quand on attendait du lyrisme, lorsque José Touré décida que la fête allait commencer.

Puisqu'on le surnommait « le Brésilien » dans le football français, il allait montrer à ces Anglais de malheur jusqu'où la fantaisie pouvait mener. Et je ne résiste pas à l'envie, pour évoquer cette 55e minute, de reprendre quelques lignes de Gérard Ernault, leader de la rubrique football de *l'Équipe,* arrivé à la « une » en même temps que la nouvelle équipe de France, et qui n'a pas son pareil pour emmener le lecteur, quasiment en short et en maillot, sur le terrain même :

« Contrôle, dribble, petit pont sur Butcher, écrivait-il ce soir-là, ce qui amenait le Nantais exactement seul devant Shilton.

« Il n'est pas possible de manquer ça. Touré cherche à lober Shilton, ce formidable Shilton qui, par un réflexe ultime du bras, réussit à repousser la balle, il est vrai peu aérienne, du Français.

« Platini va nous mettre ces deux-là d'accord, car il a récupéré le renvoi de Shilton, absent de ses buts avec le mot d'excuse que l'on sait. Un maître comme le capitaine de l'équipe de France, le platinissime de la Juventus, vous pensez bien... D'ailleurs il prend son temps, jouissant par avance de ce moment très attendu. Et il envoie tout ça au-dessus, comme à la communale... »

Eh oui, Platini avait manqué l'immanquable. Et je me souviens encore de Touré ouvrant de grands yeux incrédules et murmurant : « Michel, ce n'est pas possible... »

Ça l'était pourtant, la preuve, mais l'erreur de Platini avait au moins le mérite de lui confirmer que la rage des siffleurs du Parc était une espèce en voie de disparition. Et puis un Platini vexé en vaut deux. Et deux Platini, surtout avec des Touré et des Giresse autour, c'est



SHILTON S'ENVOLE, PLATINI ROULE AU SOL, MAIS C'EST LE FRANÇAIS QUI A MARQUÉ
...un oiseau bleu, aussi Noureev que Fosbury...

trop, même pour des Anglais.

58e : centre de Giresse de l'aile. Un oiseau bleu, aussi Noureev que Fosbury, prend son envol au point de penalty, désaxe sa tête comme un pantin, et s'en va mettre un but incroyable le long du poteau gauche de Shilton. Un travail d'artiste, un travail d'athlète, un travail d'acrobate.

Et ce n'est pas fini, mesdames et messieurs. Deuxième service dans 13 minutes. Un autre genre. Shilton s'empêtre les pieds devant Touré et touche le ballon de la main, juste à l'extérieur de la surface. C'est un coup franc. Vous avez compris? Shilton aussi : ça va voler du côté de la lucarne. Il anticipe vers la gauche. *Bad luck.* C'était à droite.

2-0, le tour est joué. God save notre King. Hidalgo dira plus tard de lui : « C'est un éternel phénomène qui peut changer le cours des événements au moment même où l'on s'y attend le moins. »

Plus que ses qualités de meneur de jeu, on avait admiré ce soir-là ses qualités de buteur.

Mais il était aussi un autre Tricolore fort entouré au retour dans les vestiaires, José Touré. Voilà longtemps que l'on n'avait pas vu un attaquant de pointe aussi délié, aussi physique, aussi félin, aussi adroit. Incontestablement, ses débuts étaient prometteurs et lui-même ne cachait pas sa satisfaction.

« Cela a été une expérience enrichissante pour moi, commentait-il, j'ai vu ce que c'était de jouer avant-centre au niveau international. Pas facile, mais en même temps passionnant. Il n'empêche que lorsque je revenais au milieu, il me semble que je respirais mieux. Et puis il y a eu mon entente avec Platini. Nous avons beaucoup parlé pendant le match comme pendant le stage, et cela m'a énormément aidé. »

José Touré ne s'imaginait pas alors qu'une vilaine blessure le condamnerait à l'inactivité pendant de longues semaines et qu'il ne retrouverait pas Platini avant de longs mois. Il était tout à son bonheur, comme Hidalgo, comme Platini, comme les autres.

Sauf Max Bossis, à cause de ce magnum cassé...

Paris, le 1er mars 1984

Quelle folle semaine ! Dimanche, soixante-huit mille spectateurs, deux buts et un beau morceau du titre de champion d'Italie en poche après un fameux derby contre Torino. Mercredi, cinquante mille spectateurs, deux buts encore et une victoire contre les Anglais dont je rêvais depuis que j'étais gosse. Voilà 21 ans qu'une équipe de France ne les avait pas battus et je ne suis pas mécontent d'avoir été de ce coup-là.

Évidemment on est tenté de faire des comparaisons entre ces deux événements, et moi plus que quiconque. Je ne me suis pas endormi tout de suite après France-Angleterre, alors j'ai réfléchi. J'ai revu les heures qui avaient précédé les rencontres et je crois pouvoir dire que les différences ont été minimes. Pourtant Juventus-Torino était un match importantissimo, capital, vital même, qui décidait vraisemblablement du titre, alors que France-Angleterre n'était qu'un match amical destiné à nous roder en vue du championnat d'Europe, à nous permettre d'épingler un grand du monde du football à notre carte de visite. Avec peut-être en plus pour moi, une sensation étrange, celle de savoir que j'étais « attendu » au Parc des Princes où, quelques récentes sorties l'ont prouvé, je n'ai pas que des supporters inconditionnels.

C'était, en trois jours, deux mondes différents, deux matches différents, et pourtant j'ai eu l'impression de les aborder dans les mêmes conditions. Je suis aujourd'hui arrivé à un niveau où je ne joue plus que des matches importants et ma motivation doit être constante.

Je sens, dans les dernières heures, ou au moment d'entrer sur le terrain, une pression psychologique, mais je la domine, je la maîtrise et elle ne me gêne plus. La dernière fois où j'ai été perturbé, c'était lors de la finale de la Coupe d'Europe, mais cette expérience a dû me faire gagner encore un peu en maturité.

Quelquefois, pourtant, je rêve de ne plus jouer des matches de cette importance, d'évoluer seulement devant une poignée de spectateurs qui seraient d'abord des amis. Je suis certain qu'alors je prendrai plus de plaisir et que ne planerait plus au-dessus de moi cette épée qu'est la notion du résultat avec l'éternel adage : « Si tu gagnes, tu es bon. Si tu perds, tu es mauvais. »

Je vous disais donc que les heures qui avaient précédé la rencontre s'étaient ressemblées pour moi, mais, en revanche, les sensations ont été différentes sur le terrain et j'ai une nouvelle fois ressenti ce qui sépare le football italien du nôtre. (Vous voyez, j'ai écrit tout naturellement le nôtre, alors que je suis encore un peu ensommeillé, ce qui prouve bien que je suis toujours un bon Français.) Je suis certain que des Italiens auraient trouvé plus vite la solution au problème tactique que nous posaient les Anglais mercredi soir. Ils n'ont jamais été gênés par le fait de jouer avec deux avants de pointe et d'avoir affaire à un pressing de trois attaquants adverses. Ils sont habitués à ce style de jeu et s'en seraient très vite sortis. Au Parc nous avons mis une bonne demi-heure avant de nous situer par rapport à eux et pourtant nous avions bien des atouts et même un de plus, José Touré. Celui-là est de la race des seigneurs et avec lui je parle le même langage, je joue le même football comme avec des Giresse, Tigana ou Lacombe.

Cela dit, une fois que nous avons trouvé nos marques, tout s'est bien passé et mes deux buts sont là pour le prouver. C'est peut-être à l'instant de ces buts que mes sensations ont été les plus différentes entre Turin et Paris. En Italie, j'ai eu comme un coup de folie, une joie que je ne pouvais contenir, une envie de l'extérioriser, d'aller vers un public qui fait partie du match. Au Parc des Princes, ma joie a été certainement tout aussi forte, mais plus intérieure, plus maîtrisée, plus tournée vers mes coéquipiers.

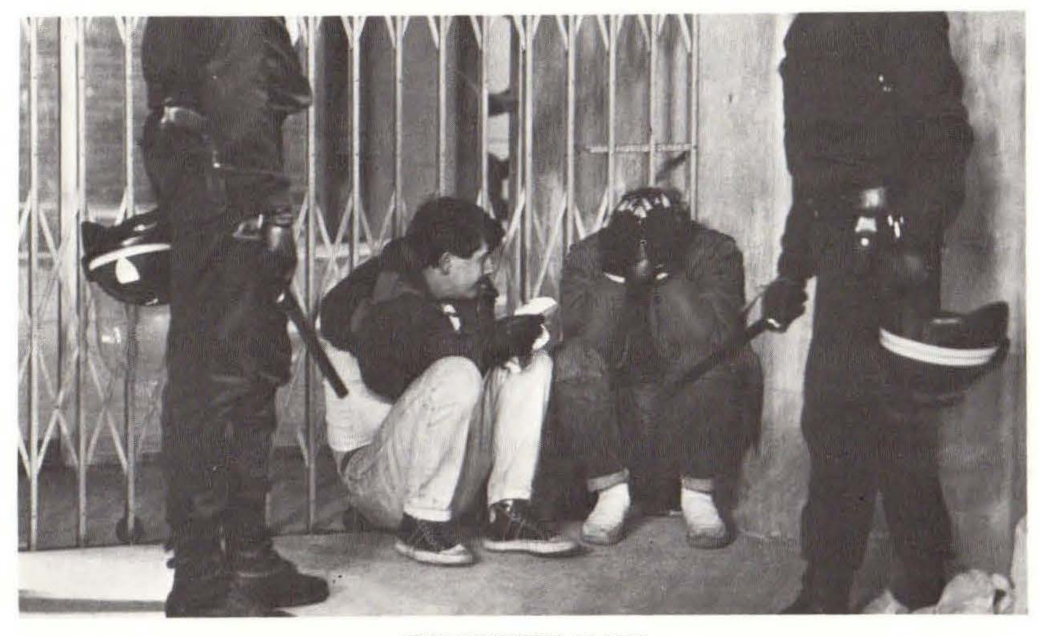
Dans les vestiaires pourtant ce fut la même bousculade. Que de monde, autour de moi et des autres. On n'avait plus le moindre centimètre pour se rhabiller et je peux vous dire qu'il y en avait un qui n'était pas content, c'était Max Bossis. On nous avait offert à tous un grand magnum de champagne et celui de Bossis s'est cassé dans son sac, que tout le monde piétinait à qui mieux mieux. Lui qui est toujours d'une grande discrétion a râlé comme je ne l'avais encore jamais vu le faire. Moi-même j'ai sauvé à grand-peine mes affaires et notamment mes chaussures qui, pourtant, ne valent plus grand-chose. L'équipe de France est sous contrat avec une marque et, en Italie, je joue avec ma marque. Pour le match du Parc j'avais donc repris une vieille paire, qui date de mon séjour à Saint-Étienne et la chaussure gauche est déchirée, sans doute parce que je suis moins adroit et que j'accroche souvent la terre. Toujours est-il que j'ai encore marqué de la tête et du droit, mais pas du gauche.

Je termine cette lettre à l'aéroport de Roissy où je vais m'envoler pour repartir à Milan, pour mon émission de télévision hebdomadaire sur Télé Monte-Carlo, et je m'aperçois que je ne vous ai pas parlé d'un des événements importants survenus ces dernières semaines, mon renouvellement de contrat avec la Juventus. Beaucoup de gens se sont demandé pourquoi je restais à Turin et ont avancé des motifs bien compliqués. Et pourtant la réponse est simple : si vous viviez au Paradis, est-ce que vous le quitteriez ?

J'ai toujours dit que je voulais finir ma carrière dans une équipe de haut niveau. Où pourrais-je mieux qu'à la Juventus dans un championnat fabuleux, au milieu des champions du monde, devant un public passionné, et dans un pays que ma femme et mes enfants adorent ?

Je serai de retour en France, mercredi prochain, pour jouer en Coupe d'Europe, à Strasbourg contre les Finlandais et j'y serai à nouveau pour les vacances de Pâques puisque je dirigerai les stages de football à Grand-Stade à Saint-Cyprien.

Michel Platini



DEUX PRISONNIERS AU PARC
...partez les premiers, messieurs les Anglais...

RADIOSCOPIE D'UN HOOLIGAN

Ce sont les hordes d'Attila. Même si la comparaison, formulée par la presse espagnole à l'occasion du dernier Mundial, en 1982, est exagérée, elle est significative de la crainte qu'inspirent les hordes de supporters anglais à chacune des sorties de l'équipe d'Angleterre en dehors des frontières de Grande-Bretagne.

Les supporters de football anglais se sont taillé une belle réputation sur le continent, et celle-ci n'est certainement pas usurpée. Copenhague et Luxembourg, lors de la campagne européenne de l'équipe de Bobby Robson, Paris, à l'occasion du match amical contre la France, en portent encore les traces. Le football anglais, la sélection nationale du moins, ne montre pour l'instant plus grand-chose sur le terrain. Dans les tribunes et en dehors des stades, il est imbattable. C'est tellement vrai que le *Sunday Times,* après les incidents qui avaient suivi la défaite 2-0 des Anglais au Parc des Princes, titrait son commentaire sur le match avec humour et un rien de tristesse : « Les meilleurs hooligans d'Europe. »

Les hooligans. Le grand mot est lâché.

Le phénomène, un des fléaux de la société anglaise moderne, a pris depuis quelques années des proportions alarmantes. Les excès de violence de supporters victimes de leur passion est loin d'être une exclusivité britannique. Mais nulle part ailleurs ils n'ont pris un tour aussi systématique, provoquant l'inquiétude profonde des organismes responsables du jeu et même des gouvernements, qui n'ont pas encore trouvé les moyens d'endiguer le phénomène.

Il s'agit d'un problème social tout autant que sportif. Les hooligans n'avaient jusqu'à présent fait l'objet d'aucune véritable étude sociologique. Difficile de tenter de régler un problème si l'on n'en connaît pas les causes profondes. Trois chercheurs du Département de sociologie de l'université de Leicester, passionnés de football, se sont attachés, ces trois dernières années, à combler le vide et à étudier le phénomène hooligans sous tous ses aspects, de l'intérieur et de l'extérieur. Ils allaient livrer leurs conclusions lorsque l'envoyé spécial permanent de l'Agence France-Presse à Londres est venu leur « arracher » en exclusivité pour LE LIVRE D'OR DU FOOTBALL 1984 :

« Il est grand temps que fédération et gouvernement trouvent des solutions, disent-ils, si l'on veut éviter que les grands matches de football ne servent de prétexte à tous les loubards d'Europe pour déclencher de véritables batailles rangées, avec leur cortège inévitable de victimes et de destruction. Tout retard peut être catastrophique pour l'avenir du football. »

Pour en arriver à des conclusions aussi draconiennes, Eric Dunning, le patron, la quarantaine grisonnante, Patrick Murphy et John Williams, ses deux jeunes assistants, ne se sont pas contentés de compulser coupures de presse et dossiers. Ils se sont livrés à un véritable travail de détectives sur le terrain. Pendant trois ans, John Williams, un solide gaillard de 27 ans, avec tout l'attirail du supporter anglais type, a sillonné l'Europe, espion au milieu des hooligans, pour étudier leur comportement de l'intérieur.

Son enquête l'a mené à Rotterdam, pour la finale de la Coupe d'Europe entre Aston Villa et Feyenoord en mai 82, en Espagne, pendant la Coupe du Monde l'été suivant, à Copenhague ensuite pour Angleterre-Danemark en septembre de la même année. Ses dernières sorties ont été France-Angleterre au Parc en février et la finale de la Coupe d'Europe, avec Liverpool à Rome fin mai. Et à chaque fois il a eu largement de quoi se mettre sous la dent. Les incidents n'ont pas manqué.

« C'est une expérience terrifiante, dit-il. Quand les incidents éclatent, il n'y a pas grand-chose que l'on puisse faire

pour les arrêter. Souvent j'avais peur mais j'essayais d'être le plus près de l'endroit où quelque chose pouvait se produire. J'ai cherché à être là sans être directement impliqué. »

Difficile toutefois, quand on est au cœur de l'action, d'être complètement spectateur. Souvent John Williams, pris dans la tourmente, n'a dû son salut qu'à une fuite éperdue. Et parfois les événements vous tombent dessus alors qu'on ne s'y attend même pas.

« En Espagne, raconte-t-il, avec deux amis nous nous promenions tranquillement à San Sebastian quand deux policiers nous arrêtent et nous demandent si nous sommes anglais. Nous répondons oui et on nous passe immédiatement les menottes pour nous conduire au poste où il y avait déjà une trentaine de types arrêtés. On nous a relâchés tard dans la nuit, après quelques passages à tabac et intervention d'un guide de Mundiespaña, sans qu'aucune accusation ait été portée. Il paraît qu'une discothèque avait été mise à sac par des supporters anglais la veille, et la police espagnole avait décidé de frapper sans discrimination. Je crois qu'elle voulait nous faire comprendre qu'il valait mieux ne pas sortir le soir et qu'elle cherchait à imposer une sorte de couvre-feu. »

Après avoir traîné ses guêtres pendant trois ans avec eux, les avoir côtoyés pendant un mois en Espagne, John Williams est sans doute le mieux placé en Angleterre pour parler de la psychologie des hooligans de base. « Avec le temps, dit-il, j'ai fini par les reconnaître, m'apercevoir qu'on retrouvait souvent les mêmes têtes. Les noyaux les plus durs viennent de Londres, avec surtout les supporters de Chelsea, de Westham et du sud de l'Angleterre. Ce sont des gens qui passent le reste de l'année à se faire la guerre entre eux, mais qui réalisent une sorte d'union sacrée lorsqu'ils accompagnent l'équipe d'Angleterre. Ils ne vont pas au match pour le football et il ne faut pas croire que le résultat ou les décisions de l'arbitre aient une réelle importance. Ce qui compte, c'est la bagarre. Et si aucun adversaire ne se présente, alors il leur arrive de recommencer à se battre entre eux. »

Si l'on en juge par les récits de John Williams, le supporter anglais type est d'origine sociale le plus souvent modeste, gros buveur de bière dès l'ouverture le matin, bardé de tatouages et de vêtements aux couleurs de l'Union Jack, souvent aux alentours de la vingtaine mais pas toujours, pas forcément chômeur, contrairement à certaines idées préconçues, et par-dessus tout farouchement nationaliste. Les groupes, accompagnant les clubs ou la sélection nationale, ne se mêlent jamais à la population locale, sauf pour en découdre, vivent entre eux, annexant bars, campings et cafés et s'y comportant en terrain conquis.

La plupart n'ont que des salaires extrêmement modestes, quand ils en ont un, voyagent avec très peu d'argent ou pas du tout. Les dépenses doivent donc être réduites au minimum et l'un des moyens les plus usités est de partir sans payer, ce qui est une source fréquente de conflits dans les bars envahis par les supporters anglais. Tout se passe entre hommes, et une bonne bagarre est un piment supplémentaire qui fait que l'on se souviendra longtemps du voyage.

Les hooligans ont leurs vétérans, qui se racontent entre eux leurs campagnes lorsqu'ils se retrouvent. Ainsi Kel, un ouvrier du nord de Londres, supporter d'Arsenal et ancien boxeur, dont toutes les vacances consistent à suivre une équipe anglaise quelque part en Europe. Il a été à Bâle, Turin, batailles célèbres dans le livre d'histoire des hooligans, en prison pour une nuit à Bruxelles, en Espagne.

« Ce qui me fait rire, dit-il, c'est quand la maman me dit : " Tu dois être drôlement fou de football pour aller partout où joue Arsenal et l'Angleterre. " Y a pas, elles ne comprennent pas. Ce n'est pas le football. C'est tout le reste. Boire, se battre, avoir de bonnes pintes de rire, enfin tout ce qui se passe quand on est parti. Elles ne savent rien de tout



INTERVENTION DE LA POLICE DANS LA TRIBUNE D'AUTEUIL
...ce qui compte, c'est la bagarre...

ça. Elles croient que c'est juste pour le football qu'on y va. »

Lutter contre un tel phénomène, qui n'a cessé de prendre de l'ampleur depuis 1981, n'est pas une affaire simple. En Angleterre la pratique de l'apartheid sur les stades est devenue chose courante. « Il faut une stricte ségrégation des spectateurs, souligne John Williams. Ce n'est évidemment pas satisfaisant. On devrait avoir le droit de s'asseoir n'importe où et sans risque. Mais pour l'instant je ne vois pas d'autre moyen. » Et John Williams cite le cas du match au Parc des Princes en février dernier où une partie des Anglais s'est retrouvée au beau milieu des spectateurs français. « Une partie des incidents dans le stade est venue de là, affirme-t-il. La ségrégation des différents groupes de supporters ne peut bien sûr qu'être un remède à court terme. A long terme, il faut attaquer le problème à la base, changer les conditions de vie des classes les plus basses de la société, éviter que les écarts de revenus ne s'accroissent, changer les mentalités. Mais là c'est tout un programme, un problème politique et de gouvernement. »

LES BUTS DU DERNIER QUART D'HEURE

Les Français s'étaient frottés à des Danois et à des Anglais pour répéter leurs gammes britanniques, à la Yougoslavie et à l'Espagne pour revoir leur latin, et au printemps Michel Hidalgo leur avait réservé deux exercices d'un autre style, plus lourd et plus puissant, face à l'Autriche et à l'Allemagne.

L'Autriche, c'était encore une belle page du livre des souvenirs. Au dernier Mondial, les valseurs s'en étaient allés faire un petit tour dans les pâquerettes après avoir encaissé le coup franc le plus parfait qui soit. Quand on dit coup franc, on pense Platini. Mais ce jour-là le capitaine de l'équipe de France était boiteux sur le banc de touche, et l'auteur de l'exploit s'appelait Bernard Genghini.

Ce coup franc, le Monégasque ne l'avait toujours pas oublié. « Il a marqué ma carrière, disait-il, et reste pour moi un souvenir extraordinaire. Son influence sur le cours des événements, ajoutée au retentissement du Mondial, lui ont donné une signification particulière. Il faut dire aussi que c'est le plus beau que j'aie jamais marqué, quand on se rappelle la distance et l'endroit où le ballon s'est logé. S'il n'avait pas été aussi parfait, Koncilia l'aurait détourné. Mais je ne vis pas sur cet exploit depuis. La notoriété tombe vite. »

Elle avait effectivement diminué d'intensité mais tout, pour Genghini, pouvait repartir lors de cette soirée bordelaise, d'autant plus que Michel Platini, comme à Madrid, était absent, occupé qu'il était à se parer du titre de champion d'Italie.

Et il est bien connu que lorsque le chat n'est pas là, les souris dansent. Les souris monégasques à gauche, Amoros, Genghini, Bellone, les souris bordelaises dans l'axe central, Tigana, Giresse, Lacombe.

Tous ignoraient que la formation qui s'alignait ce soir-là serait celle qui débuterait contre le Danemark onze semaines plus tard (Platini à la place de Genghini) et tous étaient bien décidés à montrer qu'ils étaient indispensables. Même si la plupart d'entre eux étaient concernés par la conquête du titre, d'une place européenne ou de la Coupe de France au sein de leur club, ils n'étaient pas hostiles à une valse bien enlevée, en deux temps et trois mouvements, dans le fief d'Alain Giresse, capitaine d'un soir.

Mais, pour danser, il faut être deux, et les Français eurent dans les bras une sorte de poupée de chiffons, refusant toute invitation, ne clignant jamais de l'œil, somnolente et molle et qui paraissait avoir avalé tous les anesthésiques du vieux continent.

Giresse et les siens étaient pourtant animés des meilleures intentions, ne serait-ce que pour enflammer le public bordelais qui n'aurait pas la chance de vivre l'Euro 84. Ils attaquèrent d'entrée à vive allure, ce qui vivement déplut aux Autrichiens apparemment venus pour passer une soirée tranquille en France. Remplir une sorte de contrat : 90 minutes de plein air en encaissant le moins de buts possible. Un jeu comme ces boxeurs américains qu'on offre en pâture aux jeunes espoirs et qui se contentent de se protéger et de truquer pour durer le plus longtemps possible et avoir les yeux encore ouverts au moment de toucher leur maigre bourse.

Les Autrichiens étaient venus pour durer et ils ont duré. On aurait pu croire parfois un film au ralenti, tant ils poussaient leur volonté de non-jouer jusqu'à la caricature. Et je te mets le pied sur le ballon, et je reviens en arrière, et je donne au gardien, et je redonne au gardien. C'est vrai qu'ils gardaient toujours un œil sur les avant-postes, au cas où leurs deux flèches, Schachner et Nieder-



TÊTE PIQUÉE DE SIX DEVANT KONCILIA
...une volonté et une force morale...

bacher, aujourd'hui parisien, auraient été en position favorable, mais ils l'étaient si rarement que Bats pouvait tranquillement ajouter des minutes à une invincibilité qui se terminerait seulement trois mois plus tard, à Geoffroy-Guichard.

Et on s'ennuyait ferme au Stade Vélodrome, si on s'attachait seulement à l'intensité du spectacle, si l'on guettait l'étincelle que n'apporterait pas Platini. Mais les techniciens, Hidalgo en tête, ne manquèrent pas de sujets d'intérêt. La complémentarité de Tigana et de Fernandez, l'apport offensif d'Amoros, la reprise des automatismes de Battiston au poste d'arrière latéral, la nécessité de jouer court avec Bernard Lacombe, les difficultés de percer une défense renforcée et un milieu compact.

Sur son banc, Michel Hidalgo ouvrait grand ses yeux bleus et emmagasinait un maximum d'informations qui lui seraient précieuses au mois de juin.

Mais, pour la justice, pour punir ces Autrichiens indignes de la classe de Pezzey ou de Prohaska, pour récompenser la bonne volonté des Bleus, il fallait au moins un but. Il ne vint qu'à la 83e minute, à la suite d'un débordement d'Amoros, qui n'en finissait pas de progresser au poste d'arrière latéral mais qui aurait pu tout aussi bien évoluer en numéro 6, dont le centre court fut repris de la tête par Rocheteau. Un but de Rocheteau, c'est la France entière qui était aux anges. Hidalgo, aussi, qui a toujours privilégié la manière mais qui aime bien aussi que le résultat soit là. Et c'est sans doute dans ce genre de rencontres que l'équipe de France s'est forgée son titre européen. En imposant en fin de match une volonté et une force morale dont elle n'avait pas toujours fait preuve autrefois.

Une victoire sur l'Autriche, si peu spectaculaire fût-elle, était à mettre dans les colonnes positives. On pouvait même la considérer comme un tremplin pour l'autre volet de la conquête de l'empire européen face aux légions allemandes.

Michel Hidalgo avait dépassé le stade des expériences et, pour jouer dans le flambant stade de La Meinau, il comptait aligner ses hommes sûrs, se réservant le petit plaisir de redonner une véritable chance à Didier Six sur une pelouse où il avait particulièrement brillé naguère. Le sélectionneur propose, les événements disposent. Michel Hidalgo vit s'abattre sur l'équipe de France la plus invraisemblable cascade de forfaits. Giresse, d'abord, claqué en pleine course contre Paris S-G et qui ne participerait même pas à la fin de la conquête du titre national, la petite troupe des Girondins qui avaient un mot d'excuse de leur docteur, Tigana, Girard, Lacombe, Tusseau, le Nantais

José Touré, perdu pour la saison, et bien sûr Michel Platini, toujours retenu par ses travaux italiens.

Et, comme si ce n'était pas suffisant, la Ligue avait fixé au lendemain de France-Allemagne un certain Metz-Nantes, match en retard du championnat dont Maxime Bossis devait être. Jean-Claude Suaudeau avait eu beau tempêter, les autorités avaient été intraitables, et c'est encore Michel Hidalgo qui avait apaisé les esprits en promettant à Bossis qu'il ne jouerait qu'une mi-temps.

Dans ces conditions, la contracture de Bravo, le coup à la cuisse d'Amoros, la tendinite de Battiston, les douleurs dorsales de Le Roux n'étaient que d'aimables amusements.

Et pourtant c'était tout le football français qui rêvait de ce France-Allemagne pour effacer un peu du cauchemar de Séville. Chacun avait beau répéter qu'il ne s'agissait que d'un match amical, qu'il ne fallait pas parler de revanche, que le choc Schumacher-Battiston était oublié, que les penalties étaient de l'histoire ancienne, chacun avait envie de gagner ce match.

Et de prolonger la singulière performance des Olympiques qui avaient la veille en terre allemande, à Bochum, gagné leur billet pour Los Angeles. Un exploit authentique qui récompensait déjà Henri Michel dont les épaules vont devoir être maintenant solides pour la succession de Michel Hidalgo.

Les milliers de Strasbourgeois accourus à La Meinau, qu'ils avaient souvent désertée en championnat, eurent donc l'heureuse surprise de voir l'équipe de France attaquer le match à toute allure, avec panache et intelligence à la fois.

Devant la traditionnelle puissance allemande on ne peut, pour avoir quelque chance de succès, qu'utiliser la finesse et la vivacité technique. Des armes qui sont justement celles de l'équipe de France, même lorsque Platini n'est pas là. De Bravo à Genghini, de Six à Rocheteau, le ballon volait comme lors des entraînements où une seule touche de balle est autorisée. Avec Six et Bellone aux ailes, avec Daniel Bravo aux commandes, les Bleus évoluaient naturellement, sans complexe, sans désordre, avec facilité.

Tous savaient, et ce devait être capital pour l'avenir, embarquer l'adversaire d'un côté du terrain, le fixer et soudainement repartir de l'autre pour chercher le déséquilibre. A des passes latérales succédait une action en profondeur, à une remise en retrait un centre aérien pour la tête d'Yvon Le Roux, par exemple. Un football complet, à base d'enthousiasme et de sûreté, de jeunesse et d'expérience, un football porteur de certitudes et de promesses.

Il ne manquait une fois encore que les buts. Mais, au contraire de la dernière sortie bordelaise, il ne pouvait être question de mettre en accusation Rocheteau, Six, Bellone ou même Anziani apparu après une heure de jeu. Le seul coupable avait de longs cheveux frisés blonds, un visage de prophète et des mains grandes comme les deux Allemagnes. Harald Schumacher, presque à lui seul, interdisait le passage de son but aux cohortes françaises.

Que Bravo lancé par Six se présente à droite, et Schumacher, fermant l'angle comme s'il tirait un rideau, repousse.

Que Bellone, profitant d'un centre de Fernandez, se présente seul, et Schumacher lui jaillit dans les pieds.

Que Bravo encore, bien esseulé, exécute une reprise de volée à cinq ou six mètres de la ligne, et Schumacher se détend comme un diable sur sa droite et dégage du poing.

Que Six s'engage dans un espace libre, et aussitôt Schumacher surgit pour lui interdire la fin d'une action qu'on croyait irrésistible.

Qu'une balle rôde dans les airs, et il vient s'en saisir, qu'un défenseur s'écarte de la ligne, et il hurle, qu'un attaquant croise son regard et il lui fait baisser la tête. Schumacher le grand, Schumacher le maudit, Schumacher meilleur gardien du monde, de l'avis de Platini.

Il n'était donc pas question de lui marquer un but à cet ennemi public nu-



DIDIER SIX DÉBORDE BRIEGEL
...un football porteur de certitudes et de promesses...

méro 1 qui avait conquis tous ses détracteurs, à grands coups de talent, sans avoir besoin de dire qu'il avait consacré quelques morceaux de sa fortune à des instituts d'handicapés.

Allez, pour faire plaisir aux siffleurs de tous poils, aux insulteurs professionnels, à ceux qui continuaient à le rouler dans la boue depuis le coup d'épaule battistonien de Séville, il allait encaisser enfin un but.

A la 80e minute, pas avant. Six était sur l'aile droite et il enchaînait une série de crochets, dont l'ultime, extérieur, laissa le célèbre Karl Heinz Foerster sur les fesses. Son centre presque parfait fut légèrement effleuré par Briegel, juste suffisamment pour prendre à revers les autres défenseurs. Mais pas Genghini, caché au coin des bois, dont le pied gauche exécuta les hautes œuvres et le crime de lèse-majesté.

Schumacher était battu, l'Allemagne aussi, la France avait (presque) oublié Séville, Hidalgo était prêt pour l'Euro 84. Et il venait de découvrir que son équipe de France était celle du dernier quart d'heure. Elle qui avait si souvent vu son moral tanguer, ses forces l'abandonner, elle que l'on qualifiait généralement de fragile, la voilà qui emportait tout sur son passage dans ces fins de match où seuls survivent les forts.

Voilà qui présentait un intérêt certain pour les tâches européennes futures qui attendaient ce joli petit monde. Supposez par exemple que des formations comme le Danemark, la Yougoslavie, le Portugal, l'Espagne n'aient pas été châtiées en première mi-temps. Ce serait intéressant de savoir forcer la décision en fin de match, non?

Je ris, je ris, mais il en était un au moins qui ne souriait pas ce soir-là, c'était Jupp Derwall, le sélectionneur allemand. La presse d'outre-Rhin, qui vivait toujours avec le souvenir des Müller, Beckenbauer, Netzer, Overath, Breitner et autres Maier, ne concevait pas de voir les siens peiner depuis plusieurs mois, ne se contentant pas d'un palmarès où figuraient seulement trois défaites en dix-huit matches. Les journalistes allemands étaient venus, le couteau entre les dents, à Strasbourg, rappelant un peu l'époque où la presse



REPRISE DE GENGHINI, SCHUMACHER EST BATTU
...le crime de lèse-majesté...

française s'était aussi liguée contre Georges Boulogne, un monsieur à qui l'on doit la restructuration de tout le football français et donc une part importante de ses résultats actuels. La défaite n'avait pas remonté son prestige et une belle volée de bois vert lui était promise s'il ne remontait pas sa sélection avant le championnat d'Europe. Il n'est d'ailleurs pas certain que n'œuvrait pas dans les coulisses un certain Franz Beckenbauer qui faisait semblant de multiplier les louanges sur l'équipe de France pour mieux masquer ses critiques perlées sur l'Allemagne.

Il est vrai qu'un poste de sélectionneur ne lui aurait pas déplu...

L'ambiance était visiblement plus détendue dans le camp d'en face. On avait bien ri même, à la mi-temps, quand Hidalgo avait averti Bossis qui, comme prévu, se rhabillait : « Attention, Max, à ton âge quand on laisse sa place, on n'est pas sûr de la retrouver. » Bossis n'avait rien à craindre, d'autant plus que son remplaçant d'un soir, Jean-François Domergue, était là un peu par hasard, en raison des nombreux forfaits, et sûr qu'on ne le reverrait certainement pas au cours du championnat d'Europe (!)

On avait apprécié aussi la participation totale de cinq Monégasques, Amoros, Le Roux, Genghini, Bravo, Bellone, à la poursuite pourtant d'un impossible doublé Coupe-Championnat, et Michel Hidalgo avait pris soin de téléphoner, dès le lendemain matin, à Lucien Muller pour lui dire tout le bien qu'il pensait de sa petite troupe. Il avait vraiment l'humeur sereine mais savait aussi que se profilaient des moments difficiles à l'heure du choix des vingt : « Si je veux me préserver encore quelques nuits de sommeil, il vaut mieux que je n'y pense pas trop tout de suite », disait-il avant d'enchaîner : « Mon rôle sera d'expliquer aux joueurs qui ne seront pas retenus les raisons de mon choix. »

Le cœur, toujours le cœur et les sentiments, on ne refera pas notre Hidalgo...

LES FAISCEAUX DU DERNIER SOIR

A 90 minutes de la fin du championnat, on ne savait rien ou presque. Tout juste était-on certain de la descente en deuxième division de Rennes et Nîmes. En revanche, nul ne pouvait dire qui serait champion, de Bordeaux ou de Monaco, qui jouerait la Coupe de l'UEFA de Paris, Toulouse ou Nantes, qui serait barragiste, de Saint-Étienne ou de Brest. Une soirée exceptionnelle s'annonçait donc ce 2 mai 1984, ce qui n'avait pas échappé à Michel Denisot et Jean-Michel Leulliot qui depuis longtemps avaient l'idée de frapper un grand coup sur TF1. Convaincre la direction de la chaîne de programmer un somptueux multiplex fut plus facile que prévu, et très vite l'émission fut confiée à l'équipe de « Champions », Dominique Cantien, Dirk Sanders, Béatrice Esposito et bien sûr Michel Denisot, révélation de l'année, qui faisait là ses débuts de producteur.

C'est donc lui qui se chargea de trouver le réalisateur de l'émission, et son choix se porta sur Gérard Van der Gucht, un passionné de sport qui ne cesse de progresser et qui, aujourd'hui, aux commandes télévisées d'un Paris-Roubaix ou d'un match de football, a su trouver un style.

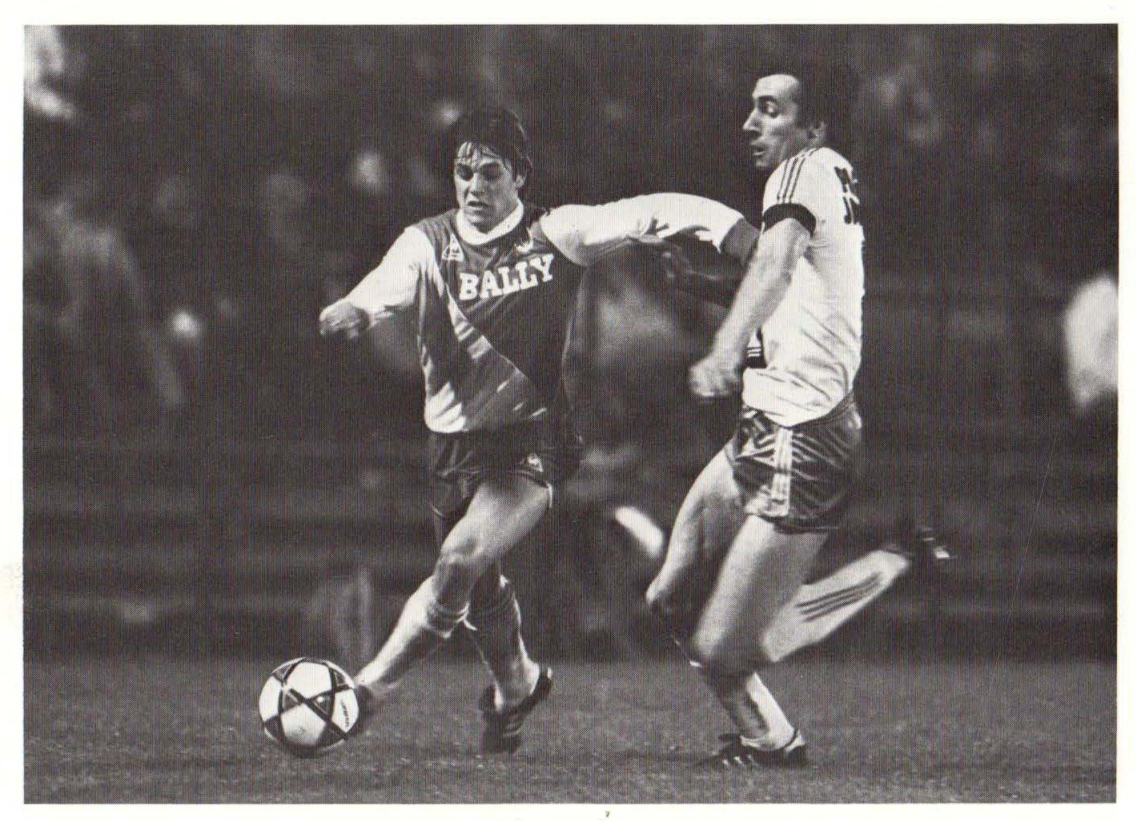
Ce soir du 2 mai, on vit beaucoup les Michel, Denisot et Platini, mais jamais Van der Gucht sur qui reposait la responsabilité technique de la soirée. Alors, pour les lecteurs du *Livre d'or du Football,* Van der Gucht est sorti de l'ombre et a raconté ce qui s'était passé dans les coulisses de cette soirée exceptionnelle.

« Dès que l'affaire a été enclenchée, l'énorme machine de la télévision s'est mise en marche, ne lésinant pas sur les moyens. Le premier impératif pourtant était de trouver le lieu où se tiendrait le plateau d'une émission qui devait accueillir tout à la fois des variétés et 500 spectateurs. Le théâtre 102 de la Maison de la Radio n'était pas libre, le théâtre du Vésinet auquel nous avions ensuite songé était trop éloigné pour les invités, les salons d'un grand hôtel de la place de la République ne se prêtaient pas aux variétés, ceux d'un autre établissement proche de la tour Eiffel étaient trop petits, et c'est finalement quelqu'un de la Société française de production qui proposa l'Espace Cardin, proche des Champs-Élysées et suffisamment vaste pour accueillir les dizaines d'invités prévus.

Restaient à définir les moyens et je n'ai pas hésité longtemps à privilégier les rencontres où se jouait le titre. On avait donc, pour Monaco-Nantes, trois caméras, un ralenti et le réalisateur Jean-Paul Gand, pour Rennes-Bordeaux trois caméras, un ralenti et Abder Isker, pour Paris S-G-Toulouse deux caméras, un ralenti et Lucien Gavinet, pour Auxerre-Rouen deux caméras, un ralenti et Daniel Thierry, et pour Brest-Toulon et Saint-Étienne-Laval une caméra seulement.

Toutes ces images en provenance des stades arrivaient dans ce que nous appelons la Régie 1, rue Cognacq-Jay, où les guettait Solange Peter. Enfin, et ce n'était pas le plus simple, l'Espace Cardin, où je coordonnais tout l'ensemble football-variétés, était équipé de cinq caméras, d'un écran géant pour les spectateurs privilégiés du théâtre et d'un dispositif de duplex avec New York où attendait un des invités d'honneur de l'émission, Julio Iglesias.

Bref, sur le plan technique, une soirée comparable à celle des élections. Une soirée qui débute par des répétitions. Pendant que mes confrères peaufinent leurs installations dans chaque stade, je prépare les variétés avec Sacha Distel, Jairo et Herbert Léonard, des dingues de foot, mais aussi Daniel Balavoine, admirateur de Bernard Lacombe (il aime les antivedettes), et bien sûr notre



DANIEL BRAVO ÉCHAPPE À MAXIME BOSSIS
...les buts monégasques qui ne serviront à rien...

Mireille Mathieu nationale, qui s'intéresse à tout.

C'est l'après-midi précédant l'émission que s'est déroulée la répétition générale, et visiblement Denisot était fébrile, ce qui est parfaitement normal. Il ne cessait de demander des modifications et moi j'acquiesçais ou je refusais sur le ton le plus calme possible.

Le lendemain, l'heure de l'émission approchant, la nervosité gagne chacun d'entre nous. Le dialogue n'est pas toujours facile, car si Denisot est sur scène, je suis moi enfermé dans le car de la régie, stationné dans la rue.

— Je voudrais l'image de Monaco, demande-t-il souvent.

— Ce n'est pas l'heure des faisceaux, réponds-je mais ne t'inquiète pas, tu l'auras à temps...

Paroles apparemment « cool », mais le ton monte de minute en minute. Je suis maître des images à l'Espace Cardin, mais pas complètement de celles qui viennent des stades. Il faut que je vous explique bien que je dirige l'affaire à distance. C'est à Cognacq-Jay qu'est assurée la commutation à l'antenne des images, et elles ne peuvent m'être envoyées que deux par deux. Je ne peux donc pas intervenir directement.

Et que dire des techniciens qui sont en régie? Ils doivent assurer deux heures et demie d'émission, avec de multiples sources d'arrivée, alors qu'au même endroit s'est déroulé le journal télévisé de 20 heures qui les a gênés dans leur préparation et qu'ensuite sera présenté le dernier journal. On pouvait leur pardonner une certaine fébrilité.

Je suis presque content qu'enfin il soit l'heure. C'est Denise Fabre qui lance ce « Champions » spécial championnat, et elle annonce présentation de Michel Denisot avec Michel Denisot. Elle pensait à Michel Platini...

On débute par un tour des stades. Tout se passe bien. Mais, à l'Espace Cardin, il en va tout autrement. Les images se mélangent et ce ne sont pas

les mêmes sur le grand écran et sur le poste de contrôle de Denisot. Je m'énerve, Denisot s'énerve. La fausse manœuvre vient de Cognacq-Jay. Je hurle dans l'interphone, le chef de production de la SFP hurle aussi. A l'antenne, personne ne s'aperçoit de rien, mais pour nous l'orage gronde.

Tout s'arrange petit à petit, et le final du championnat de France entre dans tous les foyers. Les buts monégasques qui ne serviront à rien, le coup franc de Lacombe qui fait de Bordeaux le champion de France, l'exploit de Susic au milieu de la défense toulousaine, l'impuissance des Stéphanois. Devant mes manettes, j'en oublie les soucis et je me surprends à apprécier le spectacle. Dans la salle, autour de Platini, Hidalgo et Henri Michel, les réactions des spectateurs me laissent penser que le spectacle est de qualité et que nous sommes en train de réussir notre coup.

A 22 h 15, les matches s'achèvent et le verdict tombe : Bordeaux champion, Monaco, Auxerre et Paris en Coupe UEFA, Saint-Étienne barragiste et vraisemblablement bientôt en deuxième division.

Pendant que Denisot fait le point, les images continuent à m'arriver dans le car et je découvre soudain, formidable contraste, les Bordelais hurlant leur joie et les Monégasques tête basse. C'est un face à face extraordinaire où se mêlent toutes les émotions du monde. J'ai les deux images sous les yeux, je suis le seul à les voir, et il m'est impossible de les passer à l'antenne. Je voudrais que tout le monde vive ce que je vis, voie ce que je vois. Mais je suis prisonnier de la régie de Cognacq-Jay qui seule peut passer les deux images en même temps et qui ne le fait pas.

Je multiplie les hurlements. En vain. Lorsque, enfin, je parviendrai à mes fins, les belles images seront passées.

L'émission se poursuit et on attaque les variétés pour permettre aux commentateurs, Didier Roustan, Philippe Houy, Georges Dominique, Jean-Pierre Drackzuk, Bernard Rono, de préparer leurs résumés.

L'attaché de presse de Julio Iglesias,



LACOMBE A ÉVITÉ LE TACLE DU RENNAIS BRULEZ
...le verdict tombe : Bordeaux champion...

que seule la présentation de son artiste intéresse, s'informe de l'heure de passage de son poulain, que l'on entendra en direct d'un studio de New York. J'essaie, tout en poursuivant la réalisation de l'émission, de lui faire comprendre que ce n'est pas encore l'heure du satellite, qu'il ne s'inquiète pas et que sa star préférée passera à l'heure prévue.

Mes explications ne doivent pas le satisfaire. Il insiste, insiste et m'énerve, m'énerve...

— J'espère que la Mathieu ne chantera pas *a capella* avec Julio. C'est encore une manœuvre de Johnny Stark, ça.

Alors moi je craque :

— Écoutez, vous êtes gentils, mais allez régler vos affaires ailleurs. Ici c'est la régie et j'ai autre chose à faire que de subir vos problèmes intestins.

Il sort et je me calme.

A l'heure prévue, Julio est à l'antenne, il embrasse Mireille Mathieu par satellite interposé, et... chante *a capella*. Tout le monde est content... ou presque.

Les minutes défilent avec des images d'un but superbe d'Herbert Léonard à la réception d'un magnifique centre de Didier Roustan, avec une chanson de Daniel Balavoine qui évoque la triste histoire de Saint-Étienne. Avec un Distel qui « croone » toujours aussi sport, avec un Jairo, très branché, se donnant des allures d'imprésario de Boca Junior, avec encore un Jean-Louis Trintignant subjugué par le monde du football.

Le parterre des invités semble à la fête. Anouk Aimée ne sait pas trop ce qu'elle fait là, mais Claude Lelouch et Charles Gérard sont pliés en quatre en écoutant Jacques Dutronc chanter *Merde in France*.

Entre les chansons, les résumés des rencontres s'écoulent normalement. Pas le moindre problème, mais je reste tendu. Tous les invités sont montés sur la scène de l'Espace Cardin et s'amusent comme des fous. Il est 23 h 45. Michel Denisot multiplie les remerciements, annonce d'autres rendez-vous la saison prochaine (tant mieux). Du plafond de Cardin tombent des ballons. C'est le signal du générique. C'est fini. Cent cinquante minutes épuisantes.

Je n'en peux plus. Je ne sais plus où je suis. Tout se bouscule autour de moi. Il ne me reste plus rien dans la tête. Rien que deux images face à face qui m'appartiennent. Celles de la joie des Bordelais et celles de la détresse des Monégasques. Les miennes. »



GUY LACOMBE, UNE DES FORCES DU TOULOUSE F.C.
...le spectacle est de qualité...

LE RACING PLEIN CŒUR

Serge Guyot est directeur délégué du Racing Club de Paris. Ce qui pourrait laisser supposer qu'il s'occupe de tous les problèmes administratifs du club. Ce qui est vrai.

Ce qui pourrait laisser supposer qu'il ne s'occupe que des problèmes administratifs du club. Ce qui est faux.

Serge Guyot est beaucoup plus. Il vit à l'intérieur même de cette équipe revenue du néant. Tour à tour homme de confiance du président Jean-Luc Lagardère, confident des joueurs, grand intendant, partenaire d'Alain de Martigny, l'entraîneur, il a vécu plein cœur l'extraordinaire aventure du Racing.

De Châteauroux où tout avait failli commencer avant d'en avoir fini à Saint-Étienne où tout s'est fini pour les Verts et a commencé pour les Ciel et Blanc, en passant par les folles étreintes avec Lyon et Nice, Serge Guyot a vécu sur le banc de touche des heures inoubliables. Celles qu'il nous rappelle aujourd'hui...

« Lorsque nous sommes arrivés à Châteauroux pour l'ultime match du groupe, le doute était à peine permis. Tours allait gagner à Dunkerque et notre match ne serait qu'un dernier entraînement avant les barrages. Il aurait fallu un miracle pour qu'il en soit autrement, mais vous pensez bien que, tout contre de Martigny sur le banc de touche, j'avais tout de même l'oreille collée au transistor. Nous avons très vite mené, Tours aussi, rien d'anormal ne se passait. Et puis, soudain, au milieu de la deuxième mi-temps, j'ai cru entendre hurler par le reporter d'Europe 1 que Dunkerque avait égalisé face à Tours. Je n'avais pas bien entendu, mais une formidable ovation est montée de la tribune où s'étaient entassés nos 500 supporters qui eux aussi écoutaient la radio.

Alain de Martigny s'était levé et de l'angoisse plein la poitrine m'a demandé : « Serge, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ? » Les joueurs aussi avaient compris, et on assista alors à des scènes extraordinaires. Pendant un quart d'heure, seuls les défenseurs s'intéressèrent au ballon. Les autres étaient tournés vers nous et Sither était même collé à la ligne de touche, juste devant nous, pour vivre l'évolution du score.



SERGE GUYOT A CHAUD, DE MARTIGNY A PEUR, L'OREILLE COLLÉE AU TRANSISTOR
...les postes de radio étaient nombreux...

A cinq minutes de la fin, nous étions en première division. Venu des tribunes, le président Lagardère nous avait rejoints sur le banc et nous devions tous avoir l'air de miraculés, touchés par la grâce. A deux minutes de la fin, alors que nous menions 4-0, Tours et Dunkerque étaient toujours à égalité 1-1 et nous touchions du doigt la première division.

C'est alors que Hamon, le douzième homme de Tours, marqua à Dunkerque. Dans les tribunes de Châteauroux, où

l'on a la fibre régionale et où les postes de radio étaient nombreux au mètre carré, ce fut une belle explosion. Sur notre banc, c'était la détresse.

« Ce n'est pas possible... Maintenant c'est cuit... », soupirait le président. « Toute l'année on aura eu de la malchance, toute l'année... », s'exclamait de Martigny.

Sur le terrain, les joueurs avaient compris, et au coup de sifflet final, une poignée de secondes seulement plus tard, c'était comme une défaite. Chacun rentrait tête basse au départ, et Jean-Luc Lagardère, Alain de Martigny et moi, nous dûmes prendre sur nous-mêmes pour remonter le moral de tous : « Ce n'est pas grave, disions nous. Il nous reste les barrages, comme nous l'avions prévu. Tout va repartir. »

C'était pourtant une immense déception et je ne suis pas certain qu'elle ait été totalement oubliée lorsque Lyon s'en vint à Colombes pour le premier tour des barrages.

Au bout de trente secondes, nous étions menés 0-1 sur un but de Nikolic. C'est bizarre, ni de Martigny ni moi n'avons été inquiets. Lawniczack, notre espion qui les avait supervisés, les avait trouvés fatigués et nous étions persuadés que les choses allaient s'arranger. « Dès que nous aurons marqué, nous serons qualifiés », promettait même de Martigny.

Mais ce but se fit attendre. Topalovic, le gardien lyonnais, multipliait les exploits. « Mais il ne va quand même pas tout arrêter », fulminait de Martigny, visiblement soulagé quand survint enfin l'égalisation de Oekland.

Il fallait pourtant jouer une prolongation. « L'essentiel est fait, devait dire de Martigny aux vestiaires. Maintenant nous allons y arriver. »

J'étais confiant aussi. Nous avions déjà marqué 100 buts dans la saison, il n'était pas possible que nous n'en ajoutions pas un maintenant.

Il en vint deux par Ekeke (99e et 104e), et je peux vous dire que des garçons comme Bas, Zaggar ou Zwunka étaient pour beaucoup dans cette qualification, tant ils surent dynamiser leurs coéquipiers.

La victoire n'entraîna pas d'explosion de joie particulière. Le groupe dans son entier savait que ce n'était qu'une étape et qu'il fallait rester motivé pour la suite.

La suite, c'était un déplacement à Nice, en terre presque inconnue. Nous savions simplement les Azuréens à notre portée et sans doute avons-nous abordé la rencontre avec un peu trop de confiance. J'ajouterai qu'avec la perspective du match retour derrière, c'était la première fois depuis quatre mois que nous n'étions pas le dos au mur, avec l'obligation d'une victoire.

Un but de Mengual, un autre de Castagnino, pas d'occasion pour nous, deux blessés, Renaut et Madjer : c'était notre première défaite en quatre mois et une source de multiples inquiétudes.

Dire que les joueurs étaient motivés pour le match retour est une évidence. A la mi-temps, hélas ! rien n'avait encore été marqué. L'angoisse ne nous avait pas encore saisis car nous nous étions souvent imposés en seconde mi-temps. Après le repos, la pluie venait de se mettre à tomber quand Marguerite, l'ailier gauche niçois, a marqué.

Notre réaction, à de Martigny et à moi, a été la même. Nous nous sommes levés d'un bond et leur avons hurlé que ce n'était pas fini, que les buts à l'extérieur ne comptaient pas double, et que tout restait possible.

Pendant ce temps, la pluie avait redoublé et d'un seul coup un fol espoir s'est emparé de nous. Et si le match ne pouvait se terminer...

« Pourvu qu'il arrête », répétais-je. « Il n'y a que ça qui peut nous sauver », reprenait de Martigny. Et je faisais des grands signes à Bas, capitaine du jour, pour qu'il intervienne auprès de l'arbitre.

Une première fois M. Delmer vint voir le délégué, mais il fit reprendre le jeu. Une deuxième fois il s'en retourna près du délégué et décida de suspendre la partie alors que dans le ciel c'était l'apocalypse.

Commença alors, pour moi, un étroit



M. DELMER, SOUS LES TROMBES D'EAU, VIENT D'ARRÊTER RACING-NICE
...chaque éclair était un ravissement...

marquage de l'arbitre. Je ne le quittais plus et j'ai même monté la garde devant la porte de son vestiaire pour éviter des pressions niçoises. Dehors, c'était le plus bel orage de ces dernières années, et chaque coup de tonnerre, chaque éclair, chaque trombe d'eau était un ravissement pour moi.

Au bout de vingt minutes, M. Delmer retournait sur le terrain et décidait l'annulation de la rencontre.

J'entends encore les hurlements niçois. Ils furent si forts que l'arbitre revint sur sa décision et accepta d'attendre un délai de 45 minutes, comme le prévoit le règlement en cas de... panne d'électricité.

La tension était soudain montée. Les dialogues devenaient agressifs.

« Évidemment, nous n'avons pas Matra derrière nous », lançait le président niçois, M. Innocentini.

« Mais qu'on aille chercher les pompiers et qu'on enlève l'eau », réclamait l'entraîneur Serafin, alors que la pelouse ressemblait déjà à un lac.

Pour ma part, je faisais dans la sincérité, le cœur sur la main : « Soyons sérieux, ce n'est pas jouable. C'est même dangereux et on ne peut pas laisser les spectateurs sous une telle averse. »

Pendant ce temps, les joueurs attendaient dans les vestiaires. Ils avaient changé de maillot et s'inquiétaient surtout de la météo.

Le ton entre dirigeants revint heureusement vite à la courtoisie quand il fut évident que la rencontre ne pourrait pas reprendre. MM. Delmer, Lagardère et Innocentini se mirent finalement d'accord, et, après un coup de fil à Jean Sadoul qui se trouvait à Monaco, de nouvelles dates furent décidées. Tout pouvait recommencer. Les dieux étaient avec nous, et nous avions tous oublié ou presque que nous avions toujours deux buts de retard avant de retrouver les Niçois. La confiance était revenue plus forte que jamais, et Alain de Martigny en arrivait même à dire : « Je voudrais que Nice mène à nouveau 1-0 et que nous nous qualifiions ensuite. »

Je me demande si ce n'est pas un extra-terrestre, cet Alain... Après 12 minutes de jeu, Larsson avait marqué et Nice menait 1-0. Rien d'anormal d'ailleurs. On jouait très mal, sans agressivité. Sur le banc, je me sentais devenir

méchant. Zwunka devait l'être aussi, car dans les vestiaires, à la mi-temps, il poussa un coup de gueule mémorable sur le thème : « On se fait marcher dessus. »

Alain de Martigny venait juste de me murmurer à l'oreille : « Je n'y crois plus. C'est la justice. On est cuits... »

Et que restait-il avant la fin de notre beau rêve. Une dizaine de minutes à peine. Moins sans doute. Quand est survenu ce penalty de Oekland.

Il ne signifiait qu'une égalisation qui ne changeait pas grand-chose. Nous sommes restés de marbre sur le banc et j'ai juste murmuré : « On aura l'air moins c... »

Et, à deux minutes de la fin, Laffarge a marqué un deuxième but. Personne n'a encore bronché sur le banc mais de Martigny m'a soufflé : « Au moins on va gagner chez nous. » Et puis, alors que l'on jouait les arrêts de jeu, Ben Mabrouck est rentré à coups d'épaule dans la défense niçoise.

Sur le banc nous étions toujours prostrés, la tête entre les mains. Et puis Ben Mabrouck a frappé du bout du pied. Je voyais le ballon rouler, rouler, mais je ne pouvais pas penser qu'il irait jusqu'au but.

Alors j'ai vu l'arbitre remonter vers le centre. Je n'y croyais toujours pas. Et j'ai vu le juge de touche remonter aussi. Je n'y croyais toujours pas. Et j'ai vu le ballon immobile au fond des filets. J'y ai cru enfin.

Comme un fou je me suis jeté dans les bras de De Martigny. Nous sommes entrés sur le terrain, avons dansé, hurlé, crié, je ne me souviens même plus.

Il restait une prolongation que nous abordions dans un triste état car Sither et Madjer (qui était même sorti avant la fin) ne pouvaient plus marcher. J'ai cru que nous allions jouer à neuf car les remplaçants étaient déjà entrés en jeu, mais de Martigny était sûr de lui. « Il ne peut plus rien nous arriver », répétait-il.

Ce qu'ont fait les médecins et les kinés pendant ces dix minutes de repos a été prodigieux. Piqûre à Sither, piqûre à Madjer, massage à tous et c'est une équipe entière qui repartait à l'assaut. Et marquait très vite par Sither et Ekeke.

Et dire qu'après toutes ces émotions nous n'étions pas encore en première division. Restait Saint-Étienne que nous abordions avec divers sujets de préoccupation. Nos six blessés, par exemple, qui complétaient un singulier record : 200 semaines d'arrêt de travail pour nos professionnels. La récupération qui s'annonçait difficile après de tels efforts. Et aussi l'ambiance qui serait celle de Colombes. J'avais peur que l'on réentende les « Allez les Verts ! » de la belle époque, alors j'ai pris mes précautions. Dans la semaine j'ai bradé tous les chapeaux ciel et blanc à prix coûtant, j'ai organisé des distributions de trompettes auprès des supporters, j'ai fait venir une fanfare.

Bref, tout était prêt et nous avions encore la grande foule. Ce qui fait que pour les matches de barrage, nous avons enregistré 86 000 entrées alors que dans toute la saison nous n'en avons eu que 55 736 !

Mais, malgré le soutien d'un public merveilleux que nous retrouverons, j'espère, en première division, pas le moindre but dans la première manche.

La déception était vive mais nous n'étions encore qu'à la mi-temps du dernier acte, et nous nous évoquions beaucoup le fait que les Stéphanois avaient été rarement à l'aise à domicile.

Alain de Martigny avait changé ses habitudes pour le match retour. Tout l'effectif, 20 professionnels, avait effectué le déplacement, tous les techniciens du club aussi. Nous voulions une fête.

Le matin, Ben Mabrouck, après un ultime test, a dû déclarer forfait et de Martigny n'a annoncé l'équipe aux joueurs eux-mêmes qu'à 17 heures. Pour mieux jouer le contre, pour mieux quadriller les espaces, il avait décidé, ce qui paraissait être un coup de poker, de titulariser Baltimore et Laachi à la place de Chebel et Ekeke. La nouvelle blessure, une de plus, de Sither, cette fois à l'échauffement, obligea Ekeke à débuter la rencontre, mais le style de l'équipe n'était pas changé.

« Occupez bien le terrain, avait-il dit, mais aujourd'hui, je vous en prie, essayez de respecter les consignes. »

Il avait incroyablement bien senti le match, il avait tout prévu. Le président Lagardère était aussi intervenu dans cette conférence d'avant-match :

« Je suis convaincu que c'est écrit, qu'il ne peut plus rien nous arriver. Allons-y en confiance. Le Racing à Saint-Étienne pour la montée en première division, c'est un signe du destin. »

Pas un mot sur la prime, pas une seule fois le mot d'argent n'a été prononcé, et je peux vous révéler que le montant de la prime de montée n'a été fixé que bien plus tard.

A Geoffroy-Guichard, on a marqué un but par mi-temps, grâce à Oekland et Ekeke.

A cinq minutes de la fin, le président est venu nous rejoindre sur le banc, et quand l'arbitre a donné son dernier coup de sifflet ce fut une explosion. J'ai embrassé le président, le président embrassait l'entraîneur, l'entraîneur m'embrassait. Des supporters, dans trente cars, sont venus aussi. Jamais je n'ai embrassé autant de monde.

Quelle joie ! Quelle joie ! J'en avais connu au Paris S-G, mais toujours plus égoïstes. Au Racing, elles sont plus collectives. On a envie de les partager avec les autres. C'est un groupe, un vrai. Il a fabriqué un fabuleux scénario pour notre montée. Il a écrit des pages d'une grande histoire. C'est pourquoi je sais qu'il ne peut pas, cette année, déboucher sur une petite histoire.

Le Racing sera encore grand. »



CASTANEDA INTERVIENT ENTRE EKEKE ET MADJER
...un signe du destin...

UN FINAL DE FER

A Nantes il avait été champion de France et avait gagné la Coupe, à Monaco il avait été champion de France et à Metz il ne gagnerait rien ? Éric Pécout ne pouvait le croire, et chaque jour qui rapprochait Metz de la finale, il répétait à ses équipiers : « Nous allons gagner... Partout où je passe, on gagne... Je suis un porte-bonheur... »

De bonheur pourtant on ne parlait guère en début de saison à Metz. Éric Pécout y avait signé un contrat de deux ans et huit jours plus tard, en plein stage de préparation à Val-Thorens, on annonçait qu'on allait mettre les clés sous la porte. La gestion du club présentait un déficit de 900 millions de centimes, et seul un accord de dernière minute avec la municipalité évitait une vingtaine de chômeurs supplémentaires dans une région qui en comptait déjà des milliers. On pouvait encore négocier et les joueurs désignèrent pour les représenter Éric Pécout. Petit dernier au Football Club de Metz, mais encore grand du football, essentiellement par son passé nantais.

Sous le maillot des Canaris, il s'était très vite imposé comme l'avant-centre que le football français attendait et on le voyait déjà signer un long bail avec l'équipe de France (comme Michel Platini lui-même l'avait annoncé) quand les dirigeants eurent l'idée saugrenue d'engager un autre avant-centre, le regretté Victor Trossero. Il est des joueurs que la concurrence stimule, d'autres qu'elle fait douter. Éric Pécout est de ceux-là, et, perdant peu à peu la confiance, élément indispensable aux footballeurs en général et aux attaquants en particulier, il préféra quitter Nantes pour Monaco. Où son arrivée coïncida... avec celle de l'avant-centre suédois Ralf Edstroem. Et aux doutes s'ajoutèrent les malheurs des blessures. Un match par-ci, un but par-là, et Pécout trouva plus sage de refaire son sac et de repartir pour Metz.

Là au moins, pensait-il, il aurait son rôle à jouer. Un rôle de délégué syndical d'abord, mais efficace, puisqu'il participa au sauvetage du club. Un accord fut trouvé et le FC Metz partit pour une nouvelle saison. Cahin-caha, car la menace de la deuxième division ne cessait de planer. De plus, Pécout était souvent blessé et la morosité avait envahi toute l'équipe.

Jusqu'à ce que la Coupe de France réveille tout son monde. Calais, Castets, Besançon, le sort multipliait les cadeaux pour ces Messins qui se retrouvèrent en quart de finale sans avoir réellement fourni d'efforts.

Et soudain ce fut le déclic. Et si la Coupe continuait à nous sourire... Et si nous n'étions pas si mauvais... Et si Henryk Kasperczak n'était pas l'homme froid et intransigeant que l'on décrivait, mais un grand entraîneur... Et si l'équipe disposait de plus de réserves que les autres...

Il suffisait effectivement de peu de choses pour redonner confiance à un ensemble qui avait traîné son ennui toute la saison. Enthousiasme, générosité, solidarité devinrent les caractéristiques du jeu messin où les morceaux de ce qui avait été pendant des mois un puzzle déchiqueté se mirent en place. Colombo était bien un stoppeur, Rohr un infatigable relanceur, Bernad un meneur de jeu de classe, Kurbos et Hinschberger deux attaquants baroudeurs et Éric Pécout, qui n'avait pas retrouvé tout son potentiel physique, un merveilleux tireur de ficelles.

Laval en quart de finale, battu à deux reprises, fut le premier à faire les frais du nouveau Metz, imité bientôt par les derniers adversaires du championnat, à l'image de Nîmes étrillé 7-3 sur son propre terrain. L'euphorie avait gagné les Messins et Julie, la superbe Mme Pé-



ÉRIC PÉCOUT SE HEURTE À LA MURAILLE MONÉGASQUE
...ça se jouera avec les tripes...

cout, reprit même le chemin d'un stade Saint-Symphorien qu'elle avait déserté devant les vagues de sifflets qui saluaient régulièrement l'entrée de l'équipe. Après Laval, ce fut Nantes (1-1 et 1-0) dans une demi-finale retour suivie par 25000 Lorrains en folie. Et après Nantes, c'était Monaco qui se présentait pour une finale à laquelle aucun des Messins n'aurait osé rêver trois mois plus tôt. La preuve en était que des garçons comme Bernad, Rohr ou Pécout avaient déjà pratiquement conclu leurs transferts.

La proximité de la finale faisait oublier à tous leurs préoccupations particulières, d'autant plus que le FC Metz était porté par toute une région.

En crise, la Lorraine se reconnaissait dans ces semi-inconnus du football français, mal chaussés et presque enguenillés, qui partaient s'attaquer aux princes monégasques descendus de leur rocher dans des habits de lumière. Metz au Parc, c'était une autre manifestation de la Lorraine à Paris qui, si elle n'apportait pas de solution aux problèmes de la sidérurgie, avait le mérite de ressembler à une évasion de quelques heures.

Henryk Kasperczak avait bien compris l'impact psychologique que représentait sur ses joueurs le soutien de toute une région et il s'en était singulièrement servi dans la préparation de la finale. Quelques minutes avant le coup d'envoi, Pécout m'avait encore pris à part et m'avait dit : « Ce n'est pas possible que les Monégasques aient plus envie de gagner que nous. Ils jouent mieux, ont de meilleures individualités, mais nous allons tellement les presser qu'ils en perdront leur football. Alors ça se jouera avec les tripes. Il faut savoir souffrir, et Metz ne peut pas perdre. Tu verras, je vais regagner la Coupe de France, et on fera la fête au Lido. »

Le Parc faisait tout aussi pour aider les Messins. Il s'était vêtu aux couleurs des supporters lorrains venus par des

dizaines de cars, et les taches monégasques étaient bien éparses. A Paris aussi on aime voir le petit terrasser le géant, et le géant c'était bien Monaco qui avait échoué d'un rien pour le titre. Un géant cependant qui avait les pieds fragiles, minés qu'ils étaient par des mois de haute compétition, en championnat, en Coupe ou avec l'équipe de France.

On ne s'en aperçut pas lors des cinq premières minutes où les Bravo, Amoros, Genghini et autres Bellone, virevoltaient encore. Mais, dès qu'ils eurent placé quelques banderilles, dès que les Messins eurent ajusté leur dispositif de combat, le match prit son visage définitif. D'un côté des Monégasques qui n'avaient ni les ressources physiques ni les ressources morales pour imposer leur technique individuelle et collective, de l'autre des Messins prêts à mourir sur le terrain, regroupés en défense et au milieu, en gardant pointées sur le cœur monégasque ces deux flèches que sont Kurbos et Hinschberger.

Bien sûr Monaco pesait besogneusement sur la rencontre, mais sans jamais faire perdre la tête aux Messins. Une alerte pourtant à la 36e minute, quand Thys se brisa le péroné. Un drame pour le football, un drame pour l'homme qui devait se marier le lendemain... et qui le fit avec un énorme plâtre.

Un deuxième coup dur avec la blessure de Rohr, autre pièce que l'on croyait essentielle, aux environs de la 65e minute. Dernier danger enfin, deux minutes plus tard, quand Bellone seul à 20 mètres d'Ettore vit son tir repoussé magnifiquement par le gardien messin.

Le FC Metz avait épuisé son lot d'angoisses, il allait passer au stade des espérances. Alors que l'on attendait au milieu du terrain les petites merveilles

YVON LE ROUX PLUS HAUT QUE KURBOS
...sans jamais faire perdre la tête au Messin...



ETTORI À TERRE, HINSCHBERGER A MARQUÉ
...un peu plus qu'un brin de talent...

monégasques, Bravo, Bijotat, Genghini, Delamontagne, on ne vit plus que la vivacité, l'aisance de Jean-Paul Bernad et le coup d'œil d'Éric Pécout.

Metz avait souffert pendant une heure, Monaco souffrit pendant une autre.

Car on en arrivait bien vite à la prolongation. Trente minutes supplémentaires, c'étaient les trente minutes de trop pour les Monégasques. Ivres de fatigue, non pas de la finale elle-même mais de toute la saison, Ettori et les siens n'étaient plus capables d'un sursaut, fût-il d'orgueil. Les bras ballants, les yeux tristes, ils étaient une proie idéale pour des battants, pour ceux qui ont des tripes, aurait dit Pécout.

Les Messins en avaient à revendre. Les leurs et celles des 30000 supporters qui les poussaient. Les Rouge et Blanc semblaient comme figés dans la pelouse quand passaient les Grenats, sortes de trains à grande vitesse lancés à la conquête de la Coupe. Ettori l'avouera lui-même plus tard : « Après quatre ou cinq quarts d'heure de jeu, il était inutile de vouloir rechercher l'impossible. La meilleure chose pour nous était d'arriver sans casse aux penalties. La victoire finale se serait jouée sur un coup du sort mais notre chance existait. » Les Messins ne voulaient pas confier une victoire en finale de Coupe au hasard. Ils y tenaient trop et ils l'obtiendraient par leur hargne, leur organisation, leur cœur auxquels s'ajoutait un peu plus qu'un brin de talent.

Il revenait au talentueux capitaine Jean-Paul Bernad de lancer l'offensive décisive. Il revenait à l'impétueux attaquant de pointe Philippe Hinschberger de la conclure. Ce fut fait à la 102e minute.

Monaco aurait peut-être pu retrouver une chance si les Messins s'étaient alors recroquevillés sur eux-mêmes pour défendre leur maigre avance, abandonnant du même coup la direction du jeu à leurs rivaux.

Les hommes de Kasperczak étaient trop malins pour ne pas continuer à profiter de leur supériorité d'alors. Ils avaient marqué un but, ils en marque-

DEUXIÈME BUT DE KURBOS
...Metz avait fait sauter la banque...



LA JOIE DE BERNAD ENTRE LE PRÉSIDENT MITTERRAND ET ETTORE
...il restait la fête...

raient un second. Par l'autre fer de lance de l'attaque, Kurbos, lancé sur le flanc droit, et qui préféra tirer en force entre Ettori et le poteau plutôt que de servir Pécout démarqué au centre. C'était le bon choix, et à 2-0 Metz avait fait sauter la banque. Monaco repartirait de cette saison les poches vides...

Pour Metz il restait la fête, les sourires, les tapes dans le dos, les discours, mais surtout une immense et profonde joie. Ensuite, les lampions de la finale éteints, chacun retournerait vers ses problèmes. Une bonne partie des supporters continueraient à chercher du travail, Bernad et Rohr s'occuperaient de leurs transferts, Kasperczak rangerait une dernière fois les vestiaires avant d'émigrer vers d'autres cieux, Pécout prendrait la route de Strasbourg, son nouveau club, pour chercher un appartement, les dirigeants dresseraient leurs comptes, etc.

La Lorraine s'était évadée et avait touché le paradis quelques heures, le temps d'une final de fer. La suite se passerait, hélas ! sur terre...

LES NOTES DE FIN DE SAISON

Une fois l'école finie, l'heure vient de donner un classement où se mêlent le championnat, la Coupe de France, les Coupes d'Europe, où se mêlent aussi les coups d'éclat et les coups au cœur, où se mêlent encore les efforts et les mauvais gestes. Ces notes de fin de saison n'ont rien de mathématique, elles manquent même sans doute d'objectivité et sont le fruit d'un long balancement entre le cœur et la raison. Vive le premier mais vive aussi le dernier !

15,5/20 : Bordeaux et Monaco

La première place au champion, normal ! Du talent aux quatre coins de l'équipe, de Battiston à Lacombe, de Giresse à Tigana. Un parcours en dents de scie et une ultime victoire à Rennes pour un titre que l'on attendait depuis des siècles en Gironde.

Un coup de chapeau spécial à Marius Trésor que l'on ne reverra plus sur les terrains professionnels et à Christian Delachet, souvent critiqué et qui a montré une sacrée force de caractère. Une petite remarque pourtant sur le bulletin de fin d'année : « Doit soigner ses travaux en Coupe. » Deux défaites au premier tour de la Coupe d'Europe face à Leipzig, une élimination en Coupe de France face à un club de deuxième division, Mulhouse. De quoi se faire tirer les oreilles.

L'AS Monaco sur la même ligne, c'est un peu une récompense pour l'ensemble de son œuvre 84. Échec en championnat pour la bagatelle de dix buts, tout en ayant la meilleure défense de France. Échec dans la prolongation de la finale de la Coupe de France devant Metz. La satisfaction d'avoir été longtemps en course pour les deux trophées. La déception d'avoir tout perdu en quelques jours. La satisfaction d'avoir été la formation la plus séduisante de l'année. La déception d'avoir perdu 9 points à domicile. Confirmation, après Genghini et Amoros, de Le Roux, Bellone et Bravo au niveau international, et de Lucien Muller dans le gotha des entraîneurs... français.

15/20 : Auxerre

La révélation de la saison. Une incroyable série de neuf victoires stoppée à domicile par Paris S-G : Un fol espoir de conquérir le titre perdu, dans la dernière ligne droite, encore à domicile, face à Bordeaux. Neuf victoires à l'extérieur, une fraîcheur et une simplicité merveilleusement utilisées par un maître technicien, Guy Roux. On a trop longtemps parlé de Petit Poucet alors qu'évoluaient dans ses rangs les Bats, Janas, Lanthier, Ferreri, Szarmach, Boli et un certain Garande, nouveau roi des buteurs.

14/20 : Paris S-G

On ne peut pas être indifférent à cette équipe qui ne fait rien comme les autres.

Éblouissante parfois, à l'image de Safet Susic, elle peut devenir la plus terne du monde. Tristounette lorsqu'elle reçoit Glentoran, elle frôle l'exceptionnel sur le terrain de la Juventus de Turin. Raisonnables en début de saison, ses dirigeants limogent Lucien Leduc à cinq journées du dénouement. Et ça marche ! Georges Peyroche revient et Paris S-G se qualifie pour la troisième année consécutive en Coupe d'Europe. Un grand malheur qui en a certainement entraîné des petits, la terrible blessure de Pilorget à qui le poste de stoppeur de l'équipe de France semblait promis.

13,5/20 : Toulouse, Nantes et Metz

Toulouse y a cru jusqu'au dernier jour, jusqu'à l'échec en terre parisienne. Des matches retour remarquables, des coups de tonnerre à Monaco (3-2),



FERRERI, LANTHIER, SOUS LE MAILLOT D'AUXERRE
...une fraîcheur et une simplicité...

Rennes (5-1), des buts du cœur dans les dernières minutes, une homogénéité nouvelle due au talent de Jeandupeux et beaucoup de promesses pour l'avenir autour des Domergue, Bergeroo et autres Guy Lacombe.

Nantes a manqué sa saison mais Jean-Claude Suaudeau nous avait prévenus. L'effectif était trop juste et l'équipe ne pouvait se remettre ni des désillusions européennes face à Vienne, ni des longues absences de Touré ou Halilhodzic. Auxerre et Bordeaux vainqueurs à Saupin, on n'espérait même plus une place européenne malgré la constance de Bertrand-Demanes et de Bossis.

Metz, douzième du championnat avec une différence de buts négative, au niveau des ténors, c'est bien sûr la conséquence de la victoire en Coupe de France. L'équipe a longtemps flirté avec la relégation, mais le retour en forme de Pécout, les progrès de Hinschberger, la générosité et la solidarité de tous, ont sorti l'ensemble de la routine. De la chance au tirage au sort, de la volonté en demi-finale contre Nantes, de l'audace en finale face à Monaco. La Coupe méritait bien son Metz.

13/20 : Lens

Pas brillante, cette treizième place en championnat due à une défense qui a encaissé 66 buts et n'a jamais trouvé la bonne formule. De longues méformes de Vercruysse et de Piette, l'échec relatif des Polonais Ogaza et Tlokinski, les doutes de Tempet et de Xuereb, mille sujets de réflexion pour Gérard Houllier. Et deux sujets de satisfaction, les victoires européennes, dans un merveilleux stade Bollaert, sur Gand et Anvers avant l'histoire du caillou de Munaron (Anderlecht).

12/20 : Sochaux

Un petit bonhomme de chemin tranquille. Trois victoires à l'extérieur, trois défaites à domicile. Réveil d'Anziani en fin de saison avec 5 buts contre Toulon et une sélection en équipe de France. Avec Lucas et Fermier la nouvelle vague est en marche, mais elle perd Mosca qui va entraîner Rennes.

11,5/20 : Strasbourg

Plus de matches nuls, tu meurs... Dix-sept sur trente-huit rencontres, dont sept à domicile. Une formation trop prudente (Krimau demi !), traînant souvent son ennui avec un fond technique et tactique qui aurait dû permettre aux Alsaciens de faire mieux. Sunderman a promis que l'audace aussi serait alsacienne.

11/20 : Laval

Vingt-neuf buts marqués en 38 rencontres, une misère... Deux fois seulement trois buts dans le même match. La défense heureusement veillait, avec le grand Schtroumpf Godart. Et pourtant une saison dont on se souviendra en Mayenne grâce à la Coupe d'Europe. La « une » du football international avec l'élimination de Kiev. Et tout un public qui a scandé « Merci Laval, merci Laval, merci Laval. »

Une leçon pour beaucoup...

10,5/20 : Lille et Bastia

Quarante-neuf buts marqués, quarante-neuf encaissés, une place en milieu de tableau, on aurait pu croire que Lille avait passé une saison tranquille. Erreur, on a grogné beaucoup et, à l'arrivée, Dos Santos s'en va, Christophe s'en va, Ricort s'en va. L'exode... mais il reste une pléiade de jeunes talents.

Des remous aussi à Bastia, avec un Tarentini qui s'en va et revient, et de l'argent qui s'en va sans revenir. Le mythe de l'invincibilité dans l'île est parti aussi puisque quatre équipes y ont gagné et quatre autres en sont revenues avec un point. Un échec retentissant le jour où Olmetta s'est incliné six fois à Cannes, en Coupe de France.

10/20 : Rouen et Toulon

La moyenne pour les Normands qui ont épinglé Bordeaux, Monaco, Auxerre, Nantes et Toulouse à leur tableau de chasse. Mais, pour Beltramini comme pour les autres, la saison a été longue. L'enthousiasme ne suffit pas, mais que l'équipe est sympathique !

La moyenne pour Toulon, seulement 16e du championnat (objectif que visait d'ailleurs Christian Dalger), mais superbe demi-finaliste de la Coupe de France. Monaco a tremblé encore et on reparlera des Onnis, Courbis, Benedet et Paganelli.



LAURENT ROUSSEY (TOULOUSE) AVEC BUISINE (ROUEN)
...à la lutte jusqu'au dernier jour...

9,5/20 : Nancy

Sept défaites à domicile, une attaque qui ne passe pas la barre des 40 buts, une défense flottante allant même jusqu'à encaisser 7 buts à Rouen, c'était trop pour espérer jouer un rôle. Les temps ont été durs mais ils le seront encore puisque Jeannol a pris la route de Paris.



TACLE DE RIO (NANTES) SUR STOPYRA (RENNES)
...l'un quitte Rennes, l'autre y arrive...

9/20 : Brest

On est passé près du « plouf » dans la rade de Brest. Il a fallu attendre la dernière soirée pour échapper au couperet. Il est vrai qu'avec une seule victoire à l'extérieur, il était difficile d'atteindre ses objectifs. Et pourtant, avec Pardo, Muslin, Maroc, Henry, Njo-Lea, le matériel humain était de qualité.

7/20 : Saint-Étienne

Les Verts ne sont plus les Verts. Roger Rocher en prison pour quelques mois, des scandales à la pelle, une odeur de soufre dans les couloirs et des larmes sur le terrain. On a changé de président, on a changé d'entraîneur, mais on n'a pas évité sept défaites dans le chaudron désormais éteint de Geoffroy-Guichard. Une page s'est tournée dans la douleur, malgré les efforts de Castaneda, Ribar ou Daniel. Les Verts en deuxième division.

6,5/20 : Nîmes

Morisseau est un bon gardien, c'est sûr. La défense nîmoise a encaissé 70 buts, ça c'est sûr aussi. Le maire voulait une grande équipe, mais l'effectif était trop juste. Seul Nygaard avait la pointure pour épauler les jeunes de valeur du club, c'était insuffisant. Il faut tout recommencer maintenant, mais en deuxième division.

6/20 : Rennes

Un an... Rennes ne sera resté qu'un an en première division. Stopyra, Mazur, Horsman, Bezaz, Hiard devaient conduire le club vers le sommet, ils l'ont renvoyé en enfer. Les nouveaux ont vite fait figure d'accusés, Jean Vincent aussi. Le président Dimier a hésité à changer d'entraîneur en cours de saison, et l'équipe s'est liquéfiée au fil des matches. Un gâchis, surtout pour le formidable public de la Route de Lorient.



LE COUP DE CHAUD VENU DU FROID

Bordeaux et Metz faisaient donc la fête, Saint-Étienne pleurait ses illusions perdues, le Racing hésitait encore entre le Parc des Princes et Colombes, les professionnels faisaient leurs valises. Pour la mer, la montagne ou la campagne, et une vingtaine d'entre eux pour un petit village caché au fond de la vallée de Chevreuse, Saint-Lambert-des-Bois. C'est là-bas, dans un ancien prieuré, que l'équipe de France préparait sa grande aventure européenne, celle qui devait conduire au premier titre de son histoire.

Car on avait beau fouiller et refouiller dans les poches du football français, on n'y trouvait jamais d'or. La demi-finale de 1958, la demi-finale de 1982, le grand Reims et le vert Saint-Étienne avaient approché des portes du paradis, mais personne n'y était jamais entré en 80 ans de compétition.

Et, si l'on devait remplacer le crêpe noir par des dentelles de mariée, c'était bien en ce mois de juin 84 où toute la France épousait la bande d'un Michel Hidalgo qui ouvrait son dernier bal. Le premier datait de 1976, d'un France-Tchécoslovaquie (2-2) au Parc des Princes où l'on avait vu, entre autres débutants, Maxime Bossis et Michel Platini. Et le France-Danemark du 12 juin était le soixante et onzième tour de valse de Michel Hidalgo. Des victoires, beaucoup (36), des défaites, moins (19), mais toujours des heures pas comme les autres, faites de communions avec les joueurs et d'impuissance lorsqu'il était sur le banc.

Mais, cette fois, c'était encore plus important. Les conditions étaient réunies pour un triomphe. Une préparation minutieuse dans les montagnes de Font-Romeu, des entraînements rationnels parsemés de matches amicaux qui n'avaient cessé de montrer des améliorations, à l'exemple du dernier France-Écosse (2-0), un groupe sans faille où ne pouvait naître aucun des incidents qui avaient perturbé l'avant-Mondial, et des détails particulièrement soignés.

Michel Hidalgo le savait : l'un des dangers qui planait sur l'équipe de France était une dramatisation de l'événement. Les belles sorties de 82 en Espagne, l'avantage de jouer à domicile, le talent personnel de Michel Platini étaient autant de facteurs qui plaçaient la France dans le rôle périlleux de favori, et il était obligatoire de mettre les joueurs un peu à l'extérieur du monde pour qu'on ne leur rabâche pas les oreilles avec la compétition.

Seuls les journalistes, une heure par jour, avaient le droit de franchir les deux barrages policiers qui interdisaient l'entrée du domaine du prieuré et d'arriver jusqu'à une pelouse cernée d'arbres où Michel Hidalgo tenait sa conférence de presse traditionnelle. Il avait un peu des allures de Saint Louis rendant la justice sous son chêne, et, autour de lui, les journalistes, sagement assis sur des chaises, écoutaient ses sentences :

« J'essaie de marier l'entraîneur et le groupe. J'essaie d'instaurer une forme de vie commune avec acceptation réciproque, sans recours à la notion d'obéissance. Je veux aider l'individu à s'épanouir dans la liberté, la dignité. Je veux être un guide, pas un chef. »

« S'il n'existait pas un côté humaniste dans le sport, celui-ci n'aurait pas les vertus qu'on lui connaît. A la limite, je préfère passer pour un faible parce que je suis tolérant que de me comporter à la manière d'un adjudant. »

« Moi, j'ai la chance de travailler avec des gens bien. »

« Deux ou trois fois j'ai failli tout quitter, notamment lors du Mondial 1978 en Argentine, à cause d'une campagne que je n'ai toujours pas comprise. Dans ces moments-là on donne beaucoup, on se

vide, car on a du mal à dresser un rempart contre toutes les attaques extérieures. Cela ne dure que quelques heures. On s'endort avec des idées noires mais on se réveille avec l'envie de se battre, d'aller jusqu'au bout. »

« Il est terrible de devoir éliminer quelqu'un au moment de la formation de l'équipe. C'est le côté le plus dur de ce métier. Je crois que je ne m'y ferai jamais... »

« Il est simpliste de prévoir une finale entre la France et l'Allemagne. Ce serait faire fi des autres équipes engagées. Mais, puisque nous sommes en quelque sorte investis d'une mission nationale, nous devons nous en accommoder. »

« Si la France perd, ce sera plus spécialement la défaite d'Hidalgo et de Platini, je le sais. »

Et, pendant que le sélectionneur tenait son auditoire sous le charme de ses petites phrases, les joueurs confiaient aussi leurs états d'âme, au coin d'un arbre, sur un banc ou au milieu de petits groupes. Michel Platini était bien sûr le plus entouré. En français, en italien, en anglais, il ne cessait de répéter sa confiance dans l'équipe de France, sa méfiance vis-à-vis du premier adversaire, le Danemark. Il est vrai que l'équipe de France, en Argentine comme en Espagne, avait manqué son entrée en scène.

Saint-Lambert, le 7 juin 1984.

Dans un peu plus de deux semaines, on connaîtra le nom du prochain champion d'Europe, et nul aujourd'hui ne peut affirmer qui de l'Allemagne, la Belgique, la Roumanie, la Yougoslavie, le Portugal, l'Espagne, le Danemark ou la France sera couronné. Il est bien évident que je crois aux chances françaises car nous aurons bien des avantages.

Celui d'avoir une belle équipe, d'abord. Complète dans toutes ses lignes, pratiquant un football agréable à jouer et agréable à regarder. Et sachant aussi se surpasser, comme elle l'avait prouvé lors du dernier Mondial.

Celui aussi d'évoluer à domicile. C'est vrai qu'à Paris, Nantes ou Saint-Étienne nous allons nous battre devant un public qui nous portera et qui croit en nous. Mais c'est là justement que réside le danger.

Je trouve qu'on nous a installés un peu trop vite en position de favoris, et le rôle est souvent dangereux. Pour devenir champions d'Europe, il nous faudra surtout ne pas croire que le titre est là, qu'il suffit de le ramasser, mais au contraire que nous allons devoir nous sublimer. J'ai en mémoire, et pour cause, ce qu'ont fait les Italiens en Espagne. Ils n'étaient pas favoris mais ont su se dépasser lorsque les événements le commandaient et aujourd'hui les voilà champions du monde.

Même si notre jeu est bien différent du leur, même si les Bleus de France ne ressemblent guère non plus à ma Juventus, il nous faudra d'abord beaucoup de leur rigueur pour imposer ensuite notre jeu plus fluide.

Car, ne nous trompons pas, les ennemis sont nombreux et il faudra se méfier de ces sept armadas venues à la conquête de la France.

Prenez le Danemark. Il n'est plus question de négliger une formation qui a éliminé l'Angleterre et qui nous a battus 3-1 en début de saison. Elle est une superbe mosaïque d'individualités où, au milieu de Lerby et de Simonsen, je vous conseille d'avoir à l'œil un certain Michael Laudrup. Celui-là, je le connais parce qu'il a évolué en championnat d'Italie, avec la Lazio Roma, tout en appartenant à la Juventus, et à moins de 26 ans il est capable de dynamiter toutes les défenses.

La Belgique sera notre deuxième adversaire dans le groupe I et la soirée du 16 juin à Nantes s'annonce mouvementée. Certains ont pu penser que les récentes

affaires de corruption mineraient cette équipe, mais je n'en crois rien. Il lui restera toujours cette formidable homogénéité, ce système de jeu qui nous gêne toujours, et j'y ajouterai personnellement un joueur que le monde du football sous-estime et qui a pour nom Frank Vercauteren. Son activité sur le flanc gauche est inimaginable et en deux ans il s'est affirmé comme le patron à la fois de la Belgique et d'Anderlecht, deux fois finaliste européen en deux ans.

L'ultime match du groupe, certainement décisif pour l'une des deux places qualificatives, nous opposera à une Yougoslavie un peu mystérieuse mais qui restera toujours une terre de beaux footballeurs. Ils sauront être offensifs et la rencontre promet d'être spectaculaire dans un stade Geoffroy-Guichard qui me rappellera bien des souvenirs. Il faudra avoir l'œil sur Safet Susic, mais avec Luis Fernandez dans nos rangs, son coéquipier parisien, les choses ne devraient pas trop mal se passer.

L'Allemagne paraît être en tête de liste du groupe II où elle aura sur sa route la Roumanie, le Portugal et l'Espagne. Elle représente toujours une formidable force collective qui échoue rarement. Tenante du titre, finaliste (hélas!) du dernier Mondial, elle arrive avec tous ses atouts et surtout un certain Karl Heinz Rummenigge. Voilà une star, une vraie, qui s'imposera, j'en suis sûr, dans les rangs de l'Inter de Milan, et que l'on verra beaucoup ces deux prochaines semaines, même si j'ai l'impression qu'il joue plus en retrait.

L'Espagne et le Portugal reviennent tous deux sur le devant de la scène et malheur à ceux qui les négligeraient. Luis Arconada et les siens vont vouloir faire oublier leur dernier Mondial et sans doute en ont-ils les moyens. Et Fernando Gomes, à la tête des Portugais, voudra confirmer, devant des milliers de supporters, tout le bien qu'on a pu penser de lui et de Porto après cette finale de Coupe d'Europe où ils avaient failli nous jouer un bien mauvais tour.

Reste la Roumanie. Je l'ai souvent vue jouer car elle opérait dans le groupe de l'Italie qu'elle a éliminée! C'est peut-être l'équipe qui pratique le moins bon football, mais c'est certainement la plus difficile à jouer, et je la vois comme un sérieux outsider.

Vous voyez bien qu'il faudra se méfier de tout le monde. Chaque match sera un âpre combat, mais j'en attends beaucoup de plaisir et de belles émotions, en espérant que les passions ne dépasseront jamais les limites du supportable, et qu'on gardera à ce football que j'aime tant la notion de jeu qui lui est essentielle.

Michel Platini

Il est vrai aussi que les Danois étaient tout simplement les derniers à avoir battu les Français: 3-1 à Copenhague, et un sacré coup de froid pour les hommes d'Hidalgo. Mais les conditions étaient bien changées. La rencontre d'ouverture se déroulait au Parc des Princes, un terrain où la France n'a pas perdu un match officiel depuis 1971.

Mieux, même, l'équipe de France avait gagné le tirage au sort effectué deux mois plus tôt et avait été désignée comme équipe recevante et le Danemark comme formation visiteuse. Ce n'était apparemment pas grand-chose, mais c'était la possibilité de choisir ses heures d'entraînement, d'évoluer sous ses couleurs traditionnelles et d'occuper le vestiaire de l'équipe locale.

Les Français étaient donc dans le vestiaire de Paris S-G, à gauche en entrant, « celui où on gagne », leur avait affirmé Pierre Gadoffre, le gardien des lieux. Et Platini n'aurait pas voulu du local d'en face, car c'était là qu'il avait établi ses quartiers en finale de la Coupe de France, avec Saint-Étienne, avant les défaites face à Bastia et Paris S-G.

Saint-Lambert, le 11 juin 1984.

Nous y revoilà... Je me demandais si on y arriverait un jour, à ce 12 juin. Le stage de Font-Romeu était parfait, notre séjour dans la vallée de Chevreuse l'est tout autant, mais je n'avais qu'une hâte : entrer dans le Championnat d'Europe et me trouver face à face avec les Danois.

Nous y voilà donc, j'en suis heureux, et pourtant c'est un match qui ne s'annonce pas facile. Je ne vous reparlerai pas de la valeur de ces Danois, que chacun connaît depuis leur victoire à Wembley, mais plutôt de notre inaptitude à réussir notre entrée dans les grandes compétitions. Souvenez-vous du Mondial argentin où nous nous inclinons contre l'Italie, souvenez-vous du Mondial espagnol où nous avons été étouffés par l'Angleterre. Il est évident que nous sommes plus à l'aise, généralement, lors du second match. Peut-être parce que nous sentons nos habitudes, comme dans un championnat, peut-être parce que le résultat devient important. Je ne sais pas exactement, mais aujourd'hui nous sommes prévenus et je sens toute notre petite troupe très motivée.

Dans un stage ordinaire, nous passerions de longs moments à jouer aux boules ou aux cartes. De la fenêtre de ma chambre, au prieuré de Saint-Lambert, je n'entends pas le moindre bruit de jeu. Les boules sont là, au beau milieu du parc, les cartes sont restées sur la table et l'atmosphère est à la concentration, presque au recueillement. J'aperçois Giresse et Lacombe assis côte à côte sur un banc, Amoros et Bellone qui devisent sous les arbres, Bossis qui marche seul.

Personnellement, je me sens bien, mais depuis la finale de la Coupe d'Europe avec la Juventus, je n'ai joué qu'un véritable match, contre l'Écosse, et ma forme est un peu mystérieuse.

Comme l'est d'ailleurs toute cette compétition. Les « grands » n'ont pas brillé ces derniers temps, et qui peut affirmer que les prochains champions d'Europe ne seront pas les Roumains ou les Yougoslaves.

Ou les Français, bien sûr... Mais nous en reparlerons dans les jours prochains. Une équipe comme l'Italie, malgré sa méforme lors de son élimination dans les qualifications de ce Championnat d'Europe, aurait été à mon avis la plus dangereuse encore, car c'est une équipe qui arrive toujours à retrouver ses marques dans les grandes compétitions. Rappelez-vous l'Espagne, où on ne lui donnait qu'assez peu de chances...

En ce lundi de Pentecôte, j'ai eu la surprise de voir arriver une bonne vingtaine de journalistes italiens. Ils m'ont presque kidnappé. J'ai même vu quelques Français qui faisaient « la gueule », mais j'aurai l'occasion de leur reparler durant ces deux semaines... Si bien sûr le Championnat dure deux semaines pour nous...

Michel Platini

Luis Fernandez avait même eu la possibilité de prendre la place qui est la sienne toute la saison, et il se sentait comme chez lui au moment de la cérémonie d'ouverture. Pas de faste, mais une simplicité de bon goût : 160 garçons, vêtus aux couleurs des huits pays, qui avaient expédié mille ballons dans les tribunes, et un serment prononcé par un jeune joueur de 12 ans, Christian Bourg, réclamant le meilleur esprit sportif et l'exclusion de la violence.

Quarante pays télévisaient ce match d'ouverture, mais les supporters danois n'étaient pas restés chez eux. En car, en voiture, en train, en avion, ils étaient 10000 à être venus et avaient envahi le Parc comme s'ils étaient 100000. Avec

bonhomie, avec bonne humeur, avec de la bière, avec des drapeaux, avec des cheveux blonds, avec des moustaches, avec leur femme, ils allaient faire d'Auteuil la porte de Copenhague. Et avec leur onze petits copains qui étaient sur le terrain, faire trembler cette équipe de France qui eut très chaud face à ces Vikings venus du froid.

Michel Hidalgo avait construit sa formation type autour de Bossis en défense, de Platini au milieu, et s'était décidé pour deux attaquants de styles bien différents, Lacombe, le remiseur, et Bellone, le baroudeur. Deux hommes que l'on retrouvait en action dès le coup de sifflet initial. La première attaque était un centre de Bellone, la deuxième un débordement d'Amoros sur lequel Lacombe, seul devant Qvist, manquait singulièrement de vivacité. Le ton était donné ?

Pas du tout. Ce n'était qu'une flambée des Bleus et, bien vite, le Danemark allait cadenasser l'équipe de France. En emprisonnant Platini, d'abord, avec un geôlier de luxe, Berggreen, formé à l'école du championnat d'Italie. Que le

Saint-Lambert, le 12 juin 1984.

A l'heure où vous lisez ces lignes, vous savez tout de ce France-Danemark qui a ouvert le Championnat d'Europe.

A l'heure où j'écris ces lignes, je ne sais encore rien.

Je suis toujours au prieuré, à Saint-Lambert, et j'attends le départ pour le Parc des Princes et l'ultime causerie de Michel Hidalgo. Dans la matinée, il nous a déjà longuement parlé, mais uniquement de généralités : « Nous aurons le destin que nous avons mérité, les gens nous attendent, nous ne devons pas les décevoir », a-t-il notamment dit, mais c'est dans l'entretien de 15 heures que sont données les précisions tactiques. Encore qu'en équipe de France, on n'ait pas de contraintes très précises. Nous avons la faculté, et j'espère que vous l'avez vu à la télévision, de passer d'un schéma à un autre. Le 4-4-2 de départ peut se transformer en un instant en un 4-3-3 ou un 4-2-4, selon les circonstances. J'ai l'intention, pour ma part, avec l'appui de Fernandez et de Tigana derrière, de jouer un peu plus en pointe que lors de nos dernières sorties et de bien tirer les coups francs sur le flanc gauche.

J'ai en tout cas rarement connu l'équipe de France aussi calme. Ce lundi s'est passé dans la tranquillité la plus totale. La promenade dans la forêt, le matin, était en particulier un enchantement. J'avais, comme la plupart des autres, envie d'être seul pour me concentrer et je n'ai pratiquement parlé à personne.

J'ai pourtant, dans l'après-midi, eu une petite conversation qui m'a fait chaud au cœur. Le téléphone a sonné alors que j'allais commencer ma sieste. C'était Marco Tardelli qui m'appelait d'Australie où il est en tournée avec la Juventus. D'Australie, vous vous rendez compte... Simplement pour me souhaiter bonne chance. C'est merveilleux. Il m'a raconté que cette tournée de la Juve était bien difficile et qu'alors qu'ils croyaient être en vacances, ils se heurtaient à des adversaires qui donnaient beaucoup de coups. La veille, c'est le président Boniperti qui m'avait appelé. Vraiment, cette Juventus est un grand club.

Il me reste encore, avant de quitter notre retraite, à préparer mon sac. C'est vite fait, car je n'y mets que ma trousse de toilette et une paire de chaussures. Avec des crampons métalliques malgré le beau temps car, à Font-Romeu, il faisait si mauvais que je n'ai pas pu « casser » celles qui étaient dotées de crampons en caoutchouc. Cela ne devrait pas me handicaper, mais vous qui avez déjà vu le match, vous savez...

Michel Platini



DUEL ENTRE BOSSIS ET LARSEN
...une furia rouge de tous les instants...

capitaine de l'équipe de France fasse un pas et Berggreen lui coupait la route, qu'un ballon lui soit destiné et Berggreen était en interception. Sans brutalité, avec souffle et malice, le Danois mettait Platini en cage. Et l'équipe de France avec lui...

Engluée dans un milieu compact, serrée dans un étau rouge et blanc, elle ne pouvait donner la parole à ses petits prodiges. Elle aurait voulu parler finesse et technique, son partenaire répondait force et pressing. Et c'est dans un combat qu'elle se trouvait engagée. Avec, en face, du beau monde, un gardien, Qvist, froid comme les glaces, un libéro élégant, Olsen, un milieu sans faille et un attaquant hors du commun, Preben Elkjaer-Larsen. Le public du Parc le découvrait, mais dans les tribunes quelqu'un le connaissait bien, Francis Borelli.

Le président parisien avait longtemps hésité entre le Danois et l'Autrichien Niederbacher pour renforcer son effectif et, si son choix s'était finalement porté sur l'Autrichien, c'était non en raison de critères sportifs mais parce que le Danois ne réalisait pas l'unanimité sur le plan humain dans son club belge, Lokeren. Une grande gueule, quoi...

Une grande classe aussi et, associé au pressing de toute la formation danoise, il ne cessait de poser des problèmes. Heureusement, Bossis et Bats veillaient, et le gardien d'Auxerre avait même accompli une sorte de petit miracle sur une tête de Berggreen qui avait, trois secondes, pas plus ! oublié Platini.

Michel Hidalgo tournait et retournait dans sa tête les phrases qu'il prononcerait dans les vestiaires à la mi-temps, et l'arbitre avait déjà regardé son chrono à plusieurs reprises quand survint l'accident le plus désolant de cet Euro 84. Allan Simonsen, pour récupérer un ballon qui lui échappait, se lança dans un tacle désespéré où sa jambe heurta le genou de Le Roux qui convoitait la même balle. Aucune brutalité là-dedans, mais un engagement physique pas assez contrôlé en la circonstance et qui valut au Danois une fracture du tibia. Le championnat était fini pour lui, et les chœurs danois avaient des sanglots dans la voix en voyant Simonsen s'éloigner sur une civière. Les supporters français, de leur côté, avaient des raisons de s'inquiéter devant l'impuissance des leurs face à la générosité danoise.

« Ils ne vont pas continuer sur ce rythme pendant quatre-vingt-dix minutes, commença par dire Hidalgo en regagnant les vestiaires. Pas de panique. Durant les quarante-cinq premières minutes, il aurait fallu une mitrailleuse pour les faucher, maintenant nous allons les contrarier et profiter des espaces qu'ils vont immanquablement laisser. »

Les Danois ne baissèrent pas le pied tout de suite. Pendant dix minutes, on vit encore un bon coup franc d'Arnesen, une tête de Elkjaer-Larsen, et une furia rouge de tous les instants qui donnèrent son visage au début de la mi-temps.

Et puis Platini s'en mêla...

Les jambes de Berggreen, son ange gardien, devenaient lourdes, et le capitaine de l'équipe de France décida de placer quelques pointes vers l'avant. Un long centre de Battiston (61e), un autre de Bellone (63e) furent l'occasion pour



ALAIN GIRESSE TOUT EN FINESSE
...le signal de la révolte française...

lui de placer deux têtes superbes, pour Qvist de réussir deux arrêts magnifiques.

Le signal de la révolte française était donné, mais la forteresse danoise n'était pas encore prise. Fernandez, Battiston, Giresse, ne furent pas loin de conclure mais il était dit que dans ce championnat d'Europe rien ne se ferait sans Michel Platini. Giresse et Bellone venaient de voir une de leurs actions arrêtée à l'entrée de la surface. Le ballon traînait lorsque surgit à toute allure Platini. Une frappe sèche du droit et après avoir heurté légèrement la tête de Busk, la balle trompait Qvist.

La France avait gagné, les Français pouvaient aller s'empiler les uns sur les autres pour une pyramide de bonheur. Geste effectué en dehors du terrain, ce qui déplaisait fort aux autorités de l'Union européenne qui avaient bien recommandé aux arbitres de sévir à l'aide de cartons. Mais, pour le premier match, M. Roth avait décidé, semble-t-il, d'être bon enfant et il attendit une bonne minute pour faire reprendre le jeu.

Il restait une douzaine de minutes. Intenses, passionnées, où « il fallait se sortir les tripes », comme dira plus tard Platini. Où aussi il fallait savoir garder ses nerfs. Hélas !, trois fois hélas ! Manuel Amoros allait craquer. Il remontait, balle au pied, le terrain quand Jesper Olsen le tacla bien méchamment par-derrière. Amoros en conçut une rage folle. D'abord il jeta le ballon au visage



PLATINI PART EN DRIBBLE SOUS LE REGARD DE OLSEN
...on ne lui facilitait pas la tâche...

du Danois mais eut la malchance de le manquer. Sa colère donc ne tomba pas. Il se releva d'un bond, s'approcha du Danois encore assis au sol et lui décocha, au beau milieu de la figure, « le coup de tête le plus irréfléchi d'Europe », comme l'appellerait le lendemain Lionel Jospin.

Que pouvait faire d'autre l'arbitre, si tolérant jusque-là, sinon sortir un carton rouge et exclure le Monégasque? Plus rien ne se passa dans les trois dernières minutes mais la fête était un peu gâchée.

« Sur le moment, expliqua le lendemain Amoros, j'ai eu le sentiment de me faire justice, celle-là même que l'arbitre n'a pas su ou voulu rendre contre tous les coups que les Danois ont distribués pendant le match. Je suis persuadé que rien ne se serait produit si M. Roth avait sorti ses cartons auparavant. Ce sera une leçon pour moi. Je peux vous dire que je n'ai pas beaucoup dormi et j'espère simplement que la commission de discipline ne sera pas trop dure pour moi. »

Amoros craignait trois matches de suspension. Il eut effectivement trois matches de suspension et n'avait plus à espérer que la France aille jusqu'en finale pour, éventuellement, retrouver sa place.

A Saint-Lambert, le jeudi, on parlait donc beaucoup d'Amoros mais on parlait aussi beaucoup de Le Roux. Le stoppeur s'était blessé au genou en tentant une interception et avait cédé sa place, la dernière demi-heure, à Jean-François Domergue, l'inconnu de la sélection. Chacun s'intéressait au genou de Le Roux, que bichonnait le soigneur Jean-Paul Sereni, car c'était toute la défense qui ainsi boitait.

Ces deux pôles d'intérêt évitèrent sans doute la naissance d'une polémique. Car il avait été évident pour les observateurs futés et pour Platini lui-même que les Bordelais n'avaient guère donné le ballon au meneur de jeu de la Juventus. Platini s'en était même plaint auprès de Battiston, son copain de toujours, et le manège n'avait pas échappé à Michel Hidalgo non plus : « Nous avons mis Platini hors jeu, devait-il commenter au cours de sa conférence de presse quotidienne. En lui donnant la balle une fois de temps en temps on ne lui facilitait pas la tâche et on lui retirait son influence. Il convenait de le solliciter, pour fatiguer Berggreen, pour le troubler aussi, car il aurait souffert devant la technique de Michel, et pour enfin récolter des coups francs bien placés. »

C'était un aveu de la mauvaise utilisation de Platini, pas un procès des Bordelais qui n'y avaient certes mis aucune mauvaise intention mais avaient été victimes de leurs automatismes du championnat. Forte d'une première victoire et de deux points précieux, l'équipe de France avait donc pu apprécier dans la sérénité, le lendemain et le surlendemain, le talent nouveau de Scifo emmenant les Belges face aux Yougoslaves de Susic, la baisse de régime de Rummenigge et des Allemands devant le Portugal et la pauvreté de Roumanie-Espagne. Bref, jusque-là tout allait bien.

Saint-Lambert, le 13 juin 1984.

Je viens de m'isoler dans ma chambre pour voir le résumé télévisé de ce France-Danemark, et j'en ressors avec des impressions bizarres.

J'ai d'abord grimacé en revoyant le traitement que m'a fait subir Berggreen. Celui-ci a bien appris le jeu à l'italienne. Il ne m'a pas lâché. Je ne peux pas dire qu'il ait fait beaucoup de fautes (j'en ai commis aussi), mais il ne m'a jamais laissé le moindre espace. Il coupait toutes mes courses et je n'avais pas la moindre possibilité de prendre le match en main. Après la blessure de Simonsen, lorsque la balle était en touche, je lui ai demandé de me laisser tranquille trois secondes pour que je rende le ballon aux Danois. Il m'a répondu : « Pas question ! » et a continué à me suivre. Et dire que les journalistes belges m'ont déjà annoncé que Vandereycken, un autre « Italien » s'occuperait de moi à Nantes. Quel plaisir en perspective !...

J'ai ensuite refait la grimace en voyant le peu de ballons que j'avais touchés. J'ai souvent eu l'impression que les Bordelais avaient tendance à jouer entre eux, poussés certainement par leurs automatismes, mais on ne peut vraiment pas dire que j'ai été gavé de ballons et j'en ai même touché deux mots à mes coéquipiers.

J'ai enfin beaucoup ri en revoyant ce but de la 78ᵉ minute. Surtout en me regardant courir comme un fou, le doigt en l'air vers les virages. J'ai pris des habitudes italiennes et j'ai explosé vers le public comme je le fais à Turin. Sur le but lui-même, il s'est instauré une petite polémique entre la presse française et la presse italienne. L'une soutient que le but doit m'être accordé, l'autre qu'il doit être officialisé comme marqué par Busk contre son camp. Je vais vous donner mon avis : je m'en moque complètement... Je n'ai jamais fait de fixation sur le record de Fontaine. Ce que je peux dire, c'est que mon tir partait dans le cadre et que nul ne peut savoir si le gardien l'aurait arrêté ou non. Ce qui n'a aucune importance d'ailleurs, l'essentiel étant que l'arbitre l'ait accordé. Et qu'ainsi on ait gagné, je pèse mes mots, le match le plus dur, le plus difficile, le plus physique, le plus éprouvant que l'équipe de France ait jamais joué au Parc des Princes.

Michel Platini



LES CINQ DE LA BEAUJOIRE

En changeant de résidence, en passant de Saint-Lambert au domaine d'Orvault, dans la banlieue nantaise, l'équipe de France n'avait pas changé d'état d'esprit. Malgré les soucis que lui procuraient la suspension d'Amoros et la blessure de Le Roux, elle paraissait toujours détendue et concentrée, à la veille d'affronter les Belges. Elle était même ravie d'évoluer dans le nouveau stade de la Beaujoire, que même Maxime Bossis, le régional de l'étape, ne croyait pas aussi confortable. Le bon match des Belges contre les Yougos-

Nantes, le 14 juin 1984.

Après nos débuts parisiens, nous avons pris la route de Nantes. Sans problème, ou presque. Le car qui nous conduisait de Saint-Lambert-des-Bois à l'aéroport d'Orly est, en effet, tombé en panne. Nous avons été sauvés par un bus des transports parisiens qui passait par là, mais nous avons tout de même failli manquer l'avion. Nous aurait-il attendus ? Je le crois...

Mercredi soir, j'ai naturellement suivi le match Belgique-Yougoslavie à la télévision. Les Belges m'ont fait excellente impression, surtout après qu'ils eurent ouvert la marque. Ils ont changé les hommes, mais pas le système. Leur grande force est le milieu de terrain, qui comprend quatre joueurs aux styles assez différents mais très complémentaires.

Malgré tous les changements qu'elle a subis, la défense a également bien tenu le coup, même après la sortie pour blessure de Clijsters. On peut faire toutes les supputations que l'on veut, mais dans les grandes occasions, les « diables rouges » sont toujours là. Ils ont découvert, en outre, un très bon joueur en la personne de Enzo Scifo. Il ne perd pas le ballon, et possède déjà, à 18 ans, une assurance surprenante. On comprend mieux pourquoi les Belges ont voulu le naturaliser si vite, et ce que le football italien a peut-être perdu...

Après cette soirée lensoise, le Championnat d'Europe me paraît bien lancé. Les équipes engagées pratiquent un football de qualité, avec de bonnes individualités et un sens tactique très poussé. Je regrette seulement ce qui est arrivé à Simonsen. C'est triste. J'avais rencontré Allan au Danemark, et l'avais trouvé très sympathique. Le Roux n'est cependant nullement responsable de cet accident. C'est même le Danois qui est allé sur lui.

Je vais désormais préparer le deuxième rendez-vous contre la Belgique. Sans arrière-pensée, car chaque match a son histoire. Les Belges ont leur système propre, à nous de nous adapter. Nous ne jouerons évidemment pas le nul, mais un point serait déjà intéressant. Après les deux premières rencontres du groupe, on peut déjà commencer à spéculer.

Au nouveau stade de la Beaujoire, j'espère que le public français sera vraiment avec nous. Car, jusqu'à présent, on a surtout entendu les Danois et les Belges. Au fond de moi-même, je tiens énormément à remporter ce match, car, à Nantes, j'ai toujours perdu, aussi bien avec Nancy qu'avec Saint-Étienne. J'y ai même pris quelques raclées...

Michel Platini

laves ne troublait personne, et tous étaient détendus.

Tous sauf Le Roux dont le genou était toujours douloureux, tous sauf Domergue qui se demandait s'il remplacerait Le Roux, tous sauf Tusseau qui ignorait s'il occuperait le poste d'Amoros, tous sauf Bellone qui se sentait menacé par Six, tous sauf Six qui était en concurrence avec Bellone, tous sauf Lacombe qui n'était pas certain d'avoir convaincu, tous sauf Rocheteau qui croyait son heure venue, tous sauf Michel Hidalgo qui puzzlait et repuzzlait une équipe dans sa tête.

Si bien que la veille du match il se présenta aux journalistes l'air penaud en commençant: « Désolé, je ne peux pas vous donner l'équipe et ce n'est pas de la mauvaise volonté. Trop de choses dépendent de la participation ou non de Le Roux. Il y a un problème d'équilibre de la formation à trouver en fonction des choix qui seront faits en défense. J'aurais aimé décider aujourd'hui, parce que, quand l'équipe est connue, tout le monde ressent une sorte de libération. Mais là, impossible... »

Tout était clair: rien n'était clair.Il avait été trop simpliste de prévoir, en cas d'absence de Le Roux, Domergue stoppeur et Tusseau arrière gauche. Michel Hidalgo préparait un piège, mais lequel?

Le samedi matin, sept heures avant la rencontre, Yvon Le Roux était parti avec Henri Michel sur l'ancien terrain d'entraînement du FC Nantes, la plaine des Basses-Landes, pour un ultime test. Les premières courses s'étaient bien passées mais, dès qu'il s'était agi de frapper le ballon, la douleur était revenue. Le Roux ne jouerait pas.

Dominique Mignon, l'envoyé spécial de l'Agence France-Presse, apprit donc quelques minutes plus tard le nom des onze titulaires qui évolueraient en fin d'après-midi, mais sans connaître leur place et leur rôle, et il fallut attendre 17 h 15 et les premières actions pour comprendre que Michel Hidalgo avait déclaré une guerre tactique aux Belges. On avait souvent loué l'organisation des diables rouges, on les avait vus souvent malmener les Français, et Hidalgo n'était pas fâché de les défier sur un terrain où ils étaient, croyait-on, invincibles. C'étaient tous les carcans du football moderne qu'Hidalgo balayait d'un revers de la main.

Nantes, le 15 juin 1984.

J'étais persuadé, avant ce premier tour, que toutes les équipes joueraient d'abord pour ne pas perdre à l'occasion de leur entrée dans la compétition, et toutes les images que j'ai pu voir à la télévision m'ont prouvé que j'avais raison. Nous pourrions presque, aujourd'hui, en être à un point partout. Les buts belges et le mien ont été relativement heureux. En revanche, je reste persuadé que la qualité des rencontres va sensiblement s'améliorer, car il ne va rapidement plus y avoir de place pour les calculs et beaucoup vont devoir attaquer pour conserver une chance.

Une chance que les huit équipes ont encore car aucune, je dis bien aucune, ne me paraît aujourd'hui au-dessous du lot et j'affirme qu'il est trop tôt pour les juger.

L'Allemagne nous avait toujours habitués à présenter une pléiade de grands joueurs et on est un peu étonné de ne compter cette année que deux véritables vedettes, Rummenigge et Stielike. C'est vrai aussi qu'elle n'a pas été très impressionnante contre le Portugal, mais je suis certain qu'elle demeure un formidable rouleau compresseur dont beaucoup auront à souffrir. J'ai entendu Beckenbauer critiquer, comme beaucoup d'autres, le rendement de Rummenigge en milieu de terrain. Là aussi, on va bien vite en besogne. D'abord, Rummenigge souffrait peut-être de son ménisque et à ce niveau le moindre bobo est un énorme handicap. Alors, attendons

pour le juger, car je ne peux pas croire que les techniciens allemands se trompent sur le potentiel d'un tel joueur.

J'ai retrouvé le Portugal comme j'avais vu Porto en finale de la Coupe d'Europe, avec les mêmes qualités, des qualités qui s'exprimeront sans doute plus lorsque les matches seront plus soutenus.

Même remarque pour les Espagnols et les Roumains. Obnubilés par leur désir de ne pas perdre, ils n'ont pris aucun risque, mais on a vu, quand les Roumains étaient menés au score, qu'ils étaient capables de réussir de très bons mouvements offensifs, je dois même avouer qu'ils m'ont surpris, moi qui les avais trouvés désagréables et même méchants dans les confrontations éliminatoires avec l'Italie.

Dans le groupe I, il est évident que la Belgique a été assez brillante lorsqu'elle a mené, mais après avoir vu ce match, je me pose une question. Comment mes amis italiens ont-ils fait pour laisser Scifo se faire naturaliser Belge. Il sait tout faire ce garçon, et sans jamais le moindre geste inutile. La Yougoslavie a bien joué une demi-heure, mais son manque d'efficacité l'a condamnée en même temps qu'une certaine carence physique. Il serait imprudent pourtant de la condamner avant Danemark-Yougoslavie, où Susic et les siens vont se retrouver devant une équipe qui m'a produit une forte impression et que nous n'avons vaincue que sur un coup de dés.

Dans ce petit tour d'horizon, je ne vous ai pas parlé de cette équipe de France, qui a surtout montré un formidable esprit de combat au Parc. Sur nous aussi on en saura plus après le France-Belgique de ce soir, un match où il faudra essentiellement ne pas laisser l'adversaire développer ses contre-attaques. Il s'agira de perdre le moins de ballons possible et, en tout cas, se replacer immédiatement. Patrick Battiston, qui lit par-dessus mon épaule ce que j'écris, est apparemment d'accord. Il est vrai que nous le sommes souvent. C'est mon meilleur copain en équipe de France depuis plus de cinq ans et je ne partage ma chambre qu'avec lui. C'est aussi le plus tolérant et le seul qui supporte l'incroyable pagaille que je mets dans la chambre...

Michel Platini

Le 4-2-4, le 4-4-2, le 4-3-3, tout cela n'existait plus. Domergue était devenu un arrière gauche, Bossis et Battiston deux arrières centraux alternant le marquage de Vandenbergh et la couverture, Fernandez inventait un système de frein sur Vercauteren dans tout le flanc droit, Tigana était un véritable libéro pour les trois milieux, Giresse, Platini et Genghini, et les deux attaquants, Lacombe et Six, avaient surtout pour mission de conserver le ballon en attendant le renfort des hommes du milieu pour conclure.

Un nouveau pari de Michel Hidalgo, qui n'en était pas à son premier, mais qui poussait l'innovation encore plus loin.

Il prenait un risque certain car la logique aurait voulu qu'il ne bouleverse pas son royal milieu de terrain et qu'il conserve une défense classique. Depuis longtemps, Hidalgo avait dans l'idée, pour renforcer le potentiel offensif de la sélection, de faire monter d'un cran un défenseur. C'était acquis, et les Belges ne s'en remettraient jamais.

Ils n'avaient même pas eu le temps de voir quel était le piège tendu par Hidalgo que déjà une partie de l'affaire était faite. Vandereycken, venu du calcio, comme Berggreen, avait fauché Platini et le coup franc n'était pas, ma foi, en mauvaise position.

Un peu loin pourtant pour qui vous savez. Une petite pichenette sur la droite et c'est Battiston, le costaud et le copain, qui déclenche une frappe lourde de mauvais présages pour Pfaff. La barre elle-même semblait apeurée à



PLATINI A BRISÉ LE RIDEAU BELGE ET VA MARQUER LE PREMIER BUT
...au nez et à la barbe des Rouges...

l'idée de renvoyer ce boulet et elle le fit en tremblant, expédiant le ballon à vingt bons mètres. Là même où rôdait encore Michel Platini. Un contrôle au nez et à la barbe des Rouges, blancs pour l'occasion,quelques pas pour les éliminer et un tir du pied gauche aussi soudain que précis.

« Je me demanderai toujours où il a pu passer, le ballon », racontera plus tard Jean-Marie Pfaff.

En une poignée de secondes, les Français menaient 1-0 et plus rien ne pouvait ébranler leur confiance. La charnière centrale ne grinçait pas, Tigana avait entamé l'incroyable marathon qui, sous la chaleur nantaise, le mènerait à la gloire, Giresse et Platini multipliaient les gestes de haut niveau, Genghini déséquilibrait l'édifice adverse.

Pendant un quart d'heure, pourtant, plus sous la houlette de Ceulemans que de Scifo, les Belges entreprirent de briser l'élan bleu. Une tête de ce même Ceulemans, une autre de Vandenbergh leur laissèrent croire un instant qu'ils étaient toujours de la race des seigneurs.

Giresse les détrompa aussitôt avec un but exemplaire. Six, sur l'aile droite, exécutait admirablement ce qu'on lui avait demandé. Récupérant un ballon difficile, il le gardait, temporisait, et attendait l'arrivée d'une autre tunique bleue, Jean Tigana. Celui-ci devait déjà boucler son huitième kilomètre mais sa lucidité était intacte. Son copain Giresse était dans les parages. Un double une-deux et le lutin bordelais, devenu indispensable à l'équipe de France à l'âge de 30 ans, s'offrait un face à face avec Pfaff dont il sortait victorieux par un chef-d'œuvre de balle piquée.

Les Belges étaient dans les cordes, déjà sonnés, déjà touchés, déjà battus. Que pouvait-on leur faire de plus pour les mettre KO ? Un courant d'air aurait suffi. Ce fut une tornade.

A l'origine, Six, un Six sous-estimé en général dans ce championnat et qui



DEUXIÈME BUT DE GIRESSE AU-DESSUS DE PFAFF
...tout était facile...

pourtant a tenu un rôle essentiel, même s'il ne sort plus vainqueur à tous coups de ses duels avec les défenseurs, Six donc s'en allant dribbler Pfaff, si vite qu'il ne peut redresser sa course pour marquer et préfère centrer de l'autre côté pour Giresse. La défense belge tourne sur elle-même et se précipite sur le Bordelais. Erreur, tragique erreur. Elle a laissé dans son dos, tout près d'un poteau, Luis Fernandez que les Belges avaient pris pour un arrière droit. Giresse voit tout sur un terrain, surtout les copains démarqués. Deux instants plus tard, Fernandez était entré, d'un coup de tête de maître, d'un maître coup de tête, dans le classement des buteurs.

Il n'y avait plus de Belgique. Elle était rayée de la carte du football. Le stade, les millions de téléspectateurs étaient sous le charme. Dans les vestiaires, à la mi-temps, Guy Thys avait eu besoin de s'asseoir un peu. Le plus terrible, c'est que le match n'était pas fini. Il aurait voulu repartir tout de suite, tourner la page, oublier. Il restait encore trois quarts d'heure. Court, très court, pour ceux qui souhaitaient revivre encore sous le charme français. Long, très long, pour ceux qui auraient encore à souffrir.

Trois jours plus tard, il faudrait encore se frotter aux redoutables Danois et mieux vallait garder des forces. Thys l'expliqua fort clairement et sans Vandereycken, avec Scifo pour six minutes pas plus, les Belges revinrent pour la deuxième partie de la fessée. C'était presque pire. Un cauchemar. Un rêve pour nous. L'équipe de France n'avait jamais été aussi belle. Elle était tout à la fois la Callas, Bach et Baudelaire. Une succession de chefs-d'œuvre. Tout était facile, tout était simple. Peu à peu, Platini, Giresse, Tigana et les autres se grisaient. Ivres de plaisir, ils jouaient et se jouaient, régalaient et se régalaient. Un festin de football. Un délice de jeu offensif. Une gerbe d'exploits.

A tel point que les Bleus faillirent en

oublier de marquer des buts. Il fallut que Platini s'en charge pour donner des allures de triomphe à ce qui était déjà une démonstration. Six encore qui s'en va et qui est fauché par Pfaff. Penalty. Platini à ras de terre en plein milieu. 4-0.

Rocheteau avait remplacé Lacombe, Tusseau l'ancien Nantais, Genghini, terrassé par des crampes, mais personne ne voyait la moindre différence. L'ensemble était si huilé qu'aucun rouage ne grinçait, et le public ne s'y trompait pas. Il prenait un tel plaisir qu'il se mit à taper dans ses mains en cadence, comme pour remercier les Bleus du plaisir exceptionnel qu'ils lui offraient.

Et on n'avait pas tout vu. Platini avait marqué du droit et du gauche. Il manquait la tête. A la 89e minute, il ne manquait plus rien. De quinze mètres, au moins, il avait trouvé, d'un superbe coup de tête, l'intérieur du poteau droit de Pfaff.

1, 2, 3, 4, 5... le compte était bon, et Michel Platini devenait le meilleur buteur en équipe de France, devançant Just Fontaine. Six quarts d'heures qui s'achevaient sur un coup de tonnerre. On aurait eu envie que le match ne s'arrête jamais, mais les héros quittèrent l'arène. La joie était dans leurs yeux, mais pas l'exubérance. Ils savaient qu'ils avaient fait quelque chose d'exceptionnel, mais ils ne l'ignoraient pas : ils n'avaient franchi qu'une étape.

Aussi savouraient-ils ensuite leur joie dans un grand calme, préparant, il est vrai, la terrible épreuve qui les attendait avec les journalistes. On ne peut pas dire en effet que tout avait été prévu dans ce domaine. Hidalgo parla au milieu d'un hall, Thys étouffé contre un grillage, Platini, Fernandez et Tigana au bout d'un couloir entre deux caméras de télé et Genghini par la fenêtre du car. Pas facile de saisir toutes leurs pensées, mais le plaisir coulait de chaque mot.

« Avec France-Danemark et France-Belgique, nous avons vu deux facettes différentes du talent de cette équipe.



SIX TENTE DE DÉBORDER DE GREEF
...une succession de chefs-d'œuvre...

Nantes, le 16 juin 1984.

J'ai vu après France-Danemark, à quel point c'était la cohue à la fin des rencontres, alors je préfère commencer ce billet d'aujourd'hui dans les vestiaires du stade de la Beaujoire, avant ce France-Belgique qui m'excite beaucoup. Le car vient de nous laisser à la porte de cette architecture assez extraordinaire, que j'ai découverte voilà deux jours. Je me suis tranquillement installé au frais car, dehors, je peux vous assurer qu'il fait chaud, très chaud. Cette chaleur peut évidemment jouer un rôle dans la rencontre, mais je serais surpris si c'était nous qu'elle gênait. Nous nous préparons ensemble depuis maintenant trente-trois jours, et ce serait bien le diable si le séjour à Font-Romeu ne nous était pas profitable. Il est vrai que là-bas, nous avons surtout connu la neige et le froid, mais notre dernière demi-heure face aux Danois a prouvé que nous étions prêts physiquement.

Plus préoccupants ont été les changements que Michel Hidalgo a dû apporter à l'équipe et qui font que chacun me paraît assez nerveux. Jusqu'à samedi 11 heures, on a pu penser que Le Roux jouerait et que les modifications seraient minimes. Le grand Yvon a fait un dernier essai au stade des Basses-Landes et il a dû renoncer. Je l'attendais quand il est revenu et lui-même m'a dit : « Je me sens un peu juste, j'ai comme une petite appréhension au moment de l'attaque du ballon et je préfère ne pas prendre de risque. »

Michel Hidalgo n'a pas été surpris. Il avait déjà parlé avec moi et quelques autres des solutions de remplacement, et il reconstruit l'équipe essentiellement pour ne pas laisser d'espaces aux Belges. Dès la fin du match, je vous dirai si ce plan a marché... A tout à l'heure !

***

Si vous avez regardé le match à la télé, vous savez maintenant que cela a marché. Et de quelle façon !!! Aussitôt après ce premier but, j'ai senti que nous étions dans un grand jour. Et ensuite, quel plaisir... Quel régal... Comme en Coupe du Monde, et, de plus, je marque trois buts, ce qui ne m'était jamais arrivé en match officiel, mais seulement lors d'un gala de l'UNFP.

Voilà Just Fontaine à trois buts et même s'il rechausse les crampons, il aura du mal à me rejoindre.

Je peux difficilement rester sérieux, tant j'ai été comblé par ce match. Quelquefois, le football est un jeu merveilleux et j'espère qu'il le restera en demi-finale et... en finale.

Michel Platini

Elle a d'abord su disputer un match physique où il fallait lutter avec réalisme. Elle vient d'en jouer un autre plus technique dans des conditions tactiques différentes. » (Michel Hidalgo)

« Nous avons dû modifier notre équipe et notre dispositif. Les joueurs ont su le faire. Il fallait la mentalité nécessaire pour accepter parfois de jouer un rôle qui n'est pas forcément le sien d'habitude. » (Michel Hidalgo)

« Il fallait absolument que je marque trois buts pour distancer Fontaine au classement des buteurs, car on m'avait dit qu'il allait se remettre à jouer. » (Michel Platini)

« J'avais manqué deux têtes contre le Danemark, alors je me suis fait couper les cheveux cette semaine. » (Michel Platini)

« Lorsque j'ai marqué le premier but, j'ai couru jusqu'à la ligne de touche, m'y arrêtant ostensiblement pour " chambrer " les officiels. Il faut n'avoir jamais

FRANK VERCAUTEREN SUR LA ROUTE DE PLATINI
...sous le charme français...

UN DUEL TIGANA-CEULEMANS
...ivre de plaisir...

joué au football pour nous interdire de manifester notre joie. » (Michel Platini)

« Que de plaisir et de satisfaction encore dans cette équipe de France. Une heure et demie presque exceptionnelle et cinq buts : c'est bien, mais ce championnat d'Europe n'est pas encore fini. » (Alain Giresse)

« Marquer un but est déjà quelque chose de formidable, mais en équipe de France c'est inexprimable. Je suis incapable de vous raconter ma joie. » (Luis Fernandez)

Et le car qui ramenait les Français au domaine d'Orvault mit longtemps à quitter le stade de la Beaujoire, comme s'il était difficile de s'arracher à cette terre de plaisir. On ne marque pas tous les jours cinq buts en compétition officielle. Si ! trois heures plus tard, le Danemark passait cinq buts aux Yougoslaves. Olsen, Larsen, Arnesen et consorts avaient regardé la première mi-temps de France-Belgique à la télévision, et sans doute en avaient-ils conçu quelques idées. Deux buts dans les vingt premières minutes, trois dans les vingt dernières : les Vikings confirmaient leur soif de conquête.

A côté, le groupe 2 paraissait bien pâle. Certes, Rudi Voeller, avant-centre de la RFA, avait donné, par deux jolis buts devant la Roumanie, une idée un peu plus séduisante de l'Allemagne, mais on voyait mal, après le petit match nul (1-1) entre Espagnols et Portugais, d'où viendrait la lumière.

Mais comment espérer trouver ailleurs la lumière qu'au-dessus de cette équipe de France...

Nantes, le 17 juin 1984.

Tout le monde croit que j'ai marqué trois buts contre les Belges et tout le monde se trompe. J'ai marqué dix fois plus, cent fois plus, mille fois plus et je les ai revus toute la nuit qui a suivi. Moi qui dors généralement très bien, j'ai passé deux heures avec ce France-Belgique plein la tête et plein les yeux. Et je frappais du gauche, et je frappais du droit, et je marquais de la tête. Cela n'arrêtait pas.

Et à chaque fois, je stoppais mes gestes de joie juste au bord de la ligne. Je me méfie des nouvelles consignes données aux arbitres et, vous l'avez peut-être vu après le premier but à Nantes, je ne suis pas sorti du terrain. Ce serait trop stupide de recevoir un avertissement pour une bêtise.

Nous voilà donc assurés d'une place en demi-finale, une place acquise avec un état d'esprit comme on n'en voit plus beaucoup. Songez que pas un d'entre nous, à 5-0, n'a songé à « chambrer » l'adversaire. Aurait-ce été la même chose dans le sens inverse ?

Demain, déjà, ce sera France-Yougoslavie. Beaucoup pensent que c'est un match sur lequel il faut faire l'impasse, mais ce n'est pas mon avis. D'abord, les victoires entraînent les victoires et il faut garder les bonnes habitudes. Ensuite, la première place du groupe peut se révéler très importante, il ne s'agit pas de la laisser échapper. Enfin, je tiens personnellement à ce que l'équipe de France et moi-même soyons brillants au stade Geoffroy-Guichard où le football français a connu des heures de gloire, où j'ai vécu aussi des moments inoubliables.

Un mot encore, avant de conclure, pour faire un peu de chauvinisme à l'italienne. Je trouve que ceux qui opèrent habituellement dans le calcio, Berggreen, Laudrup, Vandereycken et même Ludo Coek donnent une belle image du football italien. Et dire que Didier Six va peut-être nous rejoindre l'année prochaine, mais vraisemblablement chez un frère ennemi de Torino...

Michel Platini



DIEU A PEUT-ÊTRE UN FRÈRE

La troisième étape conduisait la France dans un des hauts lieux du football français. A Saint-Étienne, dans le chaudron de Geoffroy-Guichard, qui ne bouillait plus mais qui avait juré de retrouver tous ses degrés pour emmener les Bleus à la qualification.

La qualification était déjà acquise. Restait, face aux Yougoslaves, à préserver la première place du groupe pour éviter de rencontrer trop tôt sur sa route l'Allemagne. Car il n'était pas pensable que Rummenigge et ses amis soient victimes des Espagnols au Parc des Princes. Et puis, ne cessait de répéter Platini, « Il faut nous habituer à gagner, à toujours gagner. »

Le déménagement s'était effectué le dimanche en fin d'après-midi et il faisait presque nuit lorsque la troupe avait découvert Charbonnières-les-Bains. Encore une résidence tranquille et calme, encore un succès pour Henri Guérin, grand intendant de cette équipe de France à qui, pendant deux semaines, il ne manqua pas un bouton de guêtre.

Charbonnières-les-Bains, le 18 juin 1984.

Je me faisais une petite fête de retrouver Saint-Étienne et le stade Geoffroy-Guichard où j'ai vécu tant de grandes heures, mais je n'y serai que ce soir pour le match. Nous sommes en effet logés dans la banlieue lyonnaise, à Charbonnières-les-Bains, et c'est là que nous effectuerons nos entraînements. J'ai hâte pourtant de revoir les vestiaires. Je sais déjà que je ressentirai un petit picotement en passant la grande porte, en descendant les trois marches. Je traverserai ensuite la première salle et j'irai tout de suite vers le placard qui a été le mien pendant trois ans, au beau milieu.

En attendant, notre préparation suit son petit bonhomme de chemin et la journée de lundi a été calme. Une promenade dans le parc le matin et, avec Luis Fernandez, une partie de ping-pong assez échevelée que j'ai perdue. Un entraînement l'après-midi, mais rien de poussé car nous vivons sur l'acquis de Font-Romeu et il est de qualité.

Le midi, j'ai surtout vu des journalistes étrangers qui voulaient me faire parler du jeu à la française. Tout le monde est intrigué par nos options et il est vrai qu'elles ont de quoi surprendre. Je les résumerai dans cette formule : un numéro 1, trois numéros 5, deux numéros 6, trois numéros 10 et deux numéros 9. Ce sont toutes les tactiques classiques qui sont bousculées, mais si Michel Hidalgo a bâti un tel schéma, c'est qu'il dispose des joueurs pour le mettre en pratique. Je ris à l'idée de voir un tel système appliqué en Italie. Lorsqu'il y a deux numéros 10, c'est déjà la panique. Alors avec trois...

J'ai oublié également, dans mon compte rendu du lundi, de dire que j'avais guetté à la télévision les images des matches de l'Allemagne et de l'Espagne. Il se trouve en effet que nous voyagions de Nantes à Lyon au moment des rencontres et que je n'ai rien vu. C'est tout de même un peu ennuyeux et j'aurais, par exemple, aimé voir d'un peu plus près ce Rudi Voeller qui a marqué à deux reprises. Des fois qu'on se retrouve bientôt...

Michel Platini

Le genou de Le Roux était toujours à l'ordre du jour. La guérison était bien lente et il aurait été imprudent de prendre des risques. Michel Hidalgo reprit donc le même dispositif défensif qu'à Nantes, remplaça Genghini par Ferreri et fit débuter Rocheteau sur le terrain où il avait connu ses heures de gloire. Les anciens Verts étaient d'ailleurs nombreux à retrouver Geoffroy-Guichard, et parmi eux Michel Platini n'était pas le moins ému. Il ne m'avait pas caché la veille que la nervosité le gagnait, qu'il savait que sa gorge se nouerait lorsqu'il reverrait les vestiaires et que de plus les Yougoslaves tenteraient tout pour ne pas quitter l'Euro 84 sur une troisième défaite.

« Il n'a pas fermé l'œil à la sieste, m'avait encore raconté Battiston, et il n'a pas cessé de me parler de coup franc. »

Nervosité chez l'un, manque de concentration chez d'autres, la rencontre ne s'annonçait pas si bien. Et pourtant, Saint-Étienne était en fête. Jamais encore l'équipe nationale n'était venue dans ce stade où s'était réveillé le football français, et tous les glorieux anciens s'étaient donné rendez-vous pour un match amical contre les anciens Lyonnais. Polny, Piazza, Santini, Farizon, Synaeghel, Triantafilos, Revelli, Bathenay, Larqué, Saramagna, Bereta, Carnus : les souvenirs s'entassaient au fil des kilos superflus et tous attendaient

Saint-Étienne, le 19 juin 1984.

Peut-être parce que je leur marque aussi souvent des buts, peut-être parce qu'il ne me déplaît pas, à l'entraînement, d'aller de temps en temps dans le cageot, je ressens toujours une certaine complicité avec les gardiens de buts. C'est sans doute une race à part, mais je les aime bien et j'ai toujours de bons rapports avec eux, même lorsqu'ils sont adversaires et même lorsque je leur ai fait des misères.

Ainsi Zoff, pendant ma période difficile à Turin, a toujours été proche de moi et m'a défendu.

Ainsi Pfaff, même pendant le dernier France-Belgique, a encore su plaisanter avec moi. Vous ne l'avez peut-être pas remarqué à la télévision, mais en première mi-temps, alors qu'il était légèrement avancé, j'ai tenté de le lober du milieu du terrain. Mon tir a été totalement manqué, il s'en est saisi facilement mais, lui, avait bien vu quelle était mon intention. Il m'a fait un geste faussement menaçant du doigt, comme pour dire : « Non, Michel, pas à moi ça », et je lui ai répondu par un grand sourire et un signe de la main.

Vous vous demandez peut-être, alors que je suis à quelques minutes du coup d'envoi de France-Yougoslavie, pourquoi je vous parle de gardiens de buts aujourd'hui. Tout simplement parce qu'à la lecture de la presse, ces derniers jours, je m'aperçois qu'on passe un peu sous silence la qualité de Joël Bats. Après le France-Danemark du Parc, la première réflexion que je me suis faite sur le match c'est : « Heureusement qu'il était là... »

Chaque match, chaque entraînement confirme ses progrès et son potentiel. J'ai toujours dit que le gardien idéal devait être un compromis entre la sûreté de Zoff, la puissance et la souplesse de Schumacher et l'autorité et le placement de Curkovic.

Bats n'est peut-être pas encore tout cela, mais il en approche. J'ai admiré les réflexes de Bento, les sorties aériennes de Lung, la souplesse de Schumacher, la vista de Qvist, mais je n'échangerais personne avec notre Auxerrois.

Pourvu seulement que je ne lui ai pas porté la « scoumoune » à Geoffroy-Guichard !...

Michel Platini

TÊTE PLONGEANTE DE PLATINI, ET SIMOVIC S'INCLINE POUR LA DEUXIÈME FOIS
...on dirait qu'il joue avec un ballon téléguidé...

COUP FRANC, ET TROISIÈME BUT DE PLATINI
...avec lui, même les pieds sont intelligents...



PLATINI, MAÎTRE DES AIRS, AU MILIEU DE LA DÉFENSE YOUGOSLAVE
...un des grands de la race des buteurs...

avec impatience d'approcher cette équipe de France qui les enchantait.

On ne produit pas un chef-d'œuvre tous les trois jours, et la sortie stéphanoise allait d'abord se révéler délicate, parce que les Yougoslaves du jour n'étaient pas ceux de la veille.

« Le football se conjugue toujours au présent », devait dire plus tard Hidalgo. Après le « carton » contre le Danemark, les Yougoslaves se sont révoltés. C'est vrai qu'ils avaient meilleure mine, plus rigoureux en défense, plus coordonnés au milieu, plus incisifs en attaque. Ils pouvaient profiter aussi de failles dans l'édifice français. La potion magique qui avait pulvérisé les Belges avait cette fois un goût amer.

Fernandez était en difficulté sur le flanc droit devant Vujovic et surtout Sestic, Ferreri n'occupait pas le côté gauche, Platini revenait trop en arrière et du même coup Rocheteau et Six, trop isolés, manquaient à peu près tout ce qu'ils entreprenaient. Sans génie, les Yougoslaves mettaient peu à peu la main sur le match plus facilement que les policiers sur ces trois coqs qui n'en finissaient pas de picorer sur la pelouse.

Rien de dramatique pendant une demi-heure et soudain, à la 31e minute, un accroc dans le joli tapis de fleurs que l'ont tressait depuis une semaine sur cette équipe de France. Un départ de l'insaisissable Sestic, un relais avec Susic et une frappe de ce même Sestic en pleine lucarne. 667 minutes d'invincibilité de la défense française s'envolaient! De la défense, mais pas de Bats comme on l'avait dit en oubliant que si Bats n'avait effectivement pas encaissé le moindre but depuis le penalty espagnol de Rincon, il avait cédé sa place à Bergeroo pendant une demi-heure le jour de France-Autriche. Joël Bats ne voulait d'ailleurs surtout pas que l'on parle de record et il avait confié à Dominique Mignon, le reporter de l'Agence France-Presse dont les qualités ne cessent d'être un peu plus mises en évidence chaque jour: « Surtout ne lance pas cette histoire de total de minutes. Je fais tout pour ne pas y penser, personne ne m'en parle et je suis tranquille. »

Bats l'était encore plus maintenant, il ne serait pas hanté par le record, mais l'équipe de France était troublée. Le re-

pos survint donc au bon moment, encore qu'une reprise de volée de Giresse sur la barre aurait mérité un meilleur sort (44e). Il fallait faire quelque chose, c'était évident, et Michel Hidalgo abandonna cette espèce de 5-2 pour revenir à un schéma plus classique avec la rentrée de Tusseau à l'arrière, Domergue glissant en stoppeur et Battiston à droite, le retour de Fernandez au milieu, le passage de Ferreri sur le flanc droit de l'attaque et donc la sortie de Dominique Rocheteau.

« Les joueurs ont une nouvelle fois démontré, se féliciterait ensuite Michel Hidalgo, qu'ils pouvaient assimiler différentes formes d'organisation au cours du même match. Ce qui était vrai contre la Belgique ne l'était plus devant la Yougoslavie. Alors nous avons changé. »

A ce nouveau dispositif s'ajouta aussi après le repos un formidable sursaut d'amour-propre. Une révolte où l'un des meneurs était à nouveau Jean Tigana dont on disait qu'il n'était immobile qu'en une seule occasion sur le terrain, pendant les hymnes. Aux quatre coins du terrain, il rameutait tout son monde et lançait offensives sur offensives, sachant que la réussite serait forcément au bout puisque Michel Platini était là.

Un Michel Platini dont Hidalgo allait dire : « Avec lui, même les pieds sont intelligents. On dirait qu'il joue avec un ballon téléguidé. Il nous fait vivre des instants privilégiés et magiques. Et, sans diminuer les immenses mérites des autres, c'est une grande chance de l'avoir dans son équipe. »

Mais qu'avait donc réalisé Platini pour mériter d'être encensé à ce point? Il avait tout simplement renversé le cours du match en marquant trois nouveaux buts. Trois buts tous les trois jours. Et il avait même poussé la coquetterie jusqu'à marquer encore du droit, du gauche et de la tête.

Le compte était bon. Très bon, même. Le seul but de la France face au Danemark, trois des cinq contre les Belges et les trois devant la Yougoslavie. Sept en 270 minutes ! du jamais vu à ce niveau.

Ceux qui en doutaient encore, qui pensaient que Zico (dominé en championnat d'Italie) Maradona (effacé en Espagne) ou Rummenigge (en perte de vitesse) pouvaient lui disputer la place de numéro un mondial, étaient définitivement convaincus.

Incontestablement, son expérience italienne l'a transformé. Déjà à Saint-Étienne il avait commencé à montrer qu'il pouvait être autre chose qu'un admirable meneur de jeu et un tireur de coups francs. Après deux années de calcio, il sait aujourd'hui défendre et tacler (quelques chevilles danoises et yougoslaves ne diront pas le contraire), se battre 90 minutes et, surtout, ayant acquis les vertus du réalisme, il est devenu un des grands buteurs.

Longtemps après le dernier coup de sifflet de France-Yougoslavie, alors que le contrôle antidopage l'avait retenu une heure, il me confiait : « Lorsque je me suis à nouveau senti en réussite en début de seconde mi-temps, j'ai décidé de rester traîner aux avant-postes pour marquer. Marquer toujours, marquer encore, car finalement en football il n'y a que les buts qui comptent. » L'Italie a changé le rêveur de Nancy, c'est sûr, mais plus que jamais son nom s'écrit avec un P, comme Pelé. Comme le Brésilien, il est capable à lui seul de diriger une équipe et de renverser le cours d'un match. Comme le Brésilien, il peut rayonner au milieu du terrain et être décisif dans les zones de vérité.

Dans son sillage, l'équipe de France volait de nuage en nuage. Même si Platini ne serait pas ce qu'il est sans la qualité exceptionnelle de toute cette équipe de France, les joueurs eux-mêmes reconnaissaient tout ce qu'il leur apporte. S'il en fallait une preuve, elle aurait été donnée par ce commentaire de Didier Six à la sortie de Geoffroy-Guichard : « Dans ce match, il y a eu Platini, Platini, Platini... et nous. »

Platini, Platini, Platini avait d'abord été un coup de patte gauche pour devancer la sortie de Simovic après une ouverture de Ferreri (59e), une fabuleuse tête plongeante à la réception d'un cen-

tre de Battiston (61e) et un coup franc en pleine lucarne avec deux pas d'élan (76e).

Geoffroy-Guichard n'en croyait pas ses yeux. Le surnaturel avait pris possession du Forez. Le maître était parmi nous. Un téléreporter brésilien devait demander ensuite à Platini :

— Pouvez-vous vous comparer avec Pelé ?

— On ne compare pas Dieu à un joueur de football, répondit modestement Platini.

Mais Dieu a peut-être un frère...

Et la fête aurait été totale sans une stupide décision de l'arbitre suisse M. Daina. Qu'il siffle à la 80e minute un penalty pour une faute de Bossis sur Deveric, rien à dire. Mais qu'il fasse retirer ce penalty de Radanovic superbement arrêté par Bats était une grave erreur de jugement. Le ralenti de la télévision devait confirmer l'impression visuelle, Bats n'avait pas bougé avant la frappe. Voulant montrer son autorité à bon compte M. Daina s'était trompé et avait privé Bats d'une immense joie. Les gardiens, fussent-ils au petit niveau, qui ont déjà arrêté un penalty savent ce que je veux dire. Bats se consola prestement à la pensée de l'excitante demi-finale qui l'attendait quatre jours plus tard à Marseille.

Mais quels seraient donc les autres élus ? Dans le groupe 1, ce serait le vainqueur de Belgique-Danemark, donc les Belges qui menaient 2-0 après 39 minutes de jeu. Eh non, ce furent de formidables Danois, revenant par un penalty d'Arnesen, égalisant par une tête de Brylle, puis s'imposant par une percée du phénoménal Larsen.

Moulin-de-Vernègue, le 20 juin 1984.

Et dire qu'avant ce France-Yougoslavie, j'étais nerveux comme une puce. J'avais été incapable de dormir pendant la sieste, et avec Battiston nous avions beaucoup parlé, notamment, je ne sais pas trop pourquoi, de coups francs. Ce qui explique qu'après le troisième but, il soit venu vers moi pour me dire à l'oreille : « Pour quelqu'un qui n'a pas fermé l'œil, trois buts, ce n'est pas trop mal... »

Effectivement, le moins qu'on puisse dire, c'est que je suis en réussite, mais cela m'amuse un peu que l'on découvre aujourd'hui que je marque des buts. J'en ai toujours marqué, par exemple 25 une saison avec Nancy, et personnellement je ne me sens pas plus fort maintenant que lorsque j'étais à Saint-Étienne. Je rate toujours assez peu d'occasions (pourvu que ça dure...), deux contre le Danemark, une face à la Belgique et si un changement est intervenu, c'est sans doute au niveau de la mentalité. Le passage à Saint-Étienne m'avait déjà appris qu'il fallait jouer pour gagner et à la Juventus je suis devenu encore plus fort moralement.

A la mi-temps, pourtant, je ne me doutais pas que je marquerai à nouveau trois buts. Je ressentais une légère douleur au mollet. J'ai juste entendu Michel Hidalgo dire que Tusseau rentrait et je suis parti me faire masser dans une salle voisine.

C'est d'ailleurs dans cette salle que j'ai passé un bon moment à l'issue de la rencontre. Là, se déroulait le contrôle anti-dopage auquel j'ai satisfait avec une certaine difficulté, et après avoir bu beaucoup d'eau. Les deux Yougoslaves ont eu encore plus de mal et ont ingurgité de la bière et du coca. Il est vrai que j'y suis plus habitué, car, en Championnat d'Italie, le contrôle est obligatoire après chaque match et j'ai été tiré trois fois au sort cette saison.

Cela ne me dérange pas et je peux même vous dire que je souhaite encore être contrôlé deux fois dans ce championnat d'Europe. Ce qui voudrait dire que nous serions en finale...

Michel Platini

TÊTE DE MACEDA SOUS LES YEUX ANGOISSÉS DE STIELIKE, LITTBARSKI ET BRIEGEL
...Jupp Derwall était chômeur...

SCHUMACHER AU FOND DE SES FILETS
...l'Allemagne n'est plus une grande équipe...



Dans le groupe 2, tous les calculs étaient possibles, mais l'Allemagne était en position de force. Un nul lui suffisait devant l'Espagne. Elle partit pour faire mieux mais les poteaux, à trois reprises, l'en empêchèrent. Une grande équipe se serait remise de ces coups du sort. La RFA, avec des Rummenigge, Briegel et Stielike usés et malgré un grand Schumacher, n'est plus une grande équipe.

Le grand libéro blond, Antonio Maceda, en apportait la preuve à la dernière minute en catapultant de la tête le ballon au fond des filets de Schumacher. L'Allemagne, tenante du titre, était éliminée. Jupp Derwall, son entraîneur, était chômeur.

A Nantes, le Portugal buta longtemps sur l'organisation roumaine et il fallut, en fin de match, la rentrée du vieux Nene pour que le stade s'embrase et que s'affichent les deux demi-finales: France-Portugal à Marseille et Espagne-Danemark à Lyon.

On pouvait espérer des rencontres animées et équilibrées. On ne pouvait supposer qu'elles entreraient dans la légende.

LA SÉCURITÉ A L'EURO 84

L'attentat des Jeux Olympiques de 1972 à Munich est encore dans toutes les mémoires et il n'est plus une grande compétition sportive qui n'ait son service de sécurité. C'est même l'un des points cruciaux de toute organisation, et le championnat d'Europe des Nations n'a pas échappé à la règle. Le secrétaire d'État chargé de la Sécurité publique, M. Joseph Franceschi, s'occupa très tôt de l'affaire et, en accord avec le directeur général de la Police nationale, M. Verbrugghe, il confiait à la direction centrale de la Sécurité publique, sous l'autorité du préfet Jean-Louis Dufeigneux, la responsabilité de conduire les opérations de sécurité.

Dès le mois de septembre 1983, plusieurs importantes réunions rassemblaient l'état-major d'Euro 84, des membres des cabinets du Premier ministre, du ministre délégué au Temps libre, à la Jeunesse et aux Sports, du secrétaire d'État à la Sécurité publique, du directeur général de la Police nationale, ainsi que M. Dufeigneux et son conseiller technique.

Deux militaires de haut rang de la gendarmerie nationale participaient également aux réunions, puisque celle-ci devait être amenée à collaborer aux opérations de surveillance et d'escorte des équipes résidant dans des secteurs placés sous sa responsabilité.

Le champ d'action des forces de sécurité fut défini autour de trois grands axes : les délégations, les stades et les centres de presse, et les installations de retransmission de TDF et de l'EDF.

Dès la phase de préparation, le Comité national d'organisation d'Euro 84 émettait le souhait que deux fonctionnaires de police, parlant si possible la langue du pays concerné, soient attachés à chaque délégation, assurant ainsi une protection permanente.

Cela constituait une première, et la direction centrale de la Sécurité publique, malgré la difficulté de trouver des policiers parlant des langues aussi peu usitées que le roumain, le yougoslave ou le danois, relevait le défi.

Un appel d'offre fut lancé. Parmi les candidats, le cabinet de la DCSP, en liaison avec M. Chatard, commissaire du service d'information et de relations publiques du ministère de l'Intérieur et de la Décentralisation, par ailleurs membre de la FFF et ami personnel de Michel Hidalgo, procédait à une sélection sévère fondée, dans un premier temps, sur une parfaite connaissance d'au minimum une des six langues considérées et sur des qualités professionnelles solides et affirmées.

Les seize hommes retenus reçurent, grâce à la collaboration du service de sécurité de l'Élysée, une formation portant sur les techniques de protection rapprochée.

Chaleureusement accueillis par les délégations dès leur prise de service, ces fonctionnaires assurèrent des missions aussi diverses que : la protection rapprochée des sportifs, la préparation des déplacements et des escortes motocyclistes, la mise en place des gardes statiques autour des hôtels, les transferts des équipes vers les aérodromes et les stades, la surveillance des entraînements, le filtrage de la presse et des supporters, les contacts avec les autorités municipales et préfectorales, l'interprétariat occasionnel lors d'interviews ou de conférences de presse...

Participant pleinement à la vie des délégations, ils s'attachèrent à régler les détails souvent mineurs auxquels peuvent se trouver confrontés des groupes résidant en terre étrangère, contribuant ainsi à assurer à tous ces sportifs le séjour le plus agréable possible.

Et souvent, au sein des équipes, on les considéra comme les 21e et 22e joueurs.

Afin d'éviter des débordements nuisibles à tous, un système très élaboré fut mis en place.

Un bouclage du périmètre réservé aux officiels, aux joueurs et aux porteurs de billets fut instauré autour des stades.

Dans le but de parer à d'éventuels gestes répréhensibles tels que jets de pétards, de fusées, de bouteilles ou d'objets pouvant occasionner des blessures, une visite des sacs et des paquets fut effectuée, à l'entrée des stades, par les personnels de la Fédération avec l'appui des effectifs de police présents.

Pour citer des chiffres, lors de la finale France-Espagne du Parc des Princes, 3500 bouteilles et 2200 fusées et pétards furent confisqués.

Des fonctionnaires furent discrètement répartis à proximité et à l'intérieur des tribunes, avec pour mission d'intervenir courtoisement mais fermement auprès des éventuels fauteurs de troubles.

18000 hommes participèrent ainsi aux divers services d'ordre, à Lens, Lyon, Marseille, Nantes, Strasbourg, Saint-Étienne et Paris.

Les centres de presse situés dans ces mêmes villes furent surveillés de façon continue durant leur période de fonctionnement.

Un système de surveillance des installations de retransmission de TDF et d'EDF avait été mis en place également afin d'éviter toute malveillance pouvant interrompre la diffusion des images télévision et des communications téléphoniques relatives au Championnat d'Europe, et aucun incident n'a pu être relevé dans ce domaine.

Chacun a pu se rendre compte que les dispositifs de sécurité sont restés extrêmement discrets malgré leur importance.

On a également constaté qu'il n'y a eu aucun jet de fusée ou de pétard durant toute la compétition, qu'aucun terrain n'a été envahi par la foule et qu'aucun affrontement n'a eu lieu dans les tribunes.

C'est la première fois qu'une telle chose se produit dans une compétition d'une telle importance.

Le résultat s'est révélé à la hauteur des espérances, et les autorités sportives tant françaises qu'étrangères ont manifesté leur satisfaction à cet égard, particulièrement pour la qualité et l'efficacité des fonctionnaires affectés à la protection rapprochée.

M. Jacques Georges, nouveau président de l'UEFA, a lui-même déclaré que c'était la première fois qu'il rencontrait un service d'ordre aussi discret, aussi efficace et aussi souple.

LE VOYAGE AU BOUT DU SURNATUREL

Le moulin de Vernègue, dans la banlieue d'Aix-en-Provence, avait pris un petit air de fête, ce soir-là. On fêtait un sacré carré d'as. Les 29 ans de Michel Platini, Jean Tigana et Max Bossis, les 27 ans de Jean-François Domergue, et on y avait même ajouté les 50 sélections de Platini et de Six.

A deux jours d'une demi-finale de championnat d'Europe, il n'était pas question de faire une java, même bleue, mais on avait ouvert quelques bouteilles de champagne. Michel Platini s'était contenté de tremper les lèvres dans sa coupe, car depuis deux ans il a supprimé tous les acides de son alimentation. Depuis que Pierre Faucher, kinésithérapeute à Cachan, l'a guéri d'une pubalgie tenace qui le minait, par un traitement homéopathique et un régime diététique d'où sont exclus des produits du genre champagne, fraise, tomate, porteurs d'acides qui se déposent sur les tendons. La renommée de Pierre Faucher avait d'ailleurs fait son chemin en équipe de France et aujourd'hui il

Moulin-de-Vernègue, le 21 juin 1984.

Aujourd'hui, nous en savons donc un peu plus. Seuls l'Espagne, le Portugal, le Danemark et nous-mêmes sommes de la fête. Et, à Marseille, ce sont les Portugais qui seront sur notre route. Une équipe difficile, ne serait-ce que parce qu'elle a des points de ressemblance avec la nôtre. En finale de la Coupe des Coupes, contre Porto, j'ai eu l'occasion de voir à quel point ils jouaient bien au ballon et comme ils étaient remarquablement organisés. Ce sont des footballeurs intelligents, proches du style brésilien et il faudra être très attentif.

Pour cette demi-finale, nous nous préparons à une cinquantaine de kilomètres de Marseille et c'est surtout la récupération qui est à l'ordre du jour. Après un petit entraînement commun, Michel Hidalgo avait proposé jeudi matin quelques jeux facultatifs à une ou deux touches de balle, et j'ai réussi le petit exploit d'être de toutes les équipes qui... ont perdu. Je n'étais vraiment pas en veine et pourtant c'était le jour de mes 29 ans. Le matin, le téléphone avait sonné très tôt et c'était Laurent, mon fils, qui me souhaitait un bon anniversaire. J'avais déjà eu mon cadeau avant de quitter Turin : un superbe bracelet, que je ne quitte pas.

A midi, pour les photographes, Bossis, Domergue, Tigana et moi-même, avions posé devant un grand gâteau. Mais le vrai, celui de l'amitié, était prévu entre nous dans la soirée.

On a bien sûr beaucoup parlé de l'élimination de l'Allemagne ; avec trois balles sur les poteaux en première mi-temps, il était écrit qu'ils ne pouvaient pas gagner. L'histoire du football est pleine de ce genre de matches où, finalement, on encaisse un but à la dernière minute. Cela ne suffit pas à condamner cette équipe d'Allemagne. On ne doit pas la juger sur un but qui l'élimine au dernier instant, mais sur son palmarès de ces dernières années. Elle a été et reste une des meilleures formations européennes.

Malheureusement, en football, on oublie parfois un peu trop vite...

Michel Platini

compte notamment parmi ses clients fidèles Rocheteau, Tigana, Giresse, Lacombe, Battiston, Tusseau ou encore, dans une autre discipline, Yannick Noah.

Autour de la table et des petits fours les conversations allaient bon train, et on évoquait bien sûr cette surprise de dernière minute, ce but de Maceda qui avait tout changé. On s'était presque habitué, dans le camp français, à l'idée de retrouver les Allemands, deux ans après Séville, et il n'en était pas un qui n'avait rêvé d'une formidable revanche.

« J'aurais effectivement aimé les rencontrer, affirmait ainsi Tigana. J'ai toujours la demi-finale de Séville en travers de la gorge et il m'aurait plu d'effacer un tel souvenir. »

Michel Hidalgo, en revanche, n'était pas mécontent au fond de lui-même que les choses aient tourné ainsi :

Moulin-de-Vernègue, le 22 juin 1984.

Quelle vie! La traditionnelle conférence de presse, avec les journalistes, m'a miné. Au fur et à mesure que la compétition avance, que l'échéance se rapproche, ils sont de plus en plus nombreux.

Au début, je ne voyais que des Français ou des Italiens, mais maintenant les Portugais, les Espagnols, les Danois, les Allemands sont là. Hier, au Moulin-de-Vernègue, c'était le sommet. Pendant une heure, on ne m'a pas lâché une seconde, et j'ai dû répéter cent fois la même chose. En français, italien ou anglais, ça va, mais en portugais il fallait un interprète. A la presse écrite, aux radios traditionnelles à la télévision, sont venues s'ajouter les radios libres et je ne connais pas une personne sur dix de celles qui m'interrogent.

Et pourtant, je reste très calme et j'essaie d'être aussi agréable que possible. Je sais que les journalistes n'ont pas un métier très commode et j'essaie de leur faciliter la tâche. Voilà deux ans, j'aurais été moins patient, mais mon passage en Italie a dû m'apporter de la maturité car je supporte maintenant très bien ces (petits) inconvénients de la réussite.

J'ai donc dit et redit qu'avec la Juventus j'avais rencontré en finale de Coupe d'Europe Joao Pinto, Lima Pereira, Sousa, Frasco et Gomes, cinq des hommes que nous retrouverons cet après-midi à Marseille, que Porto, comme le onze national, m'était apparu vif et inspiré, et surtout très bien organisé, qu'il faudrait donc faire preuve de beaucoup de prudence.

Une opinion que m'a encore confirmée dans l'après-midi la vision au magnétoscope du dernier Roumanie-Portugal. Avec la chaleur et le vent qui nous attendent au Stade Vélodrome, la rencontre ne s'annonce pas facile. Le jeu peut en être modifié et nous aurons besoin de toutes nos réserves. C'est pourquoi nous avons, dans la matinée de vendredi, effectué un entraînement assez court. Une séance toute en vivacité sous la conduite de Marc Bourrier. Une séance qui n'a pas dû apporter beaucoup d'indications à Michel Hidalgo pour la composition de l'équipe, mais qui nous a décontractés.

Elle m'a permis de constater d'ailleurs que j'accusais une certaine fatigue et la sieste a été la bienvenue. En revanche, pour la dernière nuit avant le match, j'avais peur de ne pas dormir. Alors, comme je le fais depuis quelques mois, j'ai pris un cachet. Pas très puissant, mais suffisant pour ne pas rester éveillé et ne pas faire dix fois le match dans la nuit.

Et puis, lorsqu'on rêve, les matches, fussent-ils une demi-finale de Championnat d'Europe, sont toujours plus faciles...

Michel Platini

« L'idée d'affronter les Allemands m'inquiétait un peu plus que les joueurs, disait-il, sans doute parce que j'ai mieux connu la période où nous ne faisions pas le poids. Cela dit, la RFA a été nettement moins dominatrice que par le passé. Mais, quand on joue comme elle l'a fait en seconde période face à l'Espagne, on s'expose à ce genre de désillusion. »

Hidalgo pourtant n'aimait pas que dans les allées du moulin de Vernègue on parle trop de l'Allemagne. Le présent, c'était maintenant le Portugal qui arrivait avec des ambitions nouvelles.

« Cette équipe possède une certaine forme de vie, répétait le sélectionneur, avec de bons techniciens, vifs et habiles dans le dribble. Sa défense a beaucoup gagné en solidité, ses petits gabarits du milieu me font penser à des puces qui sautent sur le porteur du ballon, et ses attaquants, Jordao et Gomes, sont toujours capables de coups d'éclat. Je ne voudrais pas qu'on minimise les forces de l'adversaire. C'est ma crainte. »

Il en était un, au moins, dans cette troupe que Hidalgo n'avait pas besoin de stimuler particulièrement, c'était Jean Tigana qui allait jouer la demi-finale contre le Portugal dans la ville, Marseille, qui l'avait vu grandir, et le jour de son anniversaire.

Né le 23 juin 1955 à Bamako, au Mali, Jean Tigana a en effet vécu à Marseille dès l'âge de 3 ans. C'était le temps du HLM des Caillols. Aujourd'hui, Jean est devenu grand. Il habite une belle villa de Gironde avec un gazon digne de celui de Wimbledon. Grâce au foot. Toulon avec un premier contrat de 1 600 francs par mois, puis Lyon et le vrai décollage. Bordeaux enfin et les premiers honneurs.

Mais Marseille garde toujours ses faveurs. « C'est toute ma jeunesse, la famille, les amis, avouait-il à Dominique Mignon. Quand j'ai un coup de barre, je redescends me changer les idées, me refaire un moral et c'est là que je retournerai en fin de carrière. »

Jean adorait aussi Marseille version football. C'est Naples sans le Vésuve mais avec son volcan : un certain Stade Vélodrome. « J'y ai usé des fonds de culottes dans les populaires, se souvenait-il. Là-bas, c'est vraiment différent, rien à voir avec les autres villes. J'ai assisté à des défilés incroyables après les victoires en Coupe. Je n'avais alors d'yeux que pour Skoblar et Magnusson, mes idoles. »

Désormais, c'était Tigana l'idole, et les spectateurs qui le regardaient. Ils en auraient assurément pour leur argent car notre homme tenait une forme resplendissante. « Physiquement, j'ai énormément travaillé à Font-Romeu et j'en récolte aujourd'hui les fruits, expliquait-il. Mais évoluer dans une telle équipe, avec Platini dans cet état-là, engendre plus le plaisir que le doute. Nous sommes aussi beaucoup plus unis que par le passé. En 1982, quand nous avions quartier libre, chacun partait de son côté. Cette année, on se retrouve toujours tous ensemble. »

A la limite, on serait presque tenté d'affirmer que tout va trop bien dans cette équipe. Mais Tigana réfutait l'excès de confiance. « Le titre de favori ne veut rien dire. Souvenez-vous de McEnroe à Roland-Garros. Honnêtement, je ne crois pas que cela nous arrivera. » Le Bordelais, lui, sentait déjà la tension monter. « Le jour du match, je fais le vide, je m'isole complètement. Je ne réponds pas au téléphone, je vois la télévision sans la regarder. Ce n'est pas aujourd'hui que je vais changer. »

En revanche, le Portugal était en pleine mutation depuis qu'on avait rappelé à la tête de la sélection Fernando Cabrita qui, à 58 ans, faisait figure de gamin par rapport à son prédécesseur, Otto Gloria, 76 ans. La qualification pour cet Euro 84 aux dépens de l'URSS avait été une première réussite, la participation à la demi-finale en était une autre. Dans la retraite portugaise, on était en joie mais on gardait l'œil sur la petite merveille, Chalana, sorti sur une civière lors de Roumanie-Portugal. Le genou, talon d'Achille des footballeurs, était touché et les médecins ne le quittaient pas. Il était indispensable au plan que

Marseille, le 23 juin 1984.

Vous savez si nous sommes finalistes du Championnat d'Europe. Au moment où j'écris, je suis toujours dans l'incertitude. Tout juste Michel Hidalgo vient-il de nous annoncer la composition de l'équipe. Cela s'est passé simplement, comme d'habitude, « Dans les buts, Joël, à l'arrière Patrick, Max, et Yvon... ».

Nous retrouvons donc Le Roux au centre de la défense et Lacombe en attaque, comme le premier jour contre le Danemark, et je ne vois pas pourquoi ça marcherait plus mal.

Plus inquiétant, en revanche, était le vent. C'est presque un lieu commun de le dire, mais le vent c'est vraiment l'empêcheur de jouer en rond. Les trajectoires sont difficiles à apprécier, les contrôles et les passes deviennent approximatifs et les tirs sont une aventure. De plus, on respire difficilement et, avec la chaleur qui règne sur Marseille, ce n'était pas une promenade de santé qui nous était promise.

Heureusement, l'environnement au Stade Vélodrome paraissait devoir être des plus sympathiques. Avec du soleil plein le cœur le public marseillais devait pouvoir nous porter comme savaient le faire nos tifosis italiens. Et de plus, dans les tribunes, il y avait des gens que j'aime bien. Mon père, bien sûr, qui a suivi tous les matches de l'équipe de France et avec qui je parle tous les jours depuis le début de la compétition.

Le président de la Juventus ensuite, dont je souhaitais particulièrement la présence. Je l'ai invité personnellement ; mon homme d'affaires, Bernard Genestar, a affrété l'avion qui m'emmène généralement de Turin à Saint-Cyprien et il est allé le chercher dans l'après-midi. Avec M. Boniperti sont venus aussi M. Trapattoni, l'entraîneur, et des amis pour lesquels j'avais obtenu des places grâce au président Sastre.

Cette présence italienne m'a beaucoup touché. Vous voyez bien que j'ai raison quand je dis que la Juventus est le plus grand club du monde. Reste que nous pouvons être éliminés, et alors fini le football pour un moment. Je boucle mes valises, je retrouve ma femme et mes enfants et tout le monde en vacances. Non sans être passé par Saint-Cyprien pour mes stages à Grand Stade.

Au milieu des enfants, j'oublierai certainement la déception qui serait la mienne et je retrouverai quelques vertus d'un jeu qui existe aussi ailleurs qu'en haute compétition.

Mais, si je ne pouvais rejoindre Saint-Cyprien que vendredi prochain, après la finale et avec un titre européen en poche, ce ne serait pas plus mal.

Michel Platini

Cabrita avait dressé pour lutter contre l'ogre français. Un ogre qui se présentait au Stade Vélodrome avec tous ses atouts puisque le samedi matin Hidalgo avait levé les derniers doutes : Le Roux jouerait et la défense aurait une ossature classique, Six serait à l'aile gauche malgré l'hostilité du public. Les Marseillais continuaient en effet à reprocher à Didier Six une ancienne descente en deuxième division mais heureusement, à 20 heures, tout était oublié ou presque. La France entière était en communion avec son équipe pour les deux heures les plus folles de l'année.

On avait pourtant commencé bien sagement. Sous la chaleur du Midi, il ne s'agissait pas de se vider trop tôt de ses forces. Les Portugais, de plus, avaient décidé de revenir à la prudence des premiers matches et c'est sur le banc de touche que Gomes et Nene suivaient les efforts de Jordao, isolé en attaque. Fernando Cabrita avait reconduit un milieu



COUP FRANC, ET PREMIER BUT DE DOMERGUE
...« tire, et tire fort »...

d'une incroyable densité, chargé d'empêcher les Français de développer leur jeu. Tactique guère spectaculaire, mais tactique efficace où les puces portugaises aux allures tiganiennes sautaient d'un Français à l'autre, leur interdisant toute création. Il était presque impossible d'approcher du but. A la 25e minute, pourtant, Pacheco se laissait emporter par son tempérament et couchait Platini sur le gazon.

Un instant d'angoisse car le capitaine de l'équipe de France, touché au genou, tardait à se relever.

Un instant d'émotion car un coup franc à 20 mètres est toujours un immense danger quand les tireurs français se mettent en place.

Un instant de surprise quand on vit Domergue, que dix pour cent des spectateurs et téléspectateurs devaient reconnaître, s'élancer devant le maître.

Un instant de bonheur lorsque le ballon se ficha dans la lucarne d'un Bento pétrifié.

« Tire, et tire fort », avait dit Platini à Domergue. Le Toulousain avait été le plus docile des élèves et sa frappe côtoyait le chef-d'œuvre.

La marque était donc ouverte, le plus dur semblait fait. D'autant que les Portugais ne changeaient pas leur système de jeu et les Français, confiance retrouvée, paraissaient soudain plus en jambes. Le but du KO aurait pu être celui de Fernandez (40e) admirablement démarqué par Giresse, mais l'arbitre le refusait pour un hors-jeu que personne ne discuta jusqu'à ce que la télévision diffuse les images au ralenti. Là, on s'aperçut qu'au départ du ballon, Fernandez était encore couvert par trois défenseurs et que jamais M. Bergamo n'aurait dû siffler.

Quel juge de paix que la télévision d'aujourd'hui, et quel rôle difficile pour l'arbitre ! Pensez que sur cette phase de jeu personne sur le terrain, même pas les joueurs, n'avait été choqué par sa décision. Une leçon d'humilité pour

ceux qui critiquent un peu trop systématiquement les arbitres.

A la mi-temps, en tout cas, la France avait un but d'avance et les Portugais n'avaient rien montré qui puisse faire craindre une quelconque réaction. Au contraire, après le repos, les Bleus, que 50 000 Marseillais poussaient plus fort que le mistral, se créaient deux occasions qui auraient dû sceller le sort de la rencontre.

Fernandez, encore lui, qui se sentait des âmes de finisseur et que l'invraisemblable marathon de Tigana libérait de quelques tâches défensives, Fernandez donc était lancé dans le dos de la dernière ligne portugaise par Platini. Bento, le moustachu, sorti à sa rencontre, le contrait. Le ballon revenait dans les pieds de Fernandez qui frappait à nouveau vers les buts vidés de leur principal occupant et la balle frôlait le poteau. A l'extérieur...

Neuf minutes plus tard Six, d'un geste admirable, adressait de l'aile gauche un long centre en direction de Giresse qui accourait sur l'autre aile. Reprise de volée instantanée, en pleine course, et la balle file cette fois à une poignée de centimètres de l'autre poteau. A l'extérieur aussi...

Sur son banc, Fernando Cabrita n'en pouvait plus. Il sentait l'étau bleu se resserrer. L'heure du joker avait sonné. L'heure de Tamaguini Manuel-Baptista, dit Nene. Trente-cinq ans, soixante-cinq sélections et un fameux but contre la Roumanie trois jours plus tôt. Gomes était déjà rentré à la mi-temps, Nene arrivait, le Portugal venait de changer d'âme.

On ne peut pas dire que la mutation tactique fut énorme, mais c'est dans les esprits qu'elle se situait. Puisque Nene et Gomes étaient là, c'est qu'il était temps d'attaquer, de ne plus se contenter d'un surnombre en défense mais d'aller aussi voir ce qui se passait du côté de chez Bats.

Et il allait s'en passer...

Une toile de Tigana d'abord, et un sauvetage au pied du gardien bourguignon devant Gomes.

Plus grave ensuite. Un centre de Chalana, le miraculé, qui trouvait la tête de Jordao, abandonné au point de penalty. C'était un but qui changeait tout, qui déchirait le voile de bien-être sous lequel évoluait l'équipe de France jusque-là.

La défense, totalement hors de position sur ce coup, était-elle aussi sûre qu'on l'avait cru ?

La facilité du milieu n'était-elle plus qu'une façade ?

Les Portugais n'avaient-ils pas masqué leur force et n'allaient-ils pas développer ce jeu à la française qu'on sentait poindre derrière les gestes de Chalana, Frasco ou Joao Pinto ?

De toute évidence, cette égalisation n'était pas une fin pour eux mais seulement une étape.

Platini l'avait fort bien compris. Il rameutait son monde à grands coups de gueule et avait pris les affaires en main.

Cette percée de la 78e minute, par exemple. Comme un authentique avant-centre, il brûle toute la défense. Bento, qu'on n'avait jamais vu aussi bon, lui jaillit dans les pieds. Qu'importe, Six est là. Il récupère, tire, va marquer. Bento est au sol. Il lève une dernière fois la main. Un geste de désespoir. Un geste d'espoir. Le ballon est dévié de sa course et atterrit sur la barre. On jouera la prolongation.

Le Stade Vélodrome gronde de plaisir. Il assiste à la naissance de nouveaux héros, il sent que la soirée entre dans la légende.

Sur la pelouse, on masse, on décontracte, on boit. Les kinés, les médecins, les remplaçants, tous mettent la main aux pattes, fatiguées déjà par 90 minutes harassantes. Ils sont déjà allés jusqu'au bout, maintenant il faut aller plus loin. Comme à Séville...

Surtout ne pas y penser... Comme Ferreri, entré après une heure de jeu à la place de Lacombe. Il s'enfonce sur la droite. Centre. Platini, cerné par trois défenseurs, trafiquote et tire-bouchonne sa reprise, et Bento revient mettre en corner.

Mais les Portugais ont oublié tous leurs complexes de ces dernières an-



FERNANDEZ À LA LUTTE AVEC FRASCO
...des âmes de finisseurs...

nées. Les Français de 1982, ce sont eux. Les descendants d'Eusebio, ce sont eux. Le football à toute allure avec une touche de balle, ce sont eux.

Joao Pinto, monument de calme, centre. Tête de Nene. But, il ne peut pas y avoir autre chose que but. Bats détourne au-dessus de la barre. L'arrêt du siècle, ou presque.

Les puces de tout à l'heure sont devenues les conquérants d'aujourd'hui. Chalana chaloupe. Domergue part à droite, Domergue part à gauche, Domergue ne bouge plus. Le ballon passe au-dessus de la défense. Jordao arme une reprise de volée. Un rebond étrange et le Portugal mène 2-1 à la 98e minute.

Séville, vous avez dit Séville...

Le Portugal n'a pas encore gagné, mais le Portugal va gagner. Nene est aux 20 mètres. Nene frappe. Bats s'est jeté. Deuxième arrêt du siècle.

Séville, en Portugais, ça se dit comment?

On a changé de camp pour la dernière fois. Les Français y croient. « Je voyais les Portugais épuisés, j'étais sûr qu'on passerait », racontera Platini. Les Bleus chargent. Les Portugais sont pris par la frénésie du match. Ils ne pensent



BATTISTON PÉTRIFIÉ. DEUXIÈME BUT DE JORDAO
...le Portugal près de la victoire...

pas à casser le jeu. Bento relance à toute allure. Qu'ils sont beaux! Les prisonniers, en chemise blanche, qu'on conduit au bourreau au petit matin, le sont aussi...

Les minutes passent, les secondes filent. Les Bleus chargent toujours. Tigana est partout. Les cœurs battent la chamade. L'étau français se resserre mais le Portugal mène toujours 2-1.

Il reste cinq minutes, Platini et les siens ne le savent pas parce que la pendule du stade est dans leur dos. Ce n'est rien, qu'un petit détail, mais s'ils avaient vu les aiguilles avancer vers ce qui pouvait sonner leur élimination, n'en auraient-ils pas conçu une certaine panique qui les aurait perdus?

« Il faut aussi de la chance pour gagner », répète souvent Platini.

Domergue ne compte pas sur la chance. Il est à 30 mètres. Cherche l'appui avec Le Roux qui, lui, veut tirer. Est contré. Platini récupère. Eurico l'accroche. « Il y avait penalty », dira plus tard Platini. Le ballon roule sur la gauche. Domergue a suivi, Domergue va tirer, Domergue va marquer, Domergue a marqué.

2-2, l'Europe chavire.

Domergue reste allongé, Bellone se couche sur lui, on s'embrasse, on crie, on hurle.

Pas Tigana. Il court au fond des filets, ramasse la balle et revient au centre. « Je voulais que le jeu reprenne au plus vite, qu'on marque encore pour éviter les penalties. Depuis que je joue au football, depuis que j'étais pupille, j'ai toujours perdu aux penalties. »

Tigana stimule, Tigana galvanise, Tigana emmène derrière lui les cohortes bleu, blanc, rouge. Les Portugais sont laminés, broyés. Bento sauve encore devant Bellone. Il veut tenir jusqu'aux penalties, il sait qu'il peut être un dieu après ce soir.

Il reste quinze secondes. Tigana toujours, Tigana partout. Il part en dribble, souffle les défenseurs comme des bou-

gies. Platini réclame le ballon, Tigana s'enfonce toujours. Enfin il redresse la balle plein centre. Platini frappe. Buuuut... Denisot et Roustan s'étranglent. La France s'est levée d'un bond dans son fauteuil. On s'entasse sur le terrain, on s'embrasse dans les tribunes.

Michel Hidalgo, mâchoires serrées, le long de la touche, serrera la main de Platini et ne pourra dire qu'un mot: « Bravo. »

Les Portugais n'ont même plus la force d'avoir de la peine. Cabrita dira: « J'ai eu beaucoup d'émotions ce soir, mais j'ai assisté à un match formidable, joué avec cœur et intelligence. Je suis heureux de la façon dont mon équipe s'est battue. En fin de compte, c'est le football qui est sorti vainqueur. »

Un mot juste, un mot généreux comme l'avait été le match. Cent vingt minutes de folie, cent vingt minutes de bonheur, cent vingt minutes à couper le souffle. Merci à tous et bonne nuit...



TIGANA DÉBORDE JOAO PINTO
ET OFFRE LE BUT DE LA VICTOIRE À PLATINI
...il reste quinze secondes...

BENTO ET PACHECO IMPUISSANTS. PLATINI VA MARQUER
...la France s'est levée d'un bond...

BLEU, BLANC, ROUGE ET OR

Une nuit faite de rêves étoilés pour Domergue, une nuit sans sommeil pour Hidalgo. Le matin, sous les frondaisons du moulin de Vernègue, les images étaient encore là. Trop fortes pour même s'estomper. Les héros avaient les jambes lourdes, les yeux fatigués, mais Michel Hidalgo ne cachait pas son admiration pour cette équipe qui jouait avec son cœur.

« Ils sont allés jusqu'au bout de leurs forces, commentait-il. Regardez Fernandez. Regardez Le Roux. Regardez Tigana. Lui, je me demande où il va chercher tout ça. Ils ont repoussé la fatalité. Quand il y a espérance, on peut rencontrer l'inespéré. »

Hidalgo hésitait à parler du match lui-même. Il y revenait à petits pas, comme s'il avait peur de le profaner.

« Nous avons gâché plusieurs occasions, c'est exact, mais le gardien portugais y est également pour quelque chose. Et comment ne pas pardonner certaines maladresses? Après quatre matches en une semaine et demie, les joueurs ne pouvaient pas avoir la même fraîcheur dans les gestes techniques. »

Platini, un peu plus loin, savourait dans le calme. Il avait pensé à cette malédiction des Français qui ratent toujours les grands rendez-vous et il analysait d'autant mieux la performance de la veille :

« S'il n'y avait pas eu la demi-finale de Coupe du Monde et Séville, voilà deux ans, on aurait sans doute perdu ce match. C'est l'expérience, la maturité et la solidité nerveuse acquises depuis qui nous ont permis de retourner à notre avantage une situation apparemment désespérée. On a finalement la patience et le mental pour surmonter une telle épreuve. C'est le symbole de cette nouvelle équipe de France. »

Les joueurs, fort heureusement, n'oubliaient pas que ce championnat n'était pas fini et qu'avant la dernière étape il fallait récupérer. La plupart avaient somnolé dans l'avion Marignane-Paris et, arrivé à Saint-Lambert-des-Bois en début d'après-midi, chacun s'était précipité au lit. Michel Platini m'avait juste donné un petit coup de téléphone achevé par ces mots : « Je suis mort, mes yeux se ferment. Je dors... »

Tout ce petit monde avait en revanche les yeux bien ouverts dans la soirée pour assister, devant la télévision, à l'autre demi-finale. Seul Michel Hidalgo était à Lyon. Danemark-Espagne, l'affiche était intéressante mais elle ne pouvait pas valoir un lot d'émotions semblables à celui de la veille. Croyait-on...

Car cette deuxième demi-finale fut aussi fantastique que la première. Elle avait débuté au son des chœurs danois. Combien étaient-ils? 10000 peut-être? Ils auraient pu être le double, mais les autres n'avaient pas de billet. Comment auraient-ils pu être sûrs que leur équipe serait en demi-finale? Mais quelle leçon donnaient ses supporters! Partout où ils passaient, ils ne laissaient que des traces de joies. Gais lurons, ils étaient loin des hordes sauvages britanniques, et à Lyon chacun se réjouissait de leur venue.

Si les Espagnols se sentaient dans un stade hostile, ils ne le montrèrent pas. D'entrée, un corner de Julio Alberto était fouetté de la tête par Carrasco et il fallait un formidable réflexe de Qvist pour que le score ne soit pas ouvert.

Trois minutes plus tard, en revanche, à l'autre bout du stade, Arconada repoussait à grand-peine une tête de Larsen et Lerby surgissait pour un premier but qui faisait hurler son peuple de plaisir.

Et du plaisir, ce sont tous les spectateurs et téléspectateurs qui allaient en avoir ensuite. Par la grâce des Danois

Saint-Lambert, le 24 juin 1984.

Nous voilà donc revenus au calme de Saint-Lambert avec en poche notre billet pour la finale. Avec aussi dans les jambes une immense fatigue. Et encore dans notre tête des images folles de notre soirée marseillaise.

Vous ne me croirez peut-être pas mais j'ai toujours su que nous allions gagner. Aussi bien quand nous étions menés 2-1 qu'à 2-2, à une poignée de secondes de la fin. Je voyais les Portugais épuisés, je sentais toute notre équipe tendue vers la victoire et, dans les dernières minutes, le souvenir de Séville nous poussait à nous révolter. Voilà deux ans, nous aurions sans doute perdu, mais aujourd'hui nous sommes aussi une équipe qui a des tripes et qui marque des buts.

Sur le premier, je venais d'être fauché et le coup franc n'était pas en position pour moi. Je me suis tourné vers Domergue et je lui ai dit : « Tu tires, et tu tires fort. » Ce qu'il a fait, et bien fait. Sur le deuxième, je suis certain que j'allais marquer moi-même mais j'ai été accroché et je peux vous dire qu'il y avait penalty.

Heureusement, Jean-François avait suivi.

Sur le troisième, j'ai accompagné Tigana qui s'engageait. Une première fois je l'ai appelé et il a dribblé. Une deuxième fois je l'ai appelé et il a encore dribblé. J'ai cru qu'il ne passerait jamais. Il a réussi enfin à centrer et alors, vous ne vous en êtes peut-être pas rendu compte à la télévision, j'ai glissé. J'ai cru que c'était fichu, mais j'ai réussi à contrôler le ballon. Je me suis retourné. En un éclair, j'ai vu qu'ils étaient trois ou quatre sur la ligne et j'ai frappé comme un fou le plus fort possible.

Je ne peux pas vous dire quelle a été ma sensation. Elle a été forte, trop forte pour la décrire et, griffonnant ces quelques mots, j'ai encore des frissons.

Je ne suis pas sûr de revivre un jour des moments d'une telle intensité, mais nous avons vite retrouvé notre calme.

Dans les vestiaires, j'ai eu la visite de M. Boniperti, le président de la Juventus et de M. Trapattoni mon entraîneur. Avant le match, ils avaient rencontré l'arbitre, M. Bergamo, Italien aussi, et en riant lui avaient bien recommandé de faire respecter la distance du mur sur les coups francs afin que je puisse éventuellement marquer. Plus sérieusement, ils m'ont demandé de bien me reposer pendant les vacances pour être en forme à la rentrée.

Repos, un mot qui fait tilt aujourd'hui dans toute l'équipe.

Nous avons énormément couru à Marseille et il va falloir nous reposer d'ici mercredi.

Alors chut, je vais dormir.

Michel Platini

d'abord, superbes combattants, farouches guerriers, lançant Larsen, Arnesen ou Laudrup à l'assaut. Par le charme des Espagnols ensuite, plus économes, plus précis et égalisant en milieu de deuxième mi-temps, par Maceda, qui décidément refusait de quitter la légende. Et, au beau milieu de tous ces enchanteurs, traînait M. Courtney qui réalisait un arbitrage assez spécial. Dans l'absolu, le Britannique est sans doute dans la vérité en réprimant tous les actes d'antijeu, mais malheureusement il n'est pas sur la même ligne que ses collègues. Huit cartons jaunes et l'exclusion de Berggreen pendant la prolongation, c'était beaucoup pour un match qui n'était pas plus méchant que les autres.

Son arbitrage, en tout cas, n'empêchait pas la rencontre de garder toute son intensité. Arconada et Qvist, les deux gardiens, accomplissaient miracle sur miracle et on en arriva finalement à

l'insupportable épreuve des penalties. Et à ce tir manqué de Larsen, lui qui s'était tant dépensé pour son équipe, lui qui serait sacré deuxième meilleur joueur de l'Euro 84, lui qui avait bien aidé aussi à faire de cette demi-finale un monument de passion et de suspense.

Alors, dans leur retraite de Saint-Lambert, les joueurs de l'équipe de France purent se coucher. Ce serait l'Espagne, avec qui ils avaient obtenu le nul au Parc des Princes quelques mois plus tôt, l'Espagne qui arrivait en finale avec une victoire et trois nuls, l'Espagne qui ne cessait de s'améliorer au fil des rencontres et n'avait rien à perdre. Elle serait dangereuse, même si la sévérité de M. Courtney privait de l'apothéose Gordillo et Maceda, deux pièces maîtresses.

Miguel Muñoz avait aussi pensé à la formation nouvelle à composer. Sans doute ferait-il glisser Gallego au poste de libéro, mais déjà il avait décidé qu'il faudrait mettre Platini en cage et que le terrible Camacho s'en chargerait.

« Ce n'est pas pour m'effrayer, avait annoncé tout de suite le Camacho en question. A 18 ans, on m'avait déjà demandé de charger Cruijff en Coupe d'Europe et je m'en étais bien sorti. Alors Platini... Il a eu beaucoup de chance jusqu'ici et seul Berggreen a su le museler. Je l'avais déjà marqué lors du dernier France-Espagne en octobre à Paris et cela s'était bien passé... pour moi. »

Camacho affichait sa confiance et sa détermination et il était encore conforté par une incroyable campagne de la presse espagnole qui faisait de cette fi-

Saint-Lambert, le 25 juin 1984.

Moi, j'ai peur de ces Espagnols, et je vais vous dire pourquoi. Ce pourrait être parce qu'ils réalisent un bon Championnat d'Europe, qu'ils ont visiblement digéré leur Mondial, qu'ils ont montré une impressionnante condition physique, que tactiquement ils sont très au point, etc.

Mais là n'est pas la vraie raison de mes angoisses avant la finale. Si je crains tant cette équipe d'Espagne, c'est parce qu'elle me semble accompagnée de la plus invraisemblable des chances. Rappelez-vous, elle marque douze buts contre Malte alors que tout paraissait consommé pour elle lors des éliminatoires.

Rappelez-vous, elle est au bord du K.O. contre les Allemands, et sauvée à trois reprises par les poteaux et finalement gagne à la dernière minute. Rappelez-vous enfin, cet ultime affrontement contre le Danemark. Des occasions pour Olsen et les siens, un poteau qui sauve Arconada et finalement Larsen, le meilleur attaquant, la révélation de ce tournoi, qui manque un penalty.

Quelle baraka ! Ils n'arrêtent pas de se faufiler par des trous de souris pour s'en sortir et me rappellent ce Paris Saint-Germain qui n'en finissait pas de passer par l'épreuve des penalties en Coupe de France et qui a gagné la finale contre le Saint-Étienne où je jouais.

Alors méfiance, méfiance, et repos, repos d'ici là. Hier matin, je me suis contenté d'une promenade dans les bois avec Giresse. Nous avons parlé de tout et de rien, mais pas de football. Même pas du match de la veille que j'avais suivi à la télé en espérant simplement qu'il y aurait une prolongation pour bien fatiguer notre prochain adversaire quel qu'il soit. Même pas de mon genou qui pourtant me fait légèrement souffrir, conséquence du coup précédant le coup franc de Domergue.

Je suis fatigué, c'est évident, mais nous sommes presque au bout de la route.

Michel Platini

nale une question d'honneur. « Une victoire sur la France serait plus importante pour l'Espagne que son entrée dans le Marché commun », écrivait le journal madrilène *Diario 16*. Un autre, *El Pais,* craignait que l'Espagne ne se fasse piéger « en raison de la faiblesse de caractère de l'arbitre tchèque ».

D'autres encore évoquaient le rôle de la France dans le problème basque ou dans l'affaire des chalutiers, et le président de la Fédération espagnole, Pablo Porta lui-même, n'était pas le dernier à mettre de l'huile sur le feu.

En France, on restait heureusement plus calme, même si l'intérêt était énorme comme le prouve cette petite phrase du président de la République, François Mitterrand, prononcée en pleine conférence de presse: « Je serais assez content de voir la France gagner mais si c'est l'Espagne, je dirai que c'est le meilleur qui a gagné. »

Loin de cette agitation, l'équipe de France se préparait dans le calme à Saint-Lambert-des-Bois, et le 26 juin Michel Hidalgo se présenta pour la 75e et dernière fois devant la presse pour livrer son équipe.

Il avait annoncé la veille qu'elle serait classique. Quatre arrières, donc, et pas d'Amoros. « Malgré les qualités du Monégasque je ne pouvais pas enlever Domergue, devait expliquer le sélectionneur. La morale et l'honnêteté me l'interdisaient. Mais Manuel est susceptible d'effectuer sa rentrée en cours de match. »

Un milieu de quatre joueurs comme d'habitude, mais une incertitude subsistait en raison du genou douloureux de Fernandez. S'il en était un qui ne voulait pas manquer cette finale, pourtant, c'était bien le Parisien : « Bien sûr, ce ne sera pas pour moi un match comme les autres, disait-il. Je suis né en Espagne, à Tarifa, près du détroit de Gibraltar. J'y ai vécu six ans et y ai encore des oncles et des tantes. Cela me fait énormément plaisir de rencontrer les Espagnols en finale. Ils m'ont agréablement surpris et le fait que la réussite soit avec eux, notamment face à la RFA puis au Danemark, doit nous mettre sur nos gardes. Cette chance, ils ont su toutefois la forcer et la tenir. Ils ont repris confiance en eux après leur Mondial raté et sont actuellement en forme ascendante. Il ne faudra pas leur laisser prendre de l'assurance. Ma famille, mes amis auront le cœur colorié en bleu, blanc et rouge, je crois. Mon frère Jean-Louis est, quant à lui, acquis à la cause espagnole. Moi je suis Français et je ne souhaite qu'une victoire de la France, mais je serai certainement le seul à écouter les deux hymnes. »

En attendant, Fernandez soignait son genou et il ne prendrait sa décision que le matin de la finale.

C'est aussi ce matin-là que Hidalgo trancherait entre Bellone et Ferreri pour accompagner Lacombe en attaque, mais déjà il disait qu'avec Bellone l'équipe serait celle de la première mi-temps contre l'Écosse et qu'elle lui avait plu. Didier Six restait donc sur la touche. « On est toujours partagé entre l'expérience et la fraîcheur, expliquait Michel Hidalgo. J'ai donc choisi la seconde solution. Je sais que Six peut en concevoir une certaine amertume, mais le groupe passe d'abord. N'oublions pas qu'il y a deux mois, Didier était le 20e de la liste. Or, il a beaucoup joué depuis. »

Didier Six eut beaucoup de peine à contenir sa tristesse et il devait m'avouer, dans les couloirs du Parc, une heure avant le coup d'envoi de la finale : « Quand Michel Hidalgo m'a serré la main hier matin, j'ai su que je ne jouerais pas. »

Michel Hidalgo avait conclu avec les termes qui seraient le thème même de sa conférence aux joueurs juste avant la rencontre :

« Nous ne sommes encore rien, avait-il dit, nous avons un peu l'appréhension de ce qui est nouveau. Alors, il nous faudra créer, inventer, lutter jusqu'à épuisement, en toute humilité et sans suffisance. Nous devons gagner aussi pour remercier le public français qui nous a tant soutenu et ces millions de gosses pour qui un tel match doit être joie et passion. »

Saint-Lambert, le 26 juin 1984.

Et maintenant, je n'ai plus qu'une hâte, entendre le premier coup de sifflet, toucher le premier ballon et me jeter à corps perdu dans cette finale.

Car vous ne pouvez pas savoir comme je l'attends. Elle est l'aboutissement de longues années de travail, l'aboutissement aussi de quelques matches de haut niveau dans cet Euro 84. Je trouve que, quoi qu'il arrive, nous avons déjà réussi un bon Championnat d'Europe, mais j'ai l'impression que tout le monde trouve ça un peu trop normal, que les gens pensent qu'il n'y a qu'à ramasser le titre. C'est beaucoup plus difficile et, qu'on ne s'y trompe pas, l'Espagne, le Portugal ou le Danemark sont arrivés au sommet comme avaient pu l'être l'Italie, l'Angleterre ou l'Allemagne.

Il a fallu une longue bataille pour battre Danois et Portugais, il en faudra sans doute une semblable contre cette Espagne touchée par la chance ces derniers mois. Je sais que, personnellement, j'aurai Camacho sur le dos, mais je ne m'inquiète pas. Tous les dimanches, en Italie, j'ai aussi de sérieux gardes du corps. On me parle sans cesse aussi de l'absence de Gordillo et de Maceda, mais en dehors du fait que toute équipe a ses malheurs et que nous avons aussi été privés d'Amoros pour une histoire de carton, qui vous dit que les remplaçants ne sont pas aussi bons ? A Nantes, nous étions privés d'Amoros et de Le Roux et les Belges en ont pris cinq. Jean-François Domergue, notre remplaçant, l'avez-vous trouvé mauvais ? Demandez aux Portugais...

Non, cette finale s'annonce âpre, et sans doute faudra-t-il autant de cœur que de jambes et de tête. Michel Hidalgo a choisi son équipe, je sais que ça n'a pas été facile, mais je suis sûr qu'il a su trouver les mots justes pour effacer un peu de la peine de ceux qui ne jouent pas, Amoros et Six notamment.

En ce moment, je me sens en bonne forme. Un signe qui ne trompe pas, à l'entraînement, j'ai réussi mon but favori : dos au but, petit lob en retourné par-dessus moi-même, et reprise de demi-volée après avoir pivoté. Bergeroo n'a même pas bougé.

Pourtant, je sens la tension monter, je deviens un peu plus nerveux à chaque instant et j'ai déjà prévu avant de me coucher non plus un, mais deux cachets.

Pas d'inquiétude, je serai réveillé aux alentours de 20 heures.

Michel Platini

Joie et passion... Il y en eut, bien sûr, et comment aurait-il pu en être autrement à l'instant où la France enlevait le premier titre de son histoire? Mais on avait tant rêvé d'une apothéose, d'un feu d'artifice concluant les fantastiques journées précédentes qu'on fut presque un peu déçu d'avoir le titre mais pas la manière qui avait porté l'équipe de France à l'avant-garde du football mondial.

Chacun disait au sein de la sélection qu'il était essentiel de donner du rythme au match pour empêcher les Espagnols de s'installer dans le leur. Aussi ne fut-il pas étonnant de voir Giresse, Bossis, Platini, Bellone, lancer les premières actions.

Non sans difficulté, car les Espagnols mettaient en place un quadrillage qui n'allait pas tarder à faire ses effets. Camacho s'occupait de Platini, Señor de Giresse, Salva de Lacombe, Urquiaga de Bellone et à la fin du premier quart d'heure l'équipe de France était prise dans la nasse, incapable de se dégager. Mieux, les Espagnols, sûrs de leur organisation défensive, s'enhardissaient et profitaient d'un surnombre au milieu du terrain pour menacer Bats.



TIGANA RELANCE DEVANT SES DÉFENSEURS DOMERGUE, BOSSIS ET LE ROUX
...le tort de ne pas envoyer quelqu'un dans la bataille du milieu de terrain...

Les Français avaient alors le tort de laisser leurs quatre défenseurs sur la même ligne tandis que, seuls, Carrasco et Santillana étaient aux avant-postes, et de ne pas envoyer quelqu'un dans la bataille du milieu de terrain.

Julio Alberto bénéficiait ainsi d'une immense liberté sur le flanc gauche et il causait des misères à Battiston, obligé de multiplier les longues courses par une chaleur étouffante sans recevoir l'aide dont il avait besoin. Un tir de Victor au-dessus (19e), une reprise manquée de Santillana (26e) étaient autant d'avertissements. Plus sérieux encore à la 32e minute, Santillana s'est levé plus haut que Le Roux, après un corner de Carrasco. Sa tête prenait le chemin du filet quand Battiston repoussa sur la ligne. « Si Battiston n'était pas intervenu, nous n'aurions pas été champions d'Europe », dira plus tard Platini.

C'était le premier tournant d'un match que la France n'arrivait pas à prendre à son compte. « Les jambes étaient là, mais pas la tête », confiera aussi Hidalgo plus tard.

L'événement, qu'apparemment ils n'avaient pas dramatisé, était tout de même un peu trop fort. Bats ne sortait pas sur les centres aériens, Tigana ne bouchait pas tous les trous, Platini manquait des ballons, Giresse des dribbles, Fernandez râlait et Lacombe était « bouffé » par Salva.

C'étaient les Espagnols qui jouaient le mieux et déjà on s'interrogeait pour savoir si une réaction était possible, si les genoux de Platini et de Fernandez, douloureux jusqu'au match, n'étaient pas plus touchés qu'on ne le pensait, si le beau rêve n'était pas en train de se briser.

Le repos fut décisif. Debout, face aux siens qui s'étaient assis de chaque côté des vestiaires, Hidalgo demanda à Domergue de monter d'un cran dans le dispositif. Au début, on crut bien que ce









L'ERREUR D'ARCONADA EN QUATRE IMAGES

ne serait pas suffisant pour améliorer le rendement de nos Bleus qui continuaient à être bien gênés aux entournures. Ce n'était pas vrai! On n'allait tout de même pas laisser échapper le sacre à quelques pas de Notre-Dame! Mais que faisait Platini? Il avait marqué à huit reprises depuis le début de la compétition.

Et soudain un murmure qui s'enflait, qui s'enflait dans les tribunes. Pour une petite poussée de la main dans le dos de Lacombe, Salva venait d'être pénalisé d'un coup franc. Où? Mais là, juste là, juste où Platini avait marqué contre les Pays-Bas, contre la Tchécoslovaquie, contre je ne sais plus qui... Juste là où il aime. Son jardin public, son petit carré de bonheur.

Dans ses buts, Arconada tremblait. Il ne quittait pas Platini de l'œil et l'avait vu embrasser furtivement le ballon. Sa gorge se serrait. C'était un moment décisif du match et il le savait.

Trois pas d'élan et Platini avait frappé. Coin gauche d'Arconada à ras de terre, sans force. Le gardien espagnol avait tout vu. Il était déjà allongé sur sa gauche. Ses mains s'offraient au ballon. Platini avait échoué. Luis Arconada avait gagné.

Et c'est là, en trois millièmes de seconde, que tout s'est joué. Tout heureux de s'être sorti de cette périlleuse situation, Arconada laissa sa concentration s'envoler avant la fin de son plongeon. Son coude gauche ne serra pas le ballon comme il aurait dû au moment de l'impact au sol et la balle fila sous ses côtes, derrière son dos, derrière la ligne. Un défaut de fin de concentration, entraînant une erreur technique, qui est courant et sans importance pour un joueur de champ, mais dramatique pour un gardien.

Luis Arconada, qui avait emmené son équipe d'Espagne à la finale, venait de la perdre.

La suite ne fut plus qu'une affaire de cœur. Les Français avaient trop de volonté pour laisser échapper la victoire. Tigana retrouvait son rayonnement, Giresse sa technique, Fernandez son abat-

tage, Platini une position avancée où il se montrait plus menaçant.

Et Arconada, les mâchoires serrées, n'avait même pas le temps de se maudire. La France chantait, le match était gagné. Ce que devait se dire en tout cas Patrick Battiston car il demanda à sortir, faisant semblant de boiter. En fait, il accomplissait là un geste d'une générosité phénoménale qu'il devait m'expliquer le lendemain.

« En 1979, au Giant Stadium de New York, nous étions seize pour affronter les États-Unis, et à dix minutes de la fin j'étais le seul à ne pas être entré en jeu. Bossis demanda alors à sortir pour me laisser sa place et je n'ai jamais oublié. Là, je savais à quel point Amoros était malheureux, alors j'ai fait croire que je souffrais d'un tendon et Manu est rentré. »

Un geste qui a fait chaud au cœur d'Hidalgo, mais assez téméraire tout de même car peu après Lacombe laissait sa place à Genghini quand Hidalgo jugea que le temps était venu de ne plus prendre de risques. Et il n'y avait plus de solution de recours lorsque Yvon Le Roux trouva le moyen de récolter un deuxième carton jaune, donc d'être exclu, pour un tacle où il avait mis tout son cœur et même un peu plus. Les Français étaient dix, sans possibilité tactique de rechange.

Il restait cinq minutes. Cinq minutes qui n'allèrent pas jusqu'au bout de l'angoisse, par la grâce de Bats et de Bossis, véritable muraille de France, et par la grâce de Bruno Bellone, lancé par Tigana, qui sut profiter de l'espace devant lui pour s'en aller battre Arconada d'un petit lob piqué dont on croyait Giresse seul capable.

C'était fini. On avait gagné. Fernandez pouvait montrer le coq sur sa poitrine à Señor et à Camacho qui l'avaient traité de renégat, Hidalgo tomber dans les bras de l'un et de l'autre, Platini monter à la tribune pour recevoir le premier trophée de 80 années de football français, Tigana entamer un tour d'honneur, Bats recevoir l'accolade de Bergeroo et la France entière battre des mains.

Ce n'était pas le triomphe d'une finale mais la victoire de dix années de lutte pour revenir au haut niveau. La victoire aussi de deux hommes qui restèrent longtemps côte à côte au centre du terrain, Michel Hidalgo et Michel Platini.

Un peu plus loin, comme déjà plus vieux de deux ans, un homme les regardait : Henri Michel.

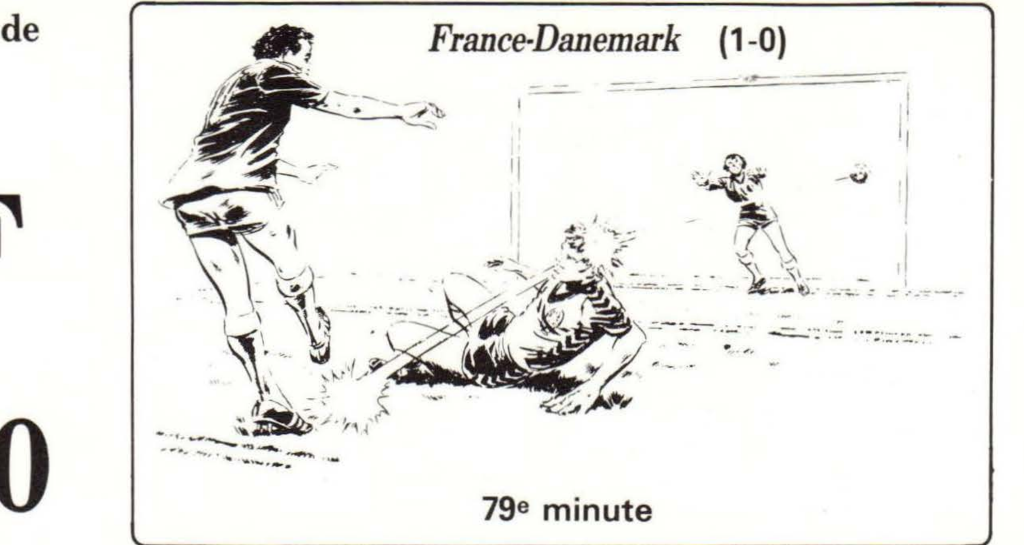


BELLONE TROMPE ARCONADA ET MARQUE LE BUT DE LA DÉLIVRANCE
...un petit lob piqué dont on croyait Giresse seul capable...

Pour garder en souvenir les buts magiques de

Michel Platini pendant l'Euro 84

LES NEUF DU NUMERO 10

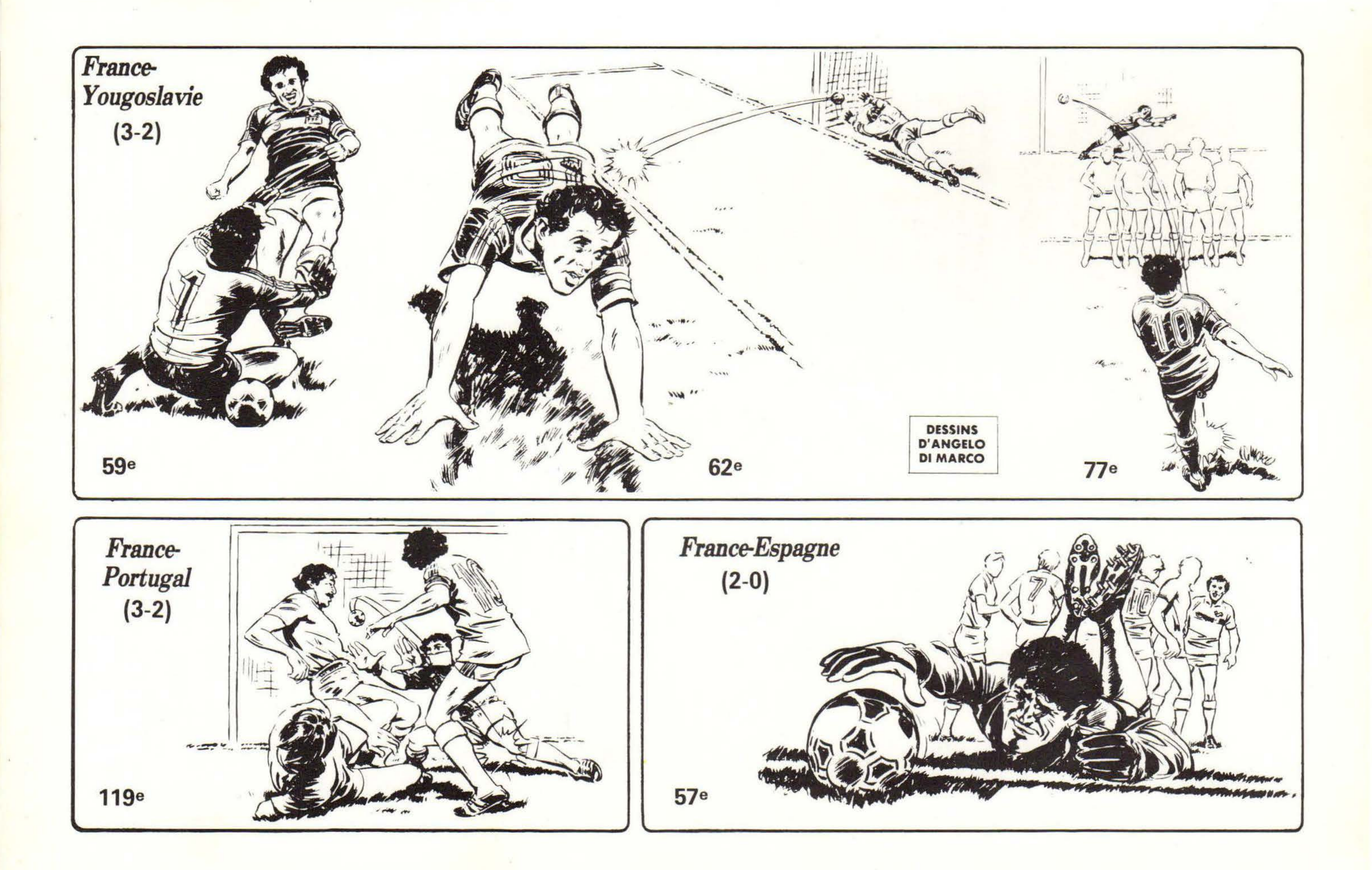


France-Belgique (5-0)

4e

74e

89e


France-
Yougoslavie
(3-2)
59e
62e
DESSINS
D'ANGELO
DI MARCO
77e
France-
Portugal
(3-2)
119e
France-Espagne
(2-0)
57e

Nancy, dans la nuit du 27 au 28 juin 1984.

Lorsque je serai arrivé au bout de ces quelques lignes, ce sera fini entre le football et moi pour un mois. Depuis le 1er août dernier, je n'ai jamais arrêté et aujourd'hui, alors que la voiture de mon père vient de me conduire à Nancy, je suis fatigué.

Fatigue de la finale bien sûr, mais fatigue aussi de la saison. Je m'étais fixé trois objectifs, championnat d'Italie, Coupe d'Europe et Championnat d'Europe des Nations. Ils sont atteints tous les trois, c'est magnifique. Quel contraste avec la période juin 80-juin 82 où aussi bien avec Saint-Étienne qu'avec l'équipe de France j'avais tout perdu.

Il faut bien peu de choses pour basculer du camp des vainqueurs dans celui des vaincus. Prenez ce match de mercredi soir. Supposez que Battiston ne sorte pas sur la ligne la tête de Santillana ou que Arconada ne commette pas cette erreur sur le coup franc, où en serions-nous aujourd'hui ? C'est vrai que l'erreur, celle d'Arconada en l'occurrence, fait partie du jeu et qu'il n'y aurait jamais de but sans erreur, mais avouons que le petit brin de réussite indispensable était avec nous.

Je savais que cette finale serait difficile. Les Espagnols étaient en forme ascendante et nous avions fait beaucoup d'efforts dans cet Euro 84. Depuis le premier match contre le Danemark, le plus physique de tous, nous avions laissé beaucoup de forces dans de nombreuses courses, dans de multiples aller et retour et sans bénéficier de temps de récupération suffisants. Au Mondial, les matches étaient plus espacés.

Personnellement, je manquais un peu de jus dans cette finale, j'avais aussi légèrement mal au genou et lorsque l'on doit subir un marquage individuel (encore que je n'aie rien à reprocher à Camacho), cela pardonne rarement. Reste que j'ai encore marqué un but. J'étais persuadé que Arconada allait anticiper et j'ai visé le pied du poteau. Arconada apparemment ne s'était pas laissé surprendre, mais sa faute nous a bien arrangés. Le deuxième but a été de meilleure qualité et il était le bienvenu, car si nous avions dû jouer une prolongation, à dix après l'expulsion de Le Roux, nous aurions perdu.

De même que nous aurions perdu si nous n'avions pas modifié notre système tactique. Domergue, sans ailier fixe à marquer, nous manquait au milieu du terrain et l'avoir fait monter d'un cran après le repos a rééquilibré l'équipe et évité le surnombre espagnol.

Nous voilà champions d'Europe, avec une équipe qui était aussi demi-finaliste de la Coupe du Monde. Il va être difficile de faire mieux. Il reste encore, bien sûr, l'échéance mondiale de 86 mais l'équipe, sous la direction d'Henri Michel, va peu à peu changer de visage avec l'entrée de jeunes pleins de talent qui vont devoir imiter cette équipe de France 84 où l'on a su enfin allier la manière et le résultat.

N'oublions pas tout de même que nous jouions en France devant un public merveilleux, surtout à Marseille, Saint-Étienne et Nantes, où l'on n'avait pas l'habitude de voir les Bleus, et qu'à l'extérieur les problèmes auraient été autres.

Mais on aura bien le temps de reparler des matches à venir. Aujourd'hui, je m'occupe des valises et je suis l'objet d'un étroit marquage individuel de la part de deux petits personnages du nom de Laurent et Marine, mes enfants, à qui j'ai promis que nous irions aux États-Unis voir Disneyworld. Je peux vous dire qu'ils ne me lâchent pas d'un mètre, encore moins que Berggreen ou Camacho, mais là, je ne m'en plains pas.

Bonnes vacances à tous.

Michel Platini

LES FICHES TECHNIQUES DE L'EUROPE 84

GROUPE I :

Au Parc des Princes :
France bat Danemark 1-0 (0-0).
Spectateurs : 47 570 — Recette : 3981 517 F.
Arbitre : M. Roth (RFA).
But :
Pour la France : Platini (78e).
Expulsion :
Pour la France : Amoros (87e).
Avertissement :
Pour le Danemark : Jesper Olsen (87e).
Les équipes :
— **France :** Bats - Battiston, Le Roux (Domergue (60e), Bossis, Amoros - Tigana, Fernandez, Giresse, Platini (cap.) - Lacombe, Bellone.
— **Danemark :** Qvist - Busk, Morten Olsen (cap.), Nielsen - Bertelsen, Arnesen (Jesper Olsen 80), Lerby, Berggreen, Simonsen (Lauridsen 46e) - Laudrup, Elkjaer-Larsen.

A Lyon :
Danemark bat Yougoslavie 5-0 (2-0).
Spectateurs : 35000.
Arbitre : M. Lamo Castillo (Espagne).
Buts :
Pour le Danemark : Arnesen (7e, 68e sur penalty), Berggreen (16e), Elkjaer-Larsen (82e), Lauridsen (84e).
Les équipes :
— **Danemark :** Qvist - Ole Rasmussen (Sivebaek, 61e), Busk, Morten-Olsen (cap.), Nielsen - Arnesen (Lauridsen, 78e), Bertelsen, Berggreen, Lerby - Elkjaer-Larsen, Laudrup.
— **Yougoslavie :** Ivkovic - Nenad Stojkovic, Zajec (cap.), Miljus - Radanovic, Katanec, (Halilovic, 57e), Gudelj, Bazdarevic (Dragan Stojkovic 23e), Susic - Cvetkovic, Vujovic.

A Lens :
Belgique bat Yougoslavie 2-0 (2-0).
Spectateurs : 40000.
Arbitre : M. Fredriksson (Suède).
Buts :
Pour la Belgique : Vandenbergh (28e), Grun (44e).
Avertissement :
Pour la Yougoslavie : Hadzibegic (54e).
Les équipes :
— **Belgique :** Pfaff - Grun, De Greef, Clijsters (Lambrichts, 35e), De Wolf, Scifo, Vandereycken, Vercauteren, Ceulemans (cap.) - Claesen, Vandenbergh.
— **Yougoslavie :** Simovic - Nenad Stojkovic, Katanec, Zajec (cap.), Hadzibegic - Gudelj, Bazdarevic (Dragan Stojkovic, 60e), Sestic, Susic - Halilovic, Vujovic (Cvetkovic, 77e).

A Saint-Étienne :
France bat Yougoslavie 3-2 (0-1).
Spectateurs : 45000 environ.
Arbitre : M. Daina (Suisse).
Buts :
Pour la France : Platini (59e, 62e, 77e) ;
Pour la Yougoslavie : Sestic (32e), Dragan Stojkovic (81e sur penalty).
Les équipes :
— **France :** Bats - Battiston, Bossis, Domergue - Fernandez, Tigana, Giresse, Platini (cap.) - Ferreri (Bravo 78e), Rocheteau (Tusseau 46e), Six.
— **Yougoslavie :** Simovic - Nenad Stojkovic, Radanovic, Zajec (cap.), Miljus - Sestic, Gudelj, Dragan Stojkovic, Bazdarevic (Katanec 85e) - Susic, Vujovic (Deveric 60e).

A Nantes :
France bat Belgique 5-0 (3-0).
Spectateurs : 51 000 environ.
Arbitre : M. Valentine (Écosse).
Buts :
Pour la France : Platini (4e, 74e sur penalty, 89e) Giresse (33e), Fernandez (44e).
Avertissements :
A la France : Tigana (40e).
A la Belgique : Claesen (17e).
Les équipes :
— **France :** Bats - Battiston, Bossis, Domergue - Fernandez, Tigana, Giresse, Platini (cap.), Genghini (Tusseau 79e) — Lacombe (Rocheteau 66e), Six.
— **Belgique :** Pfaff — Grun, Lambrichts, De Greef, De Wolf — Scifo (Verheyen 52e), Vandereycken (Coeck 46e), Ceulemans (cap.), Vercauteren - Claesen, Vandenbergh.

A Strasbourg :
Danemark bat Belgique 3-2 (1-2).
Spectateurs payants : 36911.
Arbitre : M. Prokop (RDA).
Buts :
Pour le Danemark : Arnesen (40e, sur penalty), Brylle (60e), Elkjaer-Larsen (84e).
Pour la Belgique : Ceulemans (26e), Vercauteren (38e).
Avertissements :
Pour la Belgique : De Greef (61e), Vandereycken (65e).
Les équipes :
— **Danemark :** Qvist - Ole Rasmussen (Brylle, 56e), Busk, Morten-Olsen (cap.), Nielsen - Arnesen (Sivebaek, 78e), Bertelsen, Berggreen, Lerby - Elkjaer-Larsen, Laudrup.
— **Belgique :** Pfaff - Grun, Clijsters, De Greef, De Wolf - Scifo, Vandereycken, Ceulemans (cap.), Vercauteren (Voordeckers, 62e) - Claesen (Coeck, 46e), Vandenbergh.

GROUPE II

A Strasbourg :

RFA et Portugal 0-0.

Spectateurs : 44 566.

Arbitre : M. Yuschka (URSS).

Les équipes :

— **RFA :** Schumacher - Briegel, K.H. Foerster, Stielike, B. Foerster - Rolff (Matthaeus 67e), Brehme, Buchwald (Bommer 67e), Rummenigge (cap.) - Voeller, Allofs.

— **Portugal :** Bento (cap.) - Joao Pinto, Eurico, Lima Pereira, Alvaro - Chalana, Carlos Manuel, Frasco (Veloso 79e), Sousa, Jaime Pacheco - Jordao (Gomes 85e).

A Saint-Étienne :

Roumanie et Espagne 1-1 (1-1).

Spectateurs : 15 000.

Arbitre : M. Ponnet (Belgique).

Buts :

Pour la Roumanie : Boloni (35e).

Pour l'Espagne : Carrasco (21e, sur penalty).

Avertissement :

Pour la Roumanie : Iorgulescu (72e).

Les équipes :

— **Roumanie :** Lung - Rednic, Iorgulescu, Stefanescu, Ungureanu - Coras, Klein, Dragnea (Ticleanu, 57e), Boloni - Camataru, Gabor (Hagi, 76e).

— **Espagne :** Arconada - Urquiaga, Maceda, Goicoetchea, Camacho - Gordillo, Señor, Victor, Gallego (Julio Alberto, 72e) - Santillana (cap.), Carrasco.

A Lens :

RFA bat Roumanie 2-1 (1-0).

Spectateurs : 35 000 environ.

Arbitre : M. Keizer (Pays-Bas).

Buts :

Pour la RFA : Voeller (25e, 66e).

Pour la Roumanie : Coras (46e).

Avertissements

Pour la RFA : Stielike (26e).

Pour la Roumanie : Stefanescu (47e).

Les équipes :

— **RFA :** Schumacher - B. Foerster, K.H. Foerster (Buchwald 80e), Stielike, Briegel - Matthaeus, Meier (Litbarski, 65e), Brehme - Allofs, Voeller, Rummenigge (cap.).

— **Roumanie :** Lung - Rednic, Andone, Stefanescu, Ungureanu - Dragnea (Ticleanu, 62e), Boloni, Klein, Hagi - Coras, Camataru.

A Marseille :

Portugal et Espagne 1-1 (0-0).

Spectateurs : 25 000.

Arbitre : M. Vautrot (France).

Buts :

Pour l'Espagne : Santillana (72e).

Pour le Portugal : Sousa (52e).

Avertissements :

Pour l'Espagne : Carrasco (25e).

Pour le Portugal : Eurico (45e).

Les équipes :

— **Espagne :** Arconada - Urquiaga (Señor, 78e), Maceda, Goicoetchea, Camacho - Gordillo, Victor, Julio Alberto, Gallego - Santillana (cap.), Carrasco (Sarabia, 70e).

— **Portugal :** Bento (cap.) - Joao Pinto, Eurico, Lima Pereira, Alvaro - Sousa, Carlos Manuel, Frasco (Diamantino, 77e), Pacheco - Jordao, Chalana.

A Nantes :

Portugal bat Roumanie 1-0 (0-0).

Spectateurs : 25 000.

Arbitre : M. Fahnler (Autriche).

But :

Pour le Portugal : Nene (81e).

Avertissements :

Pour le Portugal : Diamantino (77e).

Pour la Roumanie : Irimescu (14e), Iorgulescu (27e).

Les équipes :

— **Portugal :** Bento (cap.) - Joao Pinto, Eurico, Lima Pereira, Alvaro - Sousa, Carlos Manuel (Nene, 66e), Frasco, Chalana (Diamantino, 18e) - Gomes, Jordao.

— **Roumanie :** Moraru - Rednic, Iorgulescu, Stefanescu (cap.), Ungureanu - Negrila, Coras, Klein, Boloni - Camataru (Augustin, 34e), Irimescu (Gabor, 59e).

A Paris :

Espagne bat RFA 1-0 (0-0).

Spectateurs : 47 691 — Recette : 3 994 347 F.

Arbitre : M. Christov (Tchécoslovaquie).

But :

Pour l'Espagne : Maceda (89e).

Avertissements :

Pour l'Espagne : Goicoetchea (26e).

Pour la RFA : Meier (58e).

Les équipes :

— **RFA :** Schumacher - B. Foerster, K.H. Foerster, Stielike, Briegel - Matthaeus, Meier (Littbarski 60e), Brehme (Rolf 75e) - Allofs, Voeller, Rummenigge (cap.).

— **Espagne :** Arconada - Señor, Goicoetchea (Salva 26e), Maceda, Camacho - Gordillo, Victor, Julio Arberto (Francisco 76e) - Santillana (cap.), Carrasco.

DEMI-FINALES

A Marseille :

France bat Portugal 3-2

après prolongation (1-0, 1-1).

Temps : Chaud - *Terrain* : Excellent - *Eclairage* : Satisfaisant.

Spectateurs : 54 848 payants - Recette : 4 890 840 F.

Arbitre : M. Bergamo (Italie).

Buts :

Pour la France : Domergue (25e, 115e), Platini (119e).

Pour le Portugal : Jordao (74e, 97e).

Avertissements :

Pour la France : Lacombe (44e).

Pour le Portugal : Lima Pereira (27e), Gomez (104e).

Les équipes :

— **France :** Bats - Battiston, Le Roux, Bossis, Domergue - Fernandez, Tigana, Giresse, Platini (cap.) - Lacombe (Ferreri, 66e), Six (Bellone, 101e).

— **Portugal :** Bento (cap.) - Joao Pinto, Eurico, Lima Pereira, Alvaro - Jaime Pacheco, Frasco, Sousa (Nene, 63e), Chalana - Jordao, Diamantino (Gomes, 46e).

A Lyon :

Espagne bat Danemark 1-1

après prolongation (1-0, 1-1).

5 tirs au but à 4.

Temps : Nuageux - *Terrain* : Excellent - *Eclairage* : Bon.

Spectateurs : 47 843 - Recette : 2 420 889 F.

Arbitre : M. Courtney (Angleterre).

Buts :

Pour l'Espagne : Maceda (68e).

Pour le Danemark : Lerby (7e).

Tirs au but :

Pour l'Espagne : réussis par Santillana, Señor, Urquiaga, Victor, Sarabia.

Pour le Danemark : réussis par Brylle : Jesper-Olsen, Laudrup, Lerby, raté par Elkjaer-Larsen.

Avertissements :

Pour le Danemark : Berggreen (70e), Jesper-Olsen (74e), Elkjaer-Larsen (120e).

Pour l'Espagne : Gordillo (21e), Salva (22e), Victor (30e), Maceda (86e), Arconada (pendant la séance des tirs au but).

Exclusion :

Pour le Danemark : Berggreen (106e).

Les équipes :

— **Danemark :** Qvist - Sivebaek, Busk, Morten-Olsen (cap.) (Brylle, 114e), Nielsen - Bertelsen, Arnesen (Jesper-Olsen, 69e), Lerby, Berggreen - Laudrup, Elkjaer-Larsen.

— **Espagne :** Arconada - Señor, Salva (Urquiaga, 102e), Maceda, Camacho - Victor, Julio Alberto (Sarabia, 60e), Gallego, Gordillo - Carrasco, Santillana (cap.).

FINALE

A Paris :

France bat Espagne 2-0 (0-0).

Temps : Lourd - *Terrain* : Excellent - *Eclairage* : bon.

Spectateurs : 47 368 - Recette : 4 328 287 F.

Arbitre : M. Christov (Tchécoslovaquie).

Buts :

Pour la France : Platini (57e), Bellone (90e).

Exclusion :

Pour la France : Le Roux (85e).

Avertissements :

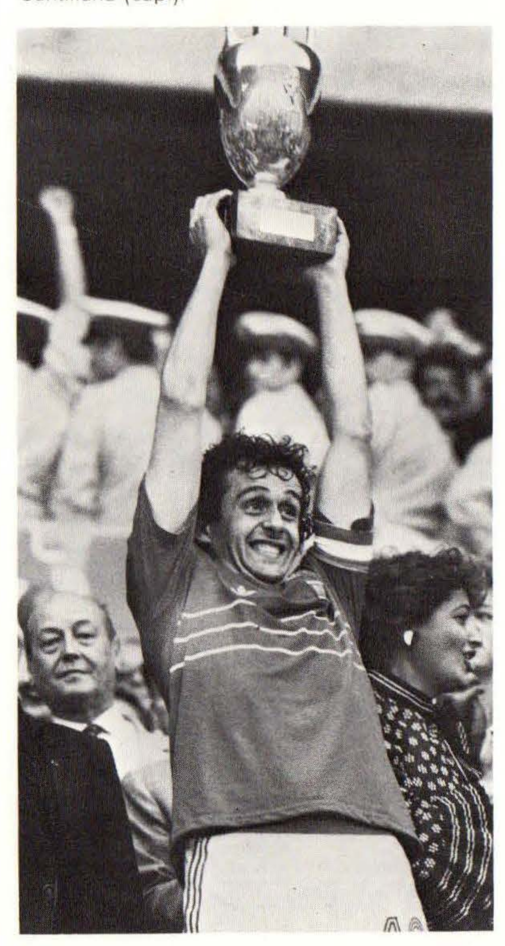
Pour la France : Fernandez (27e), Le Roux (54e).

Pour l'Espagne : Gallego (27e), Carrasco (30e).

Les équipes :

— **France :** Bats - Battiston (Amoros 73e), Le Roux, Bossis, Domergue - Fernandez, Tigana, Giresse, Platini (cap.) - Lacombe (Genghini 80e), Bellone.

— **Espagne :** Arconada - Urquiaga, Salva (Roberto 85e), Gallego, Julio Alberto (Sarabia 77e) - Camacho, Señor, Francisco, Victor - Carrasco, Santillana (cap.).



LA JOIE DU CAPITAINE DES CHAMPIONS D'EUROPE

TOUS LES RÉSULTATS

CHAMPIONNAT DE FRANCE DE PREMIÈRE DIVISION

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. BORDEAUX	54	38	23	8	7	72	33	+ 39
2. Monaco	54	38	22	10	6	58	29	+ 29
3. Auxerre	49	38	21	7	10	59	33	+ 26
4. Paris Saint-Germain	47	38	18	11	9	56	37	+ 19
5. Toulouse	45	38	19	7	12	57	41	+ 16
6. Nantes	45	38	18	9	11	46	32	+ 14
7. Sochaux	41	38	14	13	11	46	34	+ 12
8. Strasbourg	39	38	11	17	10	36	38	— 2
9. Lille	37	38	13	11	14	49	49	0
10. Bastia	36	38	14	8	16	36	43	— 7
11. Laval	36	38	12	12	14	29	36	— 7
12. Metz	35	38	13	9	16	49	53	— 4
13. Lens	35	38	14	7	17	57	66	— 9
14. Rouen	34	38	13	8	17	42	40	+ 2
15. Nancy	32	38	10	12	16	38	53	— 15
16. Toulon	32	38	12	8	18	39	60	— 21
17. Brest	31	38	9	13	16	36	47	— 11
18. Saint-Étienne	30	38	11	8	19	31	52	— 21
19. Nîmes	25	38	6	13	19	36	70	— 34
20. Rennes	23	38	8	7	23	39	65	— 26

Accèdent en première division : Tours, Marseille, RC Paris.
Relégués en deuxième division : Nîmes, Rennes, Saint-Étienne.

BARRAGES POUR L'ACCESSION À LA PREMIÈRE DIVISION

Nice bat Le Havre 4-3 ap. prol.
Racing CP bat Lyon 3-1 ap. prol.
Racing CP bat Nice 0-2 (0-1, match arrêté à la 53e minute), 5-1 ap. prol.
Racing CP bat Saint-Étienne 0-0, 2-0.

CHAMPIONNAT DE FRANCE DE DEUXIÈME DIVISION

GROUPE A

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. MARSEILLE	56	36	22	12	2	92	32	+ 60
2. Nice	53	36	23	7	6	72	28	+ 44
3. Lyon	47	36	17	13	6	55	26	+ 29
4. Limoges	45	36	17	11	8	55	37	+ 18
5. Montpellier	43	36	16	11	9	57	43	+ 14
6. Cannes	40	36	14	12	10	53	48	+ 5
7. Grenoble	37	36	14	9	13	45	52	— 7
8. Alès	36	36	10	16	10	37	40	— 3
9. Thonon	33	36	11	11	14	39	51	— 12
10. Martigues	32	36	11	10	15	49	59	— 10
11. Sète	32	36	11	10	15	41	56	— 15
12. Cuiseaux-Louhans	31	36	9	13	14	37	50	— 13
13. Gueugnon	30	36	9	12	15	33	38	— 5
14. Besançon	30	36	8	14	14	48	57	— 9
15. Béziers	30	36	10	10	16	35	53	— 18
16. Libourne	29	36	9	11	16	32	48	— 16
17. La Roche-sur-Yon	28	36	11	6	19	37	60	— 23
18. Angoulême	27	36	9	9	18	33	47	— 14
19. Villefranche	25	36	8	9	19	44	69	— 25

Relégués en troisième division : Libourne, La Roche-sur-Yon, Angoulême, Villefranche.

GROUPE B

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. TOURS	53	34	24	5	5	80	30	+ 50
2. RC Paris	52	34	24	4	6	91	26	+ 65
3. Le Havre	47	34	18	11	7	57	29	+ 28
4. Reims	45	34	20	5	9	68	40	+ 28
5. Valenciennes	41	34	17	7	10	45	39	+ 6
6. Orléans	39	34	14	11	9	39	32	+ 7
7. Mulhouse	38	34	15	8	11	60	42	+ 18
8. Guingamp	38	34	14	10	10	52	45	+ 7
9. Stade Français	38	34	10	13	11	36	37	— 1
10. Châteauroux	31	34	12	7	15	41	64	— 23
11. Sedan	30	34	11	8	15	29	42	— 13
12. Abbeville	28	34	8	12	14	33	46	— 13
13. Dunkerque	27	34	9	9	16	22	51	— 29
14. Angers	26	34	9	8	17	33	49	— 16
15. Quimper	26	34	7	12	15	28	48	— 20
16. Red Star	26	34	9	8	17	30	52	— 22
17. Montceau-les-Mines	17	34	3	11	20	22	51	— 29
18. Roubaix	15	34	3	9	22	20	63	— 43

Relégués en troisième division : Montceau-les-Mines et Roubaix.

LES BUTEURS

21 buts : Garande (Auxerre), Onnis (Toulon) ;
20 buts : Szarmach (Auxerre) ;
18 buts : Lacombe (Bordeaux), Genghini (Monaco), Anziani (Sochaux) ;
17 buts : Brisson (Lens) ;
16 buts : Giresse (Bordeaux) ;
15 buts : Kurbos (Metz) ;
14 buts : Müller (Bordeaux), Beltramini (Rouen) ;
13 buts : Halilhodzic (Nantes) ;
12 buts : Tlokinski (Lens), Savic (Lille) ;
11 buts : Krause (Monaco), Cubaynes (Nîmes), Soler (Toulouse) ;
9 buts : Lanthier (Auxerre), N'Gom et Rocheteau (Paris SG), Stopyra (Rennes), Fermier (Sochaux), Roussey (Toulouse) ;
8 buts : Zimako (Bastia), Henry (Brest), Xuereb (Lens), Bureau (Lille), Pécout (Metz), Amoros et Bellone (Monaco), Umpierrez (Nancy), Susic (Paris SG), Bousdira (Rennes), Tlemcani (Rouen), Agerbeck (Sochaux), Gemmrich (Strasbourg) ;
7 buts : Ogaza (Lens), Bernad (Metz), Jacques (Nancy), Didaux (Rouen), Carrot (Saint-Étienne), Domergue et Favre (Toulouse) ;
6 buts : Dupraz et Maroc (Brest), Goudet (Laval), Ricort (Lille), Jeannol (Nancy), Nygaard (Nîmes), Zaremba (Paris SG), Nielsen (Strasbourg) ;
5 buts : Milla (Bastia), Njo-Léa et Steck (Brest), Souto (Laval), Cangini (Metz), Bravo (Monaco), Germain, Meyer et Philippe (Nancy), Robert et Touré (Nantes), Perez (Nîmes), Vésir (Rennes), Daniel (Saint-Étienne), Ouattara (Strasbourg), Benedet (Toulon).

PATRICE GARANDE



AUXERRE

A domicile :

Bat : Nantes (1-0), Laval (3-0), Brest (5-0), Saint-Étienne (1-0), Rennes (1-0), Nancy (4-0), Strasbourg (3-0), Lens (4-0), Metz (6-1), Lille (2-0), Sochaux (2-0), Rouen (1-0).

Nul avec : Nîmes (0-0), Toulouse (1-1), Monaco (0-0), Toulon (1-1), Bastia (1-1).

Battu par : Paris SG (2-1), Bordeaux (4-1).

A l'extérieur :

Bat : Toulouse (2-0), Lens (3-1), Metz (2-1), Monaco (1-0), Lille (2-1), Nantes (2-1), Paris SG (2-1), Rennes (3-1), Nancy (1-0).

Nul avec : Saint-Étienne (0-0), Nîmes (1-1).

Battu par : Rouen (2-0), Toulon (1-0), Bastia (1-0), Sochaux (3-0), Bordeaux (4-1), Laval (1-0), Brest (2-0), Strasbourg (2-1).

BASTIA

A domicile :

Bat : Toulouse (3-2), Toulon (1-0), Auxerre (1-0), Lille (1-0), Laval (3-0), Brest (2-1), Saint-Étienne (2-1), Nantes (1-0), Metz (1-0), Rennes (2-1), Strasbourg (4-2).

Nul avec : Rouen (0-0), Lens (2-2), Paris SG (1-1), Nîmes (1-1).

Battu par : Monaco (1-0), Sochaux (2-0), Bordeaux (3-1), Nancy (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Saint-Étienne (2-0), Nancy (3-1), Rouen (2-1).

Nul avec : Strasbourg (0-0), Nîmes (0-0), Auxerre (1-1), Lille (0-0).

Battu par : Laval (1-0), Brest (3-0), Nantes (1-0), Paris SG (1-0), Metz (1-0), Rennes (4-1), Toulouse (4-0), Lens (1-0), Toulon (1-0), Monaco (1-0), Sochaux (2-0), Bordeaux (2-1).

BORDEAUX

A domicile :

Bat : Rennes (4-1), Nîmes (4-0), Nancy (2-1), Toulon (1-0), Rouen (3-1), Nantes (1-0), Lens (3-2), Auxerre (4-1), Sochaux (3-0), Lille (5-2), Strasbourg (2-0), Saint-Étienne (7-0), Paris SG (2-1), Bastia (2-1).

Nul avec : Metz (1-1), Toulouse (0-0), Laval (0-0), Brest (1-1).

Battu par : Monaco (2-0).

A l'extérieur :

Bat : Toulouse (3-1), Laval (1-0), Saint-Étienne (2-0), Bastia (3-1), Nîmes (2-1), Nancy (2-0), Nantes (1-0), Auxerre (4-1), Rennes (2-0).

Nul avec : Lille (1-1), Strasbourg (2-2), Brest (0-0), Metz (0-0).

Battu par : Paris SG (2-1), Toulon (1-0), Rouen (1-0), Lens (3-1), Monaco (2-1), Sochaux (3-1).

BREST

A domicile :

Bat : Saint-Étienne (3-2), Bastia (3-0), Rouen (1-0), Lens (2-1), Auxerre (2-0), Nîmes (2-0), Laval (1-0), Toulon (5-2).

Nul avec : Paris SG (2-2), Nancy (1-1), Lille (1-1), Bordeaux (0-0), Rennes (1-1), Sochaux (0-0), Strasbourg (0-0).

Battu par : Nantes (1-0), Metz (2-0), Monaco (1-0), Toulouse (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Rouen (1-0).

Nul avec : Toulon (0-0), Rennes (1-1), Nîmes (2-2), Paris SG (1-1), Nancy (1-1), Bordeaux (1-1).

Battu par : Metz (1-0), Monaco (2-0), Auxerre (5-0), Sochaux (2-0), Strasbourg (1-0), Toulouse (1-0), Laval (2-1), Saint-Étienne (1-0), Bastia (2-1), Lille (2-1), Nantes (4-0), Lens (3-2).

LAVAL

A domicile :

Bat : Bastia (1-0), Paris SG (2-0), Lille (3-1), Rennes (2-0), Toulouse (1-0), Metz (1-0), Brest (2-1), Monaco (2-0), Auxerre (1-0), Nîmes (1-0), Lens (3-0).

Nul avec : Saint-Étienne (1-1), Sochaux (1-1), Nancy (1-1), Strasbourg (1-1), Rouen (0-0).

Battu par : Nantes (1-0), Toulon (2-0), Bordeaux (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Sochaux (1-0).

Nul avec : Nancy (0-0), Toulon (2-2), Paris SG (0-0), Rennes (1-1), Bordeaux (0-0), Toulouse (0-0), Metz (0-0).

Battu par : Monaco (3-0), Auxerre (3-0), Nîmes (3-0), Strasbourg (1-0), Rouen (2-0), Lens (2-1), Bastia (3-0), Lille (1-0), Nantes (3-1), Brest (1-0), Saint-Étienne (1-0).

LENS

A domicile :

Bat : Metz (3-2), Monaco (3-1), Lille (4-2), Nancy (3-1), Laval (2-1), Toulon (5-1), Saint-Étienne (2-1), Bastia (1-0), Sochaux (1-0), Bordeaux (3-1), Rouen (4-2), Brest (3-2).

Nul avec : Nîmes (0-0), Strasbourg (2-2), Nantes (2-2).

Battu par : Auxerre (3-1), Rennes (1-0), Toulouse (1-0), Paris SG (3-0).

A l'extérieur :

Bat : Saint-Étienne (4-0), Rouen (2-0).

Nul avec : Bastia (2-2), Sochaux (2-2), Nantes (0-0), Rennes (1-1).

Battu par : Paris SG (3-0), Strasbourg (2-1), Bordeaux (3-2), Brest (2-1), Monaco (3-1), Auxerre (4-0), Lille (3-1), Nîmes (2-1), Nancy (2-0), Toulouse (2-0), Laval (3-0), Toulon (3-0), Metz (3-0).

NANTES

A domicile :

Bat : Paris SG (3-1), Rennes (3-1), Nîmes (4-0), Bastia (1-0), Rouen (3-0), Toulon (1-0), Metz (2-1), Nancy (2-1), Lille (2-1), Toulouse (3-1), Laval (3-1), Brest (4-0), Saint-Étienne (1-0).

Nul avec : Monaco (0-0), Strasbourg (1-1), Lens (0-0), Sochaux (1-1).

Battu par : Auxerre (2-1), Bordeaux (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Nancy (1-0), Sochaux (1-0), Laval (1-0), Brest (1-0), Rennes (2-1).

Nul avec : Saint-Étienne (0-0), Paris SG (0-0), Strasbourg (0-0), Lens (2-2), Toulon (1-1).

Battu par : Auxerre (1-0), Lille (2-0), Bordeaux (1-0), Toulouse (3-1), Nîmes (1-0), Bastia (1-0), Rouen (2-0), Metz (2-1), Monaco (3-0).

NIMES

A domicile :

Bat : Rouen (2-1), Toulouse (3-0), Laval (3-0), Nantes (1-0), Toulon (1-0), Lens (2-1).

Nul avec : Nancy (1-1), Brest (2-2), Saint-Étienne (1-1), Paris SG (1-1), Bastia (0-0), Lille (2-2), Auxerre (1-1), Rennes (1-1), Sochaux (2-2).

Battu par : Bordeaux (2-1), Strasbourg (3-0), Monaco (2-1), Metz (7-3).

A l'extérieur :

Nul avec : Auxerre (0-0), Paris SG (0-0), Bastia (1-1), Lens (1-1).

Battu par : Sochaux (4-1), Bordeaux (4-0), Strasbourg (1-0), Nantes (4-0), Toulon (3-1), Monaco (5-1), Rennes (2-1), Metz (2-1), Nancy (2-1), Rouen (3-0), Toulouse (5-0), Laval (1-0), Brest (2-0), Saint-Étienne (3-1), Lille (1-0).

MONACO

A domicile :

Bat : Laval (3-0), Brest (2-0), Saint-Étienne (3-1), Nancy (1-1), Nîmes (5-1), Rennes (3-2), Strasbourg (1-0), Lens (3-1), Toulon (1-0), Bastia (1-0), Bordeaux (2-1), Rouen (1-0), Nantes (3-0).

Nul avec : Metz (2-2), Lille (1-1), Sochaux (1-1).

Battu par : Auxerre (1-0), Toulouse (3-2), Paris SG (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Metz (4-0), Toulon (3-1), Paris SG (1-0), Bastia (1-0), Bordeaux (2-0), Brest (1-0), Saint-Étienne (1-0), Nîmes (2-1), Rennes (2-1), Strasbourg (1-0).

Nul avec : Nantes (0-0), Lille (1-1), Sochaux (1-1), Auxerre (0-0), Nancy (1-1), Toulouse (1-1).

Battu par : Lens (3-1), Rouen (1-0), Laval (2-0).

NANCY

A domicile :

Bat : Strasbourg (3-2), Toulouse (2-0), Metz (2-1), Saint-Étienne (2-0), Nîmes (2-1), Rouen (2-0), Lens (2-0).

Nul avec : Sochaux (0-0), Laval (0-0), Brest (1-1), Monaco (1-1), Toulon (2-2).

Battu par : Lille (2-1), Nantes (1-0), Paris SG (2-1), Bastia (3-1), Bordeaux (2-0), Rennes (3-1), Auxerre (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Metz (2-1), Bastia (1-0), Sochaux (1-0).

Nul avec : Nîmes (1-1), Brest (1-1), Monaco (1-1), Toulon (0-0), Strasbourg (1-1), Laval (1-1), Paris SG (1-1).

Battu par : Bordeaux (2-1), Rouen (7-1), Lens (3-1), Auxerre (4-0), Rennes (2-1), Nantes (2-1), Toulouse (1-0), Saint-Étienne (1-0), Lille (2-0).

LILLE

A domicile :

Bat : Nantes (2-0), Metz (2-0), Toulon (4-2), Rennes (2-0), Laval (1-0), Lens (3-1), Brest (2-1), Paris SG (1-0), Nîmes (1-0), Nancy (2-0).

Nul avec : Strasbourg (1-1), Bordeaux (1-1), Monaco (1-1), Toulouse (0-0), Saint-Étienne (1-1), Bastia (0-0).

Battu par : Auxerre (2-0), Sochaux (2-1), Rouen (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Nancy (2-1), Paris SG (5-4), Toulon (3-0).

Nul avec : Brest (1-1), Nîmes (2-2), Strasbourg (1-1), Monaco (1-1), Rennes (0-0).

Battu par : Rouen (3-1), Laval (3-1), Lens (4-2), Bastia (1-0), Bordeaux (5-2), Nantes (2-1), Metz (1-0), Auxerre (2-0), Sochaux (1-0), Toulouse (2-1), Saint-Étienne (2-0).

METZ

A domicile :

Bat : Brest (1-0), Sochaux (3-1), Rennes (6-0), Bastia (1-0), Nîmes (2-1), Toulon (2-0), Saint-Étienne (1-0), Lille (1-0), Nantes (2-1), Lens (3-0).

Nul avec : Paris SG (1-1), Rouen (1-1), Bordeaux (0-0), Laval (0-0).

Battu par : Monaco (4-0), Auxerre (2-1), Strasbourg (1-0), Toulouse (3-1), Nancy (2-1).

A l'extérieur :

Bat : Brest (2-0), Rennes (2-1), Nîmes (7-3).

Nul avec : Toulon (0-0), Saint-Étienne (2-2), Bordeaux (1-1), Monaco (2-2), Strasbourg (0-0).

Battu par : Lens (3-2), Paris SG (2-0), Lille (2-0), Rouen (3-0), Nancy (2-1), Laval (1-0), Nantes (2-1), Auxerre (6-1), Sochaux (2-0), Bastia (1-0), Toulouse (3-1).

PARIS SAINT-GERMAIN

A domicile :

Bat : Toulon (5-1), Lens (3-0), Metz (2-0), Bastia (1-0), Sochaux (3-1), Bordeaux (2-1), Rouen (2-0), Saint-Étienne (3-1), Rennes (3-2), Strasbourg (2-0), Toulouse (1-0).
Nul avec : Nantes (0-0), Laval (0-0), Brest (1-1), Nîmes (0-0), Nancy (1-1).
Battu par : Monaco (1-0), Lille (5-4), Auxerre (2-1).

A l'extérieur :

Bat : Saint-Étienne (3-2), Auxerre (2-1), Rennes (1-0), Nancy (2-1), Lens (3-0), Monaco (1-0), Rouen (1-0).
Nul avec : Toulouse (1-1), Brest (2-2), Nîmes (1-1), Strasbourg (0-0), Metz (1-1), Bastia (1-1).
Battu par : Nantes (3-1), Laval (2-0), Toulon (1-0), Sochaux (2-1), Lille (1-0), Bordeaux (2-1).

RENNES

A domicile :

Bat : Rouen (2-1), Bastia (4-1), Nîmes (2-1), Nancy (2-1), Strasbourg (3-0).
Nul avec : Brest (1-1), Lens (1-1), Laval (1-1), Lille (0-0).
Battu par : Toulouse (5-1), Toulon (2-1), Saint-Étienne (2-1), Paris SG (1-0), Nantes (2-1), Metz (2-1), Auxerre (3-1), Monaco (2-1), Sochaux (1-0), Bordeaux (2-0).

A l'extérieur :

Bat : Lens (1-0), Toulon (1-0), Nancy (3-1).
Nul avec : Strasbourg (1-1), Brest (1-1), Nîmes (1-1).
Battu par : Bordeaux (4-1), Nantes (3-1), Laval (2-0), Metz (6-0), Auxerre (1-0), Monaco (3-2), Lille (2-0), Sochaux (1-0), Bordeaux (3-0), Rouen (1-0), Saint-Étienne (1-0), Paris SG (3-2), Bastia (2-1).

ROUEN

A domicile :

Bat : Auxerre (2-0), Lille (3-1), Sochaux (1-0), Nancy (7-1), Metz (3-0), Laval (2-0), Monaco (1-0), Nîmes (3-0), Rennes (1-0), Bordeaux (1-0), Toulouse (3-1), Nantes (2-0).
Nul avec : Strasbourg (2-2), Toulon (1-1), Saint-Étienne (1-1).
Battu par : Lens (2-0), Bastia (2-1), Brest (1-0), Paris SG (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Lille (1-0).
Nul avec : Bastia (0-0), Sochaux (1-1), Metz (1-1), Laval (0-0), Strasbourg (0-0).
Battu par : Nîmes (2-1), Rennes (2-1), Bordeaux (3-1), Toulouse (2-0), Nantes (3-0), Brest (1-0), Saint-Étienne (1-0), Paris SG (2-0), Nancy (2-0), Toulon (1-0), Lens (4-2), Monaco (1-0), Auxerre (1-0).

SAINT-ÉTIENNE

A domicile :

Bat : Sochaux (1-0), Lille (2-0), Rouen (1-0), Brest (1-0), Toulon (1-0), Rennes (1-0), Nîmes (3-1), Nancy (1-0), Laval (1-0).
Nul avec : Metz (2-2), Nantes (0-0), Auxerre (0-0).
Battu par : Lens (4-0), Bastia (2-0), Paris SG (3-2), Bordeaux (2-0), Monaco (1-0), Toulouse (1-0), Strasbourg (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Toulon (1-0), Rennes (2-1).
Nul avec : Laval (1-1), Nîmes (1-1), Sochaux (1-1), Lille (1-1), Rouen (1-1).
Battu par : Brest (3-2), Monaco (3-1), Auxerre (1-0), Nancy (2-0), Strasbourg (2-0), Toulouse (2-1), Lens (2-1), Metz (1-0), Bastia (2-1), Paris SG (3-1), Bordeaux (7-0), Nantes (1-0).

SOCHAUX

A domicile :

Bat : Nîmes (4-1), Bordeaux (3-1), Brest (2-0), Auxerre (3-0), Rennes (1-0), Toulouse (1-0), Metz (2-0), Paris SG (2-1), Bastia (2-0), Toulon (8-2), Lille (1-0).
Nul avec : Strasbourg (0-0), Lens (2-2), Monaco (1-1), Rouen (1-1), Saint-Étienne (1-1).
Battu par : Laval (1-0), Nantes (1-0), Nancy (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Bastia (2-0), Lille (2-1), Rennes (1-0).
Nul avec : Nancy (0-0), Toulouse (0-0), Strasbourg (0-0), Laval (1-1), Nantes (1-1), Brest (0-0), Monaco (1-1), Nîmes (2-2).
Battu par : Rouen (1-0), Metz (3-1), Saint-Étienne (1-0), Paris SG (3-1), Toulon (1-0), Bordeaux (3-0), Lens (1-0), Auxerre (2-0).

STRASBOURG

A domicile :

Bat : Nîmes (1-0), Lens (2-1), Laval (1-0), Brest (1-0), Saint-Étienne (2-0), Auxerre (2-1), Toulon (2-0).
Nul avec : Bastia (0-0), Rennes (1-1), Bordeaux (2-2), Paris SG (0-0), Lille (1-1), Sochaux (0-0), Nancy (1-1), Rouen (0-0), Nantes (0-0), Metz (0-0).
Battu par : Toulouse (3-1), Monaco (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Toulon (3-1), Metz (1-0), Nîmes (3-0), Saint-Étienne (1-0).
Nul avec : Lille (1-1), Sochaux (0-0), Rouen (2-2), Nantes (1-1), Laval (1-1), Brest (0-0), Lens (2-2).
Battu par : Nancy (3-2), Monaco (1-0), Auxerre (3-0), Rennes (3-0), Bordeaux (2-0), Toulouse (1-0), Paris SG (2-0), Bastia (4-2).

TOULON

A domicile

Bat : Nîmes (3-1), Auxerre (1-0), Sochaux (1-0), Paris SG (1-0), Bordeaux (1-0), Bastia (1-0), Rouen (1-0), Toulouse (3-2), Lens (3-0).
Nul avec : Brest (0-0), Metz (0-0), Nancy (0-0), Laval (2-2), Nantes (1-1).
Battu par : Saint-Étienne (1-0), Monaco (3-1), Strasbourg (3-1), Rennes (1-0), Lille (3-0).

A l'extérieur :

Bat : Rennes (2-1), Toulouse (3-1), Laval (2-0).
Nul avec : Rouen (1-1), Auxerre (1-1), Nancy (2-2).
Battu par : Paris SG (5-1), Bordeaux (1-0), Bastia (1-0), Lille (4-2), Nantes (1-0), Lens (5-1), Metz (2-0), Saint-Étienne (1-0), Monaco (1-0), Nîmes (1-0), Strasbourg (2-0), Sochaux (8-2), Brest (5-2).

TOULOUSE

A domicile :

Bat : Lille (2-1), Rouen (2-0), Nantes (3-1), Brest (1-0), Saint-Étienne (2-1), Rennes (3-1), Bastia (4-0), Nîmes (5-0), Nancy (1-0), Strasbourg (1-0), Lens (2-0), Metz (3-1).
Nul avec : Paris SG (1-1), Sochaux (0-0), Laval (0-0), Monaco (1-1).
Battu par : Auxerre (2-0), Bordeaux (3-1), Toulon (3-1).

A l'extérieur :

Bat : Rennes (5-1), Strasbourg (3-1), Lens (1-0), Metz (3-1), Monaco (3-2), Saint-Étienne (1-0), Brest (1-0).
Nul avec : Auxerre (1-1), Lille (0-0), Bordeaux (0-0).
Battu par : Bastia (3-2), Nîmes (3-0), Nancy (2-0), Laval (1-0), Sochaux (1-0), Rouen (3-1), Nantes (3-1), Toulon (3-2), Paris SG (1-0).

COUPE DE FRANCE

Trente-deuxièmes de finale :

Bastia bat Nîmes 1-0 ; Bordeaux bat Brest 3-1 ; Saint-Étienne bat Auxerre 1-0 ; Monaco bat Alès 2-0 ; Mulhouse bat Paris Saint-Germain 1-0 ; Lens bat Orléans 1-0 ap. prol. ; Laval bat Angers 2-1 ap. prol ; Toulon bat Béziers 2-0 ; Rennes bat Libourne 2-0 ; Toulouse bat Marseille 2-1 ; Rouen bat Châteauroux 2-0 ; Nancy bat Gueugnon 1-0 ; Nantes bat Amiens 3-1 ; Strasbourg bat Évreux 3-0 ; Caen bat Lille 2-1 ; Metz bat Calais 2-0 ; Sochaux bat Thionville 2-0 ; Valenciennes bat Abbeville 2-1 ; Lyon bat Red Star 2-1 ; Martigues bat Sète 2-0 ; Tours bat Montmorillon 2-1 ; Guingamp bat UCK Vannes 2-1 ; Besançon bat Corbeil 1-0 ; Thonon bat Saint-Dizier 2-1 ap. prol. ; Reims bat Paris FC 83 2-2 (4 penalties à 1) ; Le Havre bat Marly-le-Roi 4-2 ;Castets bat La Roche-sur-Yon 1-1 (2 penalties à 0) ; Cannes bat Lyon Decines 2-1 ap. prol. ; Pau bat Montauban 1-1 (3 penalties à 2) ; Bourg-sous-la-Roche bat Cholet 0-0 (3 penalties à 2) ; Sarreguemines bat Maubeuge 2-1 ; Orange bat Saint-Tropez 1-0.

Seizièmes de finale :

Monaco bat Saint-Étienne 1-0 et 1-0 ; Nantes bat Rennes 2-0 et 7-0 ; Toulon bat Toulouse 1-0 et 1-0 ; Bordeaux bat Le Havre 1-0 et 2-0 ; Strasbourg bat Martigues 1-0 et 2-0 ; Rouen bat Valenciennes 3-0 et 2-0 ; Lens bat Reims 2-2 et 0-0 ; Sochaux bat Tours 1-1 et 3-0 ; Cannes bat Bastia 1-2 et 6-1 ; Laval bat Caen 0-1 et 1-0 (5 penalties à 4) ; Nancy bat Sarreguemines 2-0 et 9-1 ; Metz bat Castets 4-0 et 4-0 ; Lyon bat Thonon 1-1 et 1-0 ; Guingamp bat Bourg-sous-la-Roche 1-0 et 4-0 ; Mulhouse bat Orange 1-0 et 3-2 ; Besançon bat Pau 2-0 et 2-2 ;

Huitièmes de finale :

Monaco bat Nancy 2-0 et 4-1 ; Laval bat Rouen 0-1 et 3-1 ; Mulhouse bat Bordeaux 1-0 et 2-2 ; Metz bat Besançon 4-0 et 1-1 ; Nantes bat Lyon 0-0 et 4-4 ; Toulon bat Guingamp 2-0 et 0-1.

Quarts de finale :

Monaco bat Cannes 4-2 et 4-2 ; Nantes bat Mulhouse 2-0 et 2-3 ; Metz bat Laval 1-0 et 2-1 ; Toulon bat Lens 1-0 et 2-2 ap. prol.

Demi-finales :

Metz bat Nantes 1-2 et 1-0 ; Monaco bat Toulon 4-1 et 1-2.

Finale

Metz bat Monaco 2-0 ap. prol.



COUPE DE L'UEFA

Premier tour

Aston Villa - Vitoria SC Guimaraes 0-1 et 5-1 ; Sparta Prague - Real Madrid 3-2 et 1-1 ; Royal Antwerp FC - FC Zurich 4-1 et 4-2 ; Sparta Rotterdam - Coleraine FC 4-0 et 1-1 ; Banik Ostrava - B. 1903 Copenhague 5-0 et 1-1 ; Austria Memphis Vienne - Aris Bonnevoie 5-0 et 10-0 ; Sporting Portugal - Seville FC 1-1 et 3-2 ; PSV Eindhoven - Ferencvaros Budapest 4-2 et 2-0 ; Watford FC - FC Kaiserslautern 3-1 et 3-0 ; Verona Hellas - Crvena Zvezda Belgrade 1-0 et 3-2 ; FC Groningen - Atletico Madrid 1-2 et 3-0 ; Honved Budapest - Larissa FC 0-2 et 3-0 ; Widzew Lodz - IF Elfsborg 0-0 et 2-2 ; FC Carl Zeiss Iena - IBV Vestmannaeyjar 0-0 et 3-0 ; Spartak Moscou - HJK Helsinki 2-0 et 5-0 ; Racing Club de Lens - KAA Gand 1-1 et 2-1 ap. prol. ; RSC Anderlecht - Bryne IL 3-0 et 1-1 ; Nottingham Forest - Vorwarts Francfort/Oder 2-0 et 1-0 ; Celtic Glasgow - AGF Aarhus 1-0 et 4-1 ; Stade Levallois - Dinamo Kiev 0-0 et 1-0 ; SV Werder Breme - Malmo FF 1-1 et 2-1 ; Tottenham Hotspur - Drogheda United 6-0 et 8-0 ; Feyenoord Rotterdam - St. Mirren FC 1-0 et 2-0 ; Lokomotive Leipzig - Girondins de Bordeaux 3-2 et 4-0 ; FC Radnicki Nis - FC St. Gallen 3-0 et 2-1 ; FC Bayern Munich - Anorthosis Larnaca 1-0 et 10-0 ; SK Raika Sturm Graz - Sport. Studentesc Bucarest 2-1 et 0-0 ; PAOK Salonique - Lokomotiv Plovdiv 2-1 et 3-1 ; Levski Spartak Sofia - VFB Stuttgart 1-1 et 1-0 ; Hajduk Split - Universitatea Craiova 0-1ET 1-0 (3 penalties à 1) ; FC Internazionale - Trabzonspr Kulubu 0-1 et 2-1 ; Inter Bratislava - Rabat Ajax FC 10-0 et 6-0.

Deuxième tour

RC Lens - Royal Antwerp FC 2-2 et 3-2 ; Spartak Moscou - Aston Villa FC 2-2 et 2-1 ; Sparta Rotterdam - FC Carl Zeiss Iena 3-2 et 1-1 ; Sparta Prague - RTS Widzew Lodz 0-1 et 3-0 ; Nottingham Forest FC - PSV Eindhoven 2-1 et 1-0 ; RSC Anderlecht - Banik Ostrava 2-0 et 2-2 ; Celtic Glasgow - Sporting Club Portugal 0-2 et 5-0 ; FK Austria Memphis Vienne - Stade Levallois 2-0 et 3-3 ; SK Raika Sturm Graz - Verona Hellas 2-2 et 0-0 ; Hajduk Split - Honved Budapest 2-3 et 3-0 ; Tottenham Hotspur FC - Feyenoord Rotterdam 4-2 et 2-0 ; FC Lokomotive Leipzig - SV Werder Breme 1-0 et 1-1 ; Watford FC - Levski Spartak Sofia 1-1 et 3-1 ap. prol. ; FC Radnicki Nis - Inter Bratislava 4-0 et 2-3 ; FC Bayern Munich - PAOK Salonique 0-0 et 0-0 (9 penalties à 8) ; Internazionale Milan - FC Groningen 0-2 et 5-1.

Troisième tour

Spartak Moscou - Sparta Rotterdam 1-1 et 2-0 ; FC Hajduk Split - FC Radnicki Nis 2-0 et 2-0 ; RSC Anderlecht - RC Lens 1-1 et 1-0 ; Sparta Prague - Watford FC 3-2 et 4-0 ; Tottenham Hotspur FC - FC Bayern Munich 0-1 et 2-0 ; Nottingham Forest FC - Celtic Glasgow FC 0-0 et 2-1 ; FK Austria Memphis Vienne - Internazionale Milan 2-1 et 1-1 ; SK Raika Sturm Graz - FC Lokomotive Leipzig 2-0 et 0-1.

Quarts de finale

Tottenham Hotspur FC - FK Austria Memphis Vienne 2-0 et 2-2 ; FC Hajduk Split - Sparta Prague 0-1 et 2-0 ap. prol. ; RSC Anderlecht - Spartak Moscou 4-2 et 1-0 ; Nottingham Forest FC - SK Raisa Sturm Graz 1-0 et 1-1 ap. prol.

Demi-finales

Tottenham Hotspur - Hajduk Split 1-2 et 1-0 ; RSC Anderlecht - Nottingham Forest 0-2 et 3-0.

Finale

Tottenham bat Anderlecht 1-1 et 1-1 (4 tirs au but à 3).

COUPE D'EUROPE DES CLUBS CHAMPIONS

Premier tour

AS Roma - IFK Goeteborg 3-0 et 2-1 ; Standard Liège - Athlone Town 3-2 et 8-2 ; Olympiakos du Pirée - Ajax Amsterdam 0-0 et 2-0 ap. prol. ; Bohemians Prague - Fenerbahce Istanbul 1-0 et 4-0 ; SK Rapid Vienne - FC Nantes 3-0 et 3-1 ; CSKA Sofia - Omonia Nicosie 3-0 et 4-1 ; Liverpool FC - Odense Boldklub 1-0 et 5-0 ; SL Benfica - Linfield FAC 3-0 et 2-3 ; Berliner FC Dynamo - AS La Jeunesse d'Esch 4-1 et 0-2 ; FC Partizan Belgrade - Viking Stavanger 5-1 et 0-0 ; Dinamo Bucarest - Kuusysi Lahti 1-0 et 3-0 ; Dundee United - Hamrun Spartans FC 3-0 et 3-0 ; Dinamo Minsk - Grasshoppers Zurich 1-0 et 2-2 ; Raba Vasas Eto Györ - Vikingur FC 2-0 et 1-2 ; Athletic Club Bilbao - Lech Poznan 0-2 et 4-0 ; Exempt : Hambourg SV.

Deuxième tour

SL Benfica - Olympiakos du Pirée 0-1 et 3-0 ; Liverpool FC - Athletic Club Bilbao 0-0 et 1-0 ; Dinamo Bucarest - Hambourg SV 3-0 et 2-3 ; SK Rapid Vienne - Bohemians Prague 1-2 et 1-0 ; Dinamo Minsk - Raba Vasas Eto Györ 6-3 et 3-1 ; Dundee United - Standard Liège 0-0 et 4-0 ; AS Roma - CSKA Sofia 1-0 et 1-0 ; Dynamo Berlin - FC Partizan Belgrade 2-0 et 0-1.

Quarts de finale

Dundee United - SK Rapid Vienne 1-2 et 1-0 ; AS Roma - Dynamo Berlin 3-0 et 1-2 ; Dinamo Bucarest - Dinamo Minsk 1-1 et 1-0 ; Liverpool FC - SL Benfica 1-0 et 4-1.

Demi-finales

AS Roma - Dundee United 0-2 et 3-0 ; Liverpool FC - Dinamo Bucarest 1-0 et 1-2.

Finale

Liverpool bat AS Roma 1-1 (4 tirs au but à 3).

COUPE D'EUROPE DES VAINQUEURS DE COUPE

Premier tour

Aberdeen FC - Akranes FC 2-1 et 1-1 ; FC Cologne - SSW Innsbruck 0-1 et 7-1 ; FC Barcelone - FC Magdebourg 5-1 et 2-0 ; Juventus Turin - Lechia Gdansk 7-0 et 3-2 ; SK Beveren - Paralimni Famagusta 4-2 et 3-1 ; FC Porto - Dinamo Zagreb 1-2 et 1-0 ; Spartak Varna - Mersin Id. YK 0-0 et 1-0 ; Manchester United - Dukla Prague 1-1 et 2-2 ; Servette FC - Avenir Beggen 4-0 et 5-1 ; NEC Nimègue - SK Brann Bergen 1-1 et 1-0 ; Glasgow Rangers - FC La Valette 8-0 et 10-0 ; Ujpest Dozsa - AEK Athènes 0-2 et 4-1 ; Valkeakosken Haka - Sligo Rovers 1-0 et 3-0 ; Shakhter Donetsk - B. 1903 Nykobing 5-1 et 4-2 ; Hammarby IF - Nentori Tirana 4-0 et 1-2 ; Paris Saint-Germain - Glentoran FC 2-1 et 2-1.

Deuxième tour

Ujpest Dozsa - FC Cologne 3-1 et 2-4 ; Aberdeen FC - SK Beveren 0-0 et 4-1 ; Valkeakosken Haka - Hammarby IF 1-1 et 2-1 ; Shakhter Donetsk 1-0 et 2-1 ; Juventus Turin - Paris Saint-Germain 2-2 et 0-0 ; FC Barcelone - NEC Nimègue 3-2 et 2-0 ; FC Porto - Glasgow Rangers 1-2 et 1-0 ; Manchester United - Spartak Varna 2-1 et 2-0.

Quarts de finale

Manchester United - FC Barcelone 0-2 et 3-0 ; FC Porto - Shakhter Donetsk 3-2 et 1-1 ; Juventus Turin - Valkeakosken Haka 1-0 et 1-0 ; Aberdeen FC - Ujpest Dozsa 0-2 et 3-0 ap. pr.

Demi-finales

Juventus Turin - Manchester United 1-1 et 2-1 ; FC Porto - Aberdeen FC 0-1 et 1-0.

Finale

Juventus Turin -FC Porto 2-1.

CHAMPIONNAT DE FRANCE DE TROISIÈME DIVISION

CENTRE

1. Auxerre 42 pts ; 2. INF Vichy 41 pts ; 3. Saint-Étienne 39 pts ; 4. Le Puy 36 pts ; 5. Poissy 36 pts ; 6. Dijon 33 pts ; 7. Melun 31 pts ; 8. Lyon 30 pts ; 9. Chalon-sur-Saône 28 pts ; 10. Fontainebleau 26 pts ; 11. Bourges 25 pts ; 12. Montferrand 25 pts ; 13. Cournon 25 pts ; 14. Clermont 23 pts ; 15. Beaune 23 pts ; 16. Tavaux 16 pts.

EST

1. Metz 43 pts ; 2. Mulhouse 41 pts ; 3. Vauban 36 pts ; 4. RC Strasbourg 35 pts ; 5. Blénod 34 pts ; 6. Saint-Dizier 34 pts ; 7. Sochaux 31 pts ; 8. Merlebach 31 pts ; 9. Chaumont 29 pts ; 10. Nancy 27 pts ; 11. Reims 27 pts ; 12. FC Strasbourg 26 pts ; 13. Meaux 26 pts ; 14. AS Strasbourg 23 pts ; 15. Saint-Dié 19 pts ; 16. Belfort 18 pts.

OUEST

1. Le Havre 42 pts ; 2. Nantes 40 pts ; 3. Caen 39 pts ; 4. Lisieux 39 pts ; 5. Rennes 35 pts ; 6. FC Brest 29 pts ; 7. Laval 29 pts ; 8. AS Brest 27 pts ; 9. Veloce Vannes 27 pts ; 10. Racing CP 27 pts ; 11. UCK Vannes 26 pts ; 12. Corbeil 26 pts ; 13. Évreux 26 pts ; 14. Saint-Pol-de-Léon 25 pts ; 15. Longjumeau 23 pts ; 16. Lucé 20 pts.

CENTRE-OUEST

1. Toulouse 46 pts ; 2. Bourg-la Roche 43 pts ; 3. Bordeaux 41 pts ; 4. Montauban 40 pts ; 5. Tours 38 pts ; 6. Poitiers 36 pts ; 7. La Rochelle 34 pts ; 8. Mont-de-Marsan 33 pts ; 9. Cholet 29 pts ; 10. Pau 29 pts ; 11. Muret 26 pts ; 12. Périgueux 24 pts ; 13. Montmorillon 22 pts ; 14. Châteauroux 16 pts ; 15. Blois 15 pts ; 16. Saint-Médard 8 pts.

NORD

1. Amiens 47 pts ; 2. Maubeuge 44 pts ; 2. Lens 43 pts ; 4. Saint-Omer 41 pts ; 5. Le Touquet 29 pts ; 6. Beauvais 28 pts ; 7. Paris SG 28 pts ; 8. Calais 27 pts ; 9. Lille 27 pts ; 10. Rouen 27 pts ; 11. Viry-Chatillon 25 pts ; 12. Malakoff 25 pts ; 13. Hazebrouck 24 pts ; 14. Nœux-les-Mines 24 pts ; 15. Creil 22 pts ; 16. Douai 20 pts.

SUD

1. Nice 44 pts ; 2. Valence 36 pts ; 3. Marseille 35 pts ; 4. Hyères 35 pts ; 5. Saint-Raphaël 33 pts ; 6. Orange 33 pts ; 7. Montpellier 32 pts ; 8. Ajaccio 32 pts ; 9. Monaco 29 pts ; 10. Pont-de-Chéruy 28 pts ; 11. Antibes 26 pts ; 12. Bastia 26 pts ; 13. Toulon 25 pts ; 14. Digne 24 pts ; 15. Arles 20 pts ; 16. Aix-en-Provence 19 pts.

LA SAISON DE L'ÉQUIPE DE FRANCE

24 août 1983, à Toulouse
France bat Penarol 1-0

10 348 spectateurs
Arbitre : M. Miguel Perez (Espagne)
But : Ferreri (1er).

France : Bats - Battiston, Le Roux, Bossis, Amoros - Fernandez, Ferreri, Giresse puis Rocheteau (64e), Tigana - Bravo, Bellone.

Penarol : Fernandez - Guttierez, Falero, Bossio puis Ortiz (77e), Doroteo Silva - Diogo, Walkir Silva puis Villareal (77e), Saralegui puis Montelongo (89e), Zalazar - Morena, Ramos.

7 septembre 1983, à Copenhague
Danemark bat France 3-1

17 500 spectateurs
Arbitre : M. Roth (RFA)
Buts : Platini (27e) pour la France ; Laudrup (19e, 75e), Brylle (58e) pour le Danemark.

France : Bats - Battiston, Le Roux, Bossis, Amoros - Fernandez, Genghini, Giresse, Platini - Bravo, Rocheteau.

Danemark : Kjaer - O. Rasmussen, Nielsen, Molby, Madsen - Lerby, Lauridsen, Simonsen - Laudrup puis Sivebaek (78e), Brylle puis Helt (69e), Berggreen.

5 octobre 1983, à Paris
(Parc des Princes)
France et Espagne 1-1

36628 spectateurs
Arbitre : M. Rosario Lo Bello (Italie)
Buts : Rocheteau (60e) pour la France ; Señor (85e sur penalty) pour l'Espagne.

France : Bats - Ayache, Le Roux, Trésor, Zanon - Fernandez, Ferreri, Platini puis Genghini (75e), Lemoult - Rocheteau, Bellone puis Couriol (75e).

Espagne : Arconada - Nimo puis Salva (65e), Goicoechea puis Quique (46e), Maceda, Camacho - Gordillo, Señor, Guerri - Carrasco, Santillana, Marcos puis Rincon (46e).

12 novembre 1983, à Zagreb
France et Yougoslavie 0-0

20 000 spectateurs
Arbitre : M. Paolo Casarin (Italie)
France : Bats - Bossis, Le Roux, Trésor, Amoros - Bravo, Tigana, Fernandez, Giresse - Rocheteau puis Ferreri (46e), Bellone puis Xuereb (63e).

Yougoslavie : Simovic puis Ivkovic (46e) - Zoran Vujovic, Radanovic, Zajec, Cvetkovics - Katanec, Kranjcar puis Bojovic (64e), Susic puis Mance (80e) - Sestic, Pesic puis Stojkovic (46e), Zlatko Vujovic puis Halilovic (46e).

29 février 1984, à Paris,
(Parc des Princes)
France bat Angleterre 2-0

48 000 spectateurs
Arbitre : M. Van Langenhove
(Belgique)
Buts : Platini (58e et 70e).

France : Bats - Battiston puis Tusseau (71e), Le Roux, Bossis, Amoros - Tigana, Fernandez, Giresse, Platini - Touré, Bellone puis Rocheteau (83e).

Angleterre : Shilton - Duxbury, Roberts, Butcher, Sansom - Lee puis Woodcock (78e), Hoddle, Robson, Williams - Stein puis Barnes (78e), Walsh.

28 mars 1984, à Bordeaux
France bat Autriche 1-0

18 000 spectateurs
Arbitre : M. Graça Oliva (Portugal)
But : Rocheteau (84e).

France : Bats puis Bergeroo (61e) - Battiston, Le Roux, Bossis, Amoros - Fernandez, Tigana, Giresse, Genghini - Lacombe puis Rocheteau (51e), Bellone puis Six (68e).

Autriche : Koncilia puis Lindenberger (46e) - Krauss, Messlender, Pezzey, Degeorgi - Gisinger, Baumeister, Prohaska, Willfurth puis Pacult (73e) - Schachner puis Gretschnik (73e), Niederbacher.

18 avril 1984, à Strasbourg
France bat RFA 1-0

39 978 spectateurs
Arbitre : M. Barbaresco (Italie)
But : Genghini (80e).

France : Bats - Battiston, Le Roux, Bossis puis Domergue (46e), Amoros - Fernandez, Bravo, Genghini - Six, Rocheteau puis Anziani (68e), Bellone puis Ferreri (85e).

RFA : Schumacher - B. Foerster, K. H. Foerster, Bruns, Briegel - Rolff puis Littbarski (75e), Matthaeus, Brehme, Meier puis Herget (75e), Voeller, K. H. Rummenigge.

1er juin 1984, à Marseille
France bat Écosse 2-0

29 641 spectateurs
Arbitre : M. Agnolin (Italie)
Buts : Giresse (14e), Lacombe (29e).

France : Bats - Battiston, Le Roux, Bossis, Amoros - Tigana, Fernandez puis Genghini (68e), Giresse, Platini - Lacombe puis Bravo (46e), Bellone puis Six (68e).

Écosse : Leighton - Gough puis Nicholson (68e), McLeish, Miller, Stewart - Malpas, Wark, Strachan puis Simpson (46e), Bett - Johnston, Archibald.

ORIGINE DES DOCUMENTS PHOTOGRAPHIQUES

NOIR ET BLANC

Presse-Sports : pp. 5, 7, 8, 12, 13, 18, 19, 20, 25, 27, 31, 34, 37, 38, 39, 41, 43, 46, 48, 51, 53, 56, 58, 59, 60, 63, 65, 67, 70, 72, 73, 74, 80, 82, 87, 88, 91, 95, 99, 105, 108, 109, 116, 117, 123, 124.
Alain Gadoffre : p. 36.
Sources privées : pp. 61.

COULEUR

Vandystadt : pp. 2, 81.
Presse-Sports : pp. 11, 21, 29, 33, 40, 45, 55, 69, 89.
Alain Gadoffre : pp. 15, 17, 68.
GAMMA : pp. 96, 107.
AFP : p. 115.

Couverture : GAMMA

Maquette : Michel Bai
Achevé d'imprimer sur les presses
d'Offset-Aubin à Poitiers
Dépôt légal : août 1984 — No éditeur : 9554
No imprimeur : P 12926

Imprimé en France



Michel Platini et l'auteur, Charles Bietry, sur la pelouse du Stadio Comunale à Turin.

Enfin... Après 80 années de doutes, le football français est arrivé en haut de l'affiche. Un titre de champion d'Europe conquis dans la fièvre et la passion, à petits coups de génie et à grands coups de courage. Et au milieu de cette équipe de France, un Michel Platini plus super-star que jamais et personnage central du LIVRE D'OR DU FOOTBALL 1984. Lui-même vous emmènera dans le cœur des Bleus de Michel Hidalgo, vous racontera les secrets de la préparation, vous fera vivre dans l'atmosphère feutrée des vestiaires et dans la lumière de Marseille ou du Parc.

Dans le LIVRE D'OR DU FOOTBALL de Charles Biétry, vous saurez tout de ces France-Danemark, France-Belgique, France-Yougoslavie, France-Portugal et France-Espagne qui ont enchanté le mois de juin. Mais le reste de la saison n'a pas été oublié. Le titre des Girondins de Bordeaux, la finale de fer du F.C. Metz, les mésaventures des grands en Coupe d'Europe, les exploits de Lens ou de Laval, le déferlement des hordes de hooligans, les folles heures du Racing sont autant d'épisodes qui ont fait de cette année l'une des plus belles et qui méritait ces 128 pages illustrées d'une centaine de documents en noir et en couleur.

ISBN 2-7242-2164-8

8929-8
006800